

Les 8 volumes  
6000 Fcs

Ollivier  
à  
Crest

---

Abbé RAYNAL  
(1713 - 1796)

Histoire philosophique et  
politique des Etablissements  
et du Commerce des Européens  
dans les deux Indes -

8 vol. in-12 - (1786) - Reliure  
postérieure

Ouvrage écrit en collaboration  
avec Diderot et d'autres  
philosophes, et publié anonymement  
en 1770.

(Une seconde édition, signée  
du nom de l'auteur, fut condamnée  
à être brûlée de la main  
du bourreau à cause de certains  
attaques contre le gouvernement  
et le clergé) -



HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
*ET POLITIQUE*

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

---

*TOME PREMIER.*

---

HISTOIRE

DES ÉTATS

ET POLITIQUE

DE LA FRANCE

ET DE LA NATION

---

TOME PREMIER

---

80004749

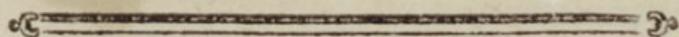
8° Res 111 (1)  
Int. 7352

HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET POLITIQUE

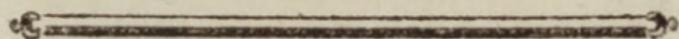
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE  
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue & corrigée par un Magistrat.*



TOME PREMIER.

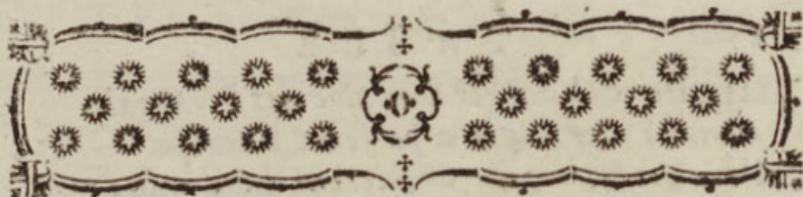


A AVIGNON.

---

M. DCC. LXXXVI.





# T A B L E

D E S

## INDICATIONS MARGINALES.

---

---

### LIVRE PREMIER.

Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais  
dans les Indes orientales.

|  |        |
|--|--------|
| <b>I</b> NTRODUCTION.  | pag. 1 |
| I. Premières navigations des Portugais dans les mers où l'on présume qu'étoit anciennement l'Atlantide.            | 32     |
| II. Découverte de Madere. État actuel de cette isle.   | 36     |
| III. Voyages des Portugais au continent de l'Afrique.  | 39     |
| IV. Arrivée des Portugais aux Indes.   | 41     |
| V. Description géographique de l'Asie.   | Ibid   |
| VI. Description physique de l'Indostan.  | 45     |
| VII. Antiquité de l'Indostan.  | 48     |
| VIII. Religion, gouvernement, jurisprudence, mœurs, usages de l'Indostan.  | 49     |
| IX. Conduite des Portugais au Malabar.   | 95     |
| X. Conquête de Goa par les Portugais.  | 100    |
| XI. Maniere dont l'Europe commerçoit avec l'Inde avant que les Portugais eussent doublé le cap de Bonne-Espérance. | 103    |
| XII. Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge.  | 114    |

|   |     |
|---|-----|
| XIII. De quel danger l'empire des Portugais dans la mer Rouge a préservé l'Europe.            | 118 |
| XIV. Les Portugais acquierent la domination dans le golfe Persique.                           | 121 |
| XV. Etablissemens des Portugais à Ceylan.   | 125 |
| XVI. Les Portugais font la conquête de Malaca.  | 129 |
| XVII. Etablissement des Portugais aux Moluques.   | 134 |
| XVIII. Cause de la grande énergie des Portugais.  | 140 |
| XIX. Arrivée des Portugais à la Chine. Idée générale de cet empire.                           | 144 |
| XX. État de la Chine, selon ses panégyristes.   | 145 |
| XXI. État de la Chine selon ses détracteurs.  | 168 |
| XXII. Arrivée des Portugais au Japon. Religion, mœurs, gouvernement de ces isles.             | 189 |
| XXIII. Étendue de la domination Portugaise aux Indes.   | 195 |
| XXIV. Corruption des Portugais dans l'Inde.   | 197 |
| XXV. Brillante administration de Castro.  | 201 |
| XXVI. Les Portugais s'amolissent & ne sont plus redoutables.                                  | 204 |
| XXVII. Il se forme une conspiration générale contre les Portugais. Comment Ataïde la dissipe. | 206 |
| XXVIII. État où tombe le Portugal subjugué par l'Espagne.                                     | 211 |
| XXIX. Quelles sont les autres causes qui amènent la ruine des Portugais dans l'Inde.          | 213 |
| XXX. État actuel des Portugais dans l'Inde.   | 216 |



## LIVRE SECOND.

Établissmens, guerres, politique & commerce  
des Hollandois dans les Indes orientales.

- I. **A**NCIENNES révolutions de la Hol-  
lande. 210
- II. Fondation de la république de Hollande. 216
- III. Premiers voyages des Hollandois aux In-  
des. 219
- IV. Établissement de la compagnie des Indes. 232
- V. Guerre des Hollandois & des Portugais. 234
- VI. Les Hollandois s'établissent à Formose. 238
- VII. Commerce des Hollandois avec le Japon. 242
- VIII. Les Moluques subissent le joug des Hol-  
landois. 250
- IX. Les Hollandois s'établissent à Timor. 261
- X. Les Hollandois se rendent maîtres de Cé-  
lèbes. 262
- XI. Les Hollandois sont reçus à Borne. 269
- XII. Établissmens des Hollandois à Sumatra. 207
- XIII. Commerce des Hollandois à Siam. 278
- XIV. Situation des Hollandois à Malaca. 279
- XV. Établissement des Hollandois à Ceylan. 281
- XVI. Commerce des Hollandois à la côte de  
Coromandel. 292
- XVII. Commerce des Hollandois à la côte de  
Malabar. 293
- XVIII. Établissement des Hollandois au cap  
de Bonne-Espérance. 295
- XIX. Empire des Hollandois dans l'isle de  
Java. 312
- XX. Maniere dont sont conduites les affaires  
de la compagnie aux Indes & en Europe. 334
- XXI. Causes de la prospérité de la compa-  
gnie. 340

|   |     |
|---|-----|
| XXII. Décadence de la compagnie.  | 344 |
| XXIII. Raisons de la décadence de la compagnie.                                   | 348 |
| XXIV. Moyens qui restent à la compagnie pour rétablir ses affaires.               | 356 |
| XXV. Malheurs qui menacent la compagnie.  | 373 |
| XXVI. Motifs que peut avoir la république pour ne pas laisser périr la compagnie. | 373 |
| XXVII. Ancienne sagesse des Hollandois , & leur corruption aétuelle.              | 376 |

Fin de la Table du Tome premier.





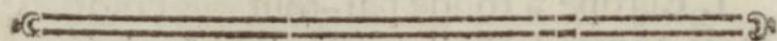
HISTOIRE  
PHILOSOPHIQUE  
ET  
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.



LIVRE PREMIER.

*Découvertes, guerres & conquêtes des  
Portugais dans les Indes Orientales.*



INTRODUCTION.

**I**L n'y a point eu d'événement aussi inté-  
ressant pour l'espece humaine en général,  
& pour les peuples de l'Europe en parti-  
culier, que la découverte du Nouveau-  
Monde & le passage aux Indes par le Cap  
de Bonne-Espérance. Alors a commencé

Tome I.

A

une révolution dans le commerce , dans la puissance des nations , dans les mœurs , l'industrie & le gouvernement de tous les peuples. C'est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se font rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux besoins. Les productions des climats placés sous l'équateur , se consomment dans les climats voisins du pôle ; l'industrie du Nord est transportée au Sud ; les étoffes de l'Orient sont devenues le luxe des Occidentaux ; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions , de leurs loix , de leurs usages , de leurs maladies , de leurs remèdes , de leurs vertus & de leurs vices.

Tout est changé , & doit changer encore. Mais les révolutions passées & celles qui doivent suivre , ont-elles été , seront-elles utiles à la nature humaine ? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité , de bonheur & de plaisirs ? Son état sera-t-il meilleur , ou ne fera-t-il que changer ?

L'Europe a fondé par-tout des colonies ; mais connoît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder ? Elle a un commerce d'échange , d'économie , d'industrie. Ce commerce passe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens & dans quelles circonstances , depuis qu'on connoît l'Amérique & la route du Cap , des nations qui n'étoient rien sont devenues puissantes ; d'autres qui faisoient trembler l'Europe , se sont affoiblies. Com-

ment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples ? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes & les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné ? Il faut , pour s'éclairer sur ces questions importantes , jeter un coup d'œil sur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous allons parler ; suivre en détail les événemens dont elles ont été la cause , & finir par considérer l'état de l'Europe , telle qu'elle est aujourd'hui.

Telle est la tâche effrayante que je me suis proposé de remplir. J'y ai consacré ma vie. J'ai appelé à mon secours les hommes instruits de toutes les nations. J'ai interrogé les vivans & les morts : les vivans , dont la voix se fait entendre à mes côtés ; les morts , qui nous ont transmis leurs opinions & leurs connoissances , en quelque langue qu'ils aient écrit. J'ai pesé leur autorité ; j'ai opposé leurs témoignages ; j'ai éclairé les faits. Si l'on m'eût nommé sous la ligne ou sous le pôle un homme en état de m'éclairer sur quelque point important , j'aurois été sous le pôle ou sous la ligne le fommer de s'ouvrir à moi. L'image auguste de la vérité m'a toujours été présente. O vérité sainte ! c'est toi seule que j'ai respectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les siècles à venir , je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de passions & de préjugés , ils ignorent la contrée où je

pris naissance ; sous quel gouvernement je vivois ; quelles fonctions j'exerçois dans mon pays ; quel culte je professois : je veux qu'ils me croient tous leur concitoyen & leur ami. Le premier soin , le premier devoir , quand on traite des matieres importantes au bonheur des hommes , ce doit être de purger son ame de toute crainte , de toute espérance. Elevé au-dessus de toutes les considérations humaines , c'est alors qu'on plane au-dessus de l'atmosphère , & qu'on voit le globe au-dessous de soi. C'est de là qu'on laisse tomber des larmes sur le génie persécuté , sur le talent oublié , sur la vertu malheureuse. C'est de là qu'on verse l'imprécation & l'ignominie sur ceux qui trompent les hommes , & sur ceux qui les oppriment. C'est de là qu'on voit la tête orgueilleuse du tyran s'abaisser & se couvrir de fange , tandis que le front modeste du juste touche la voûte des cieus. C'est là que j'ai pu véritablement m'écrier : je suis libre , & me sentir au niveau de mon sujet. C'est là enfin que , voyant à mes pieds ces belles contrées où fleurissent les sciences & les arts , & que les ténèbres de la barbarie avoient si long-temps occupées , je me suis demandé : qui est-ce qui a creusé ces canaux ? qui est-ce qui a desséché ces plaines ? qui est-ce qui a fondé ces villes ? qui est-ce qui a rassemblé , vêtu , civilisé ces peuples ? & qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui sont parmi elles m'ont

répondu : c'est le commerce, c'est le commerce.

En effet , les peuples qui ont poli tous les autres , ont été commerçans. Les Phéniciens n'étoient qu'une nation très-bornée dans son territoire & dans sa puissance ; & c'est la première dans l'histoire des nations. Il n'en est aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout ; il vit encore par sa renommée : c'est qu'il étoit navigateur.

La nature , qui l'avoit jeté sur une côte aride , entre la Méditerranée & la chaîne du Liban , sembloit l'avoir séparé , en quelque sorte , de la terre , pour lui apprendre à régner sur les eaux. La pêche lui enseigna l'art de la navigation. Le *murex* , fruit de la pêche , lui donna la pourpre. Le sable de ses rivages lui fit trouver les secrets du verre. Heureux ce peuple , de n'avoir presque rien reçu de la nature , puisqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail , d'où nâquirent les arts & les richesses !

Il faut avouer qu'il étoit heureusement situé pour faire le commerce de l'univers. Placés auprès des limites qui séparent & joignent , pour ainsi dire , l'Afrique , l'Asie & l'Europe , les Phéniciens pouvoient , sinon lier entre eux les habitans de la terre , du moins être les médiateurs de leurs échanges , & communiquer à chaque nation les jouissances de tous les climats. Mais l'antiquité , que nous avons souvent

surpassée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galeres, son commerce au cabotage, & sa navigation à la Méditerranée. Modele des peuples maritimes, on fait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire : on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait couvert de ses effains les bords de la Méditerranée, & sur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr, ou Sydon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers & donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuse que sa mere, fut libre malgré ses richesses. Elle dominoit sur les côtes d'Afrique, & possédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Espagne, célèbre dès-lors par ses mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de sang, conquérir celles d'un nouveau monde.

Carthage n'auroit peut-être été que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple souleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage succomba, parce que les richesses produisent l'effet contraire de l'indigence, celui d'éteindre le courage & de dégoûter de la guerre ; mais elle eut au moins la gloire de disputer long-temps l'empire du monde. Ce fut un malheur

peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la destruction d'une république qui mettoit sa gloire dans son industrie, & sa puissance dans des travaux utiles au genre humain.

La Grece, entrecoupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & séparée des grands continens, il sembloit qu'elle ne dût conquérir ni être conquise. Placée entre l'Asie & l'Europe pour policer l'une & l'autre, elle devoit jouir, dans une juste prospérité, du fruit de ses travaux & de ses bienfaits. Les Grecs, presque tous venus de l'Égypte, ou de la Phénicie, en apportèrent la sagesse & l'industrie. Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies Asiatiques, fut commerçant.

Athènes se servit de ses premiers vaisseaux pour trafiquer en Asie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grece en avoit pu recevoir dans sa naissance. Mais ces transmigrations furent une source de guerres. Les Perses, soumis au despotisme, ne vouloient souffrir, même sur les bords de la mer, aucune espece de peuple libre; & les Satrapes du grand Roi lui persuadoient que tout devoit être esclave. De là toutes les guerres de l'Asie-Mineure, où les Athéniens s'étoient fait autant d'alliés ou de sujets qu'il y avoit de peuples insulaires ou maritimes. Athènes aggrandit son commerce par ses victoires, & sa puissance

par son commerce. Tous les arts, à la fois, nâquirent dans la Grece, avec le luxe de l'Asie.

C'est par les Grecs & les Carthaginois, que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population, s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouse, s'affujettit une isle qui devoit la nourrir; & après avoir chassé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grèce dut trembler. Mais Alexandre fraya la route aux Romains; & il sembloit que les Grecs ne pussent être subjugués par une nation étrangere, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin sa ruine dans les richesses qu'il entasse, comme toute puissance la trouve dans ses conquêtes; dès que le commerce des Grecs eut cessé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens & des Tyriens, éleverent la raison humaine à un degré de perfection d'où les révolutions des empires l'ont fait descendre peut-être pour jamais. Leurs admirables institutions étoient supérieures à toutes celles que nous connoissons. L'esprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout nâquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit,

par quelques ouvrages de Xénophon , qu'ils entendoient mieux les principes du commerce , que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoissances des Grecs , que son commerce est infiniment plus étendu , que notre imagination se porte sur des objets plus grands & plus variés , depuis les progrès de la navigation , on sera étonné que nous n'ayons pas sur eux la supériorité la plus décidée. Mais il faut observer que , lorsque ce peuple connut les arts & le commerce , il sortoit , pour ainsi dire , des mains de la nature , & avoit toute l'énergie nécessaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit ; au lieu que les nations de l'Europe étoient asservies à des loix & à des institutions extravagantes. Dans la Grece le commerce trouva des hommes ; en Europe , il trouva des esclaves. A mesure que nous avons ouvert les yeux sur les absurdités de nos institutions , nous nous sommes occupés à les corriger , mais sans oser jamais renverser entièrement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux ; & à force d'étayer , de réformer , de pallier , nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions , qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares.

Les Romains , institués pour conquérir , n'ont pas avancé , comme les Grecs , la raison & l'industrie. Ils ont donné au

monde un grand spectacle ; mais ils n'ont rien ajouté aux connoissances & aux arts des Grecs. C'est en attachant les nations au même joug , & non en les unissant par le commerce , qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde ; & lorsqu'ils l'eurent soumis , le repos qu'ils lui donnerent fut une léthargie. Leur despotisme , leur gouvernement militaire opprimerent les peuples , éteignirent le génie , & dégradèrent l'espece humaine.

Tout fut dans un plus grand désordre encore après deux loix de Constantin , que Montesquieu n'a pas osé mettre parmi les causes de la décadence de l'empire. La première , dictée par l'imprudence , quoiqu'elle parût l'être par l'humanité , peut servir à nous faire voir qu'une grande innovation est souvent un grand danger , & que les droits primitifs de l'espece humaine ne peuvent pas être toujours les fondemens de l'administration. Cette loi déclaroit libres tous les esclaves qui se feroient Chrétiens. Elle rétablissoit dans leurs droits des hommes qui n'avoient eu jusqu'alors qu'une existence forcée ; mais elle ébranla l'état , en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faisoient valoir leurs domaines , & qui par-là se trouverent réduits , pour quelque temps , à la plus cruelle indigence. Les nouveaux prosélites eux-mêmes ne pouvoient réparer , en faveur de l'état , les torts que le gou-

vernement avoit fait à leurs maîtres. Ils n'avoient ni propriété, ni subsistance assurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'état qui ne les nourrissoit point, & à une religion que plusieurs n'avoient embrassée que par ce penchant irrésistible qui entraîne vers la liberté ? Un autre édit défendit le paganisme dans toute l'étendue de l'empire ; & ces vastes contrées se trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entre eux, ni à l'état, par les nœuds sacrés de la religion & du serment. Sans prêtres, sans temples, sans morale publique, quel zèle pouvoient-ils avoir pour repousser des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus ? \*

Aussi les habitans du Nord qui fondirent sur l'empire, trouverent-ils les dispositions les plus favorables à leur invasion. Pressés en Pologne & en Allemagne par des nations forties de la grande Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déjà ruinées, pour en être chassés par des vainqueurs plus féroces qui les suivoient. C'étoient des flots qui se pressoient, qui se chassoient les uns les autres. En se fixant dans les pays qu'ils venoient

---

\* C'est une chose curieuse de voir un philosophe mettre l'abolition de l'esclavage & l'extinction du paganisme au nombre des causes qui détruisirent l'empire Romain. On a conservé ce passage qui sans doute ne fera pas de prosélytes, & n'inspirera à personne le désir d'embrasser le paganisme, pas même le regret qu'il ait été aboli.

de dévaster, ces barbares diviserent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le hafard, le besoin, ou le caprice. Les pirates qui couvroient les mers, les mœurs atroces qui régnoient sur les frontieres, repouffoient toutes les liaisons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, ses fujets étoient séparés par des barrières infurmontables; parce que les brigands qui infestoient les chemins, changeoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuse. Les peuples de l'Europe, rejetés, par l'esclavage & la consternation, dans cet état de stupidité & d'inertie, qui a dû longtemps être le premier état des sociétés naissantes, profitoient peu de la fertilité de leur sol, & n'avoient qu'une industrie tout-à-fait sauvage. Les pays un peu éloignés n'existoient point pour eux; & ils ne connoissoient leurs voisins, que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que quelques écrivains racontent des richesses & de la magnificence du septieme siecle, est fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur tems. On s'habilloit de peaux & d'une laine grossiere. On ignoroit les commodités de la vie. On construisoit, il est vrai, des édifices hardis & solides, qui nous montrent jusqu'à quel point de perfection un art peut être porté, lorsqu'il est le pro-

duit des efforts successifs & continus de la nation qui l'inventa : mais une architecture née, dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres, qui, s'élançant dans les airs, forment des ceintres très-aigus, & dont les branches, en se recourbant, en s'entrelaçant, conduisent à l'invention des pendentifs, ne prouve pas qu'il y eût alors plus de richesses que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoissance des arts, pour élever des masses de pierre avec les bras de ses esclaves. Ce qui démontre, sans réplique, la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levoient en nature ; & même les contributions que le clergé subalterne payoit à ses supérieurs, consistoient en denrées comestibles.

Dès le huitieme siecle, & au commencement du neuvieme, Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit, comme autrefois, ôter & donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoissoit d'autre mérite que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Eglise. La dignité des souverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriser les princes, sans inspirer l'amour de la liberté.

Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple sorti de la Scandinavie & de la Chersonese Cimbrique, se répandit au Nord de l'Europe, que les Arabes pressoient du côté du Midi. Ceux-là étoient disciples d'Odin, & ceux-ci de Mahomet; deux hommes qui avoient répandu le fanatisme des conquêtes, avec celui de leur religion. Charlemagne fut vaincre les uns, & résister aux autres. Ces hommes du Nord, appelés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, sans discipline, de mœurs atroces, poussé aux combats & à la mort par la misère & la superstition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit si terribles, pour une religion qui les disposeroit à obéir. Il lui fallut verser des torrens de sang, & il planta la croix sur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Asie, de l'Afrique & de l'Espagne: il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le besoin de repousser les Arabes, & sur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred-le-Grand en Angleterre, quelques villes en Italie, eurent des vaisseaux, & ce commencement de navigation ressuscita, pour un peu de tems, le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'est la maniere de faire le

commerce chez les peuples où il est encore au berceau.

Cependant les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes & Carthage. Il est vrai qu'ils le devoient moins aux lumieres d'une raison cultivée, & aux progrès d'une bonne administration, qu'à l'étendue de leur puissance, & à la nature des pays qu'ils possédoient. Maîtres de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Asie-Mineure, de la Perse, & d'une partie de l'Inde, ils commencerent par échanger entre eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vaste empire. Ils s'étendirent par degrés jusqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en missionnaires, souvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone, aïerent prendre dans Alexandrie les marchandises de l'Afrique & de l'Inde, & les verserent en Europe. Les Arabes, enrichis par le commerce & rassasiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliothèque des Ptolomées. Ils cultivoient les arts & les lettres; & ils ont été la seule nation conquérante qui ait avancé la raison & l'industrie des hommes. On leur doit l'algebre, la chymie, des lumieres en astronomie, des machines nouvelles, des remedes inconnus à l'antiquité; mais la poésie est le seul des beaux arts qu'ils aient cultivé avec succès.

Dans le même tems les Grecs avoient imité les manufactures de l'Asie , & ils s'étoient appropriés les richesses de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux sources de prospérité tomberent bientôt avec leur empire , qui n'opposoit au fanatisme guerrier & intrépide des Arabes , qu'un peuple amolli , corrompu & divisé par les querelles de religion. Les moines y régnoient , & l'empereur occupé de discussions théologiques , négligeoit les soins de l'état. Il n'y avoit plus ni bons peintres , ni bons sculpteurs , & l'on y disputoit sans cesse pour savoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers , possesseurs d'un grand nombre d'isles , les Grecs n'avoient pas de marine. Ils se défendirent contre celle d'Egypte & des Sarasins par le feu grégeois , arme vaine & précaire d'un peuple sans vertu. Constantinople ne pouvoit protéger au loin son commerce maritime ; il fut abandonné aux Génois , qui s'emparèrent de Caffa , dont ils firent une ville florissante.

La noblesse de l'Europe , dans les folles expéditions des croisades , emprunta quelque chose des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe ; il lui devint difficile de s'en passer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandises qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes , eux-mêmes , en portèrent en France , en Angleterre , & jusqu'en Allemagne.

Ces états étoient alors fans vaisseaux & fans manufactures. On y gênoit le commerce, & l'on y méprisoit le commerçant. Cette classe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négocians à-peu-près avec le même mépris qu'ils avoient pour les histrions, les courtisanes, les bâtards, les esclaves, & les gladiateurs. Le systéme politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du Nord, devoit nécessairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos peres insensés prirent pour base de leurs gouvernemens un principe destructeur de toute société, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de considérés que les possesseurs des fiefs, & ceux qui s'étoient distingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on fait, de petits souverains qui abusoient de leur autorité, & résistoient à celle du prince. Les barons avoient du faste & de l'avarice, des fantaisies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états, & tantôt ils les rançonnoient. C'est dans ces tems barbares que se font établis les droits de péages, d'entrée, de sortie, de passage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppressions sans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou se fermoient sous le bon plaisir du prince ou de ses vassaux. On ignoroit si parfaitement les plus simples élémens du commerce, qu'on avoit l'usage de fixer le

prix des denrées. Les négocians étoient souvent volés , & toujours mal payés par les chevaliers & par les barons. On faisoit le commerce par caravanes , & l'on alloit en troupes armées jusqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là les marchands ne négligeoient aucun moyen de se concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bateleurs , de musiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville , & qu'on ne connoissoit ni les spectacles , ni les assemblées , ni les plaisirs sédentaires de la société privée , le tems des foires étoit celui des amusemens ; & ces amusemens dégénéroient en dissolutions , qui autorisoient les déclamations & les violences du clergé. Les commerçans furent souvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des superfluités à des maîtres qu'il regardoit comme des tyrans , & qui s'associoient à des hommes dont les mœurs bleffoient ses préjugés & son austérité grossière.

Les Juifs , qui ne tarderent pas à s'emparer des détails du commerce , ne lui donnerent pas beaucoup de considération. Ils furent alors dans toute l'Europe , ce qu'ils sont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Les richesses qu'ils avoient , celles qu'ils acquéroient tous les jours , les mirent en état de prêter de l'argent au marchand & aux autres citoyens , mais en exigeant un bénéfice

proportionné au risque que couroient ces fonds , en sortant de leurs mains. Les scholastiques s'éleverent contre cette pratique. Leur décision théologique sur un objet civil & politique eut d'étranges suites. Le magistrat entraîné par une autorité qu'on n'osoit pas juger , même lorsqu'elle étoit injuste , prononça des confiscations & des peines infamantes contre l'usure , que dans ces tems d'aveuglement les loix confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs , pour se dédommager des dangers & des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux & criminel , se livrerent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Il leur fallut ajouter au prix de l'argent qui peut s'estimer par le besoin de celui qui prête , par le crédit de celui qui emprunte , par une infinité d'autres circonstances , le prix de l'infamie qui est peu de chose , ou que rien au monde ne peut compenser. Toutes les nations les détestèrent. On les persécuta , on les pilla , on les proscrivit. Ils inventerent les lettres de change , qui mirent en sûreté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire ; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendans des princes , qui alors les traitèrent mieux , dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses.

Ce furent les Italiens , plus connus sous

le nom de Lombards , qui profiterent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent , pour les petites sociétés qu'ils formoient , la protection de quelques gouvernemens , qui dérogerent pour eux aux loix portées , dans des tems barbares , contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le Midi de l'Europe.

Le Nord parut se réveiller aussi , mais un peu plus tard , & plus difficilement encore. Hambourg & Lubec ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique , se virent obligés de s'unir pour se défendre contre les brigands qui infestoient ces parages. Le succès de cette petite ligue détermina d'autres villes à entrer dans la confédération. Bientôt elle fut composée de quatre-vingts cités , qui formoient une chaîne depuis la Baltique jusqu'au Rhin , & qui avoient obtenu ou acheté le privilege de se gouverner par leurs propres loix. Cette association , la première qui ait eu dans les tems modernes un système régulier de commerce , échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandises du Nord , contre les productions de l'Asie , de l'Italie & des autres états du Midi.

La Flandre servoit de théâtre à tant d'heureuses opérations. Sa position n'étoit pas la seule cause de cette préférence si utile. Elle la devoit aussi à ses belles & nombreuses manufactures de draps ; elle

Il devoit encore à ses fabriques de tapisseries, qui prouvent à quel point le dessein & la perspective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de prospérité firent des Pays-Bas la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état florissant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande Anse, de ceux de quelques républiques qui prospéroient à l'aide de la liberté, fit impression sur la plupart des rois. Dans leurs états, il n'y avoit de citoyens que la noblesse & les ecclésiastiques. Le reste étoit esclave. Ils affranchirent les villes, & leur prodiguèrent les privilèges. Aussi-tôt se formerent des corps de marchands, des corps de métiers; & ces associations acquirent du crédit en acquérant des richesses. Les souverains les opposèrent aux barons. On vit diminuer peu à peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens; & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux assemblées nationales.

Le président de Montesquieu fait honneur à la religion chrétienne, de l'abolition de l'esclavage. Nous oserons n'être pas de son avis. C'est quand il y eut de l'industrie & des richesses dans le peuple, que les princes le comptèrent pour quelque chose. C'est quand les richesses du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peuple. Ce fut une saine politique que le commerce amène toujours, & non l'esprit

de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les esclaves de leurs vassaux; parce que ces esclaves, en cessant de l'être, devenoient des sujets. Il est vrai que le pape Alexandre III déclara que des chrétiens devoient être exempts de servitude, & que ce principe est bien conforme à l'esprit du christianisme; mais cependant dans l'Allemagne catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple est encore esclave, & les possessions ecclésiastiques y ont elles-mêmes des serfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, sans que l'église le trouve mauvais.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Pise, dans Gênes, dans Florence, des républiques fondées sur des loix sages. Les factions des Guelphes & des Gibelins, qui désoloient ces délicieuses contrées depuis tant de siècles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleurissoit & devoit bientôt y amener les lettres. Venise étoit au comble de sa gloire. Sa marine, en effaçant celle de ses voisins, réprimoit celle des Mamelus & des Turcs. Son commerce étoit supérieur à celui de l'Europe entière. Elle avoit une population nombreuse & des trésors immenses. Ses finances étoient bien administrées, & le peuple content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique, & non par besoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'at-

tacher au gouvernement les fujets riches , en les engageant à placer une partie de leur fortune dans les fonds publics. Venise avoit des manufactures de soie , d'or & d'argent. Les étrangers achetoient chez elle des vaisseaux. Son orfèvrerie étoit la meilleure , & presque la seule de ce tems-là. On reprochoit aux habitans de se servir d'ustensiles & de vaisselle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix somptuaires ; mais ces loix permettoient une sorte de luxe qui conservoit des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe & somptueux. L'opulence de Venise avoit ressuscité l'architecture d'Athènes. Enfin , il y avoit de la grandeur & déjà du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant , mais la noblesse étoit éclairée. Le gouvernement résistoit avec une fermeté sage aux entreprises des pontifes. *Siamo Veneziani , poi Christiani* , disoit un de leurs sénateurs. C'étoit l'esprit du sénat entier. Dès ce tems il avilissoit les prêtres , & en les honorant , il les auroit rendus plus utiles. Les mœurs étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces misérables *Condottieri* , dont les noms étoient si terribles , & dont les armes l'étoient si peu. Il régnoit de la politesse à Venise , & la société s'y trouvoit moins gênée par les inquisiteurs d'état , qu'elle ne l'a été depuis que la répu-

blique s'est méfiée de la puissance de ses voisins & de sa foiblesse.

Au quinzieme siecle, l'Italie laissoit bien loin derriere elle tout le reste de l'Europe. Les différentes provinces de l'Espagne, peu à peu délivrées du joug des Arabes, venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, & par la conquête de Grénade. L'Espagne étoit devenue une puissance qui s'égaloit à la France même. Les belles laines de Castille & de Léon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui se vendoient dans toute l'Europe, & même en Asie. Les efforts continuels que les Espagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs succès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'entouffiasme de la cheyalerie & de la religion. Bornés à leur péninsule, & ne commerçant gueres par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprisoient : ils avoient ce dédain fastueux, qui chez un peuple, comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumieres. C'étoit la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante ; & cette infanterie étoit admirable. Comme depuis plusieurs siecles les Espagnols faisoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à peu près le même caractère,

caractère : mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Castille , & plus facile à conduire , depuis que , par la conquête des Algarves , elle avoit été délivrée des Maures.

En France , Louis XI venoit d'abaïsser les grands vassaux , de relever la magistrature , & de soumettre la noblesse aux loix. Le peuple François , moins dépendant de ses seigneurs , devoit dans peu devenir plus industrieux , plus actif & plus estimable ; mais l'industrie & le commerce ne pouvoient fleurir subitement. Les progrès de la raison devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore , & sous le regne d'un prince superstitieux , les barons n'avoient qu'un faste barbare. Leurs revenus suffisoient à peine pour entretenir à leur suite une foule de gentilshommes désoeuvrés , qui les défendoient contre les souverains & contre les loix. La dépense de leur table étoit excessive ; & ce luxe sauvage , dont il reste encore trop de vestige , n'encourageoit aucun des arts utiles. Il n'y avoit , ni dans les mœurs , ni dans le langage , cette sorte de décence qui distingue les premières classes des citoyens , & qui apprend aux autres à les respecter. Malgré la courtoisie prescrite aux chevaliers , il régnoit parmi les grands de la grossièreté & de la rudesse. La nation avoit alors ce caractère d'inconséquence qu'elle a eu depuis , & qu'aura toujours un peuple dont les mœurs & les manières ne seront pas d'accord avec ses loix. Les conseils du

prince y donnoient des édits fans nombre, & souvent contradictoires; mais le prince difpenfoit aifément d'obéir. Ce caractère de facilité dans les fouverains, a été fouvervent le remede à la légéreté avec laquelle les miniftres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins induftrieufe que la France, avoit des barons infolens, des évêques defpotes, & un peuple qui fe laffoit de leur joug. La nation avoit déjà cet efprit d'inquiétude, qui devoit tôt ou tard la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractère à la tyrannie abfurde de Guillaume le conquérant, & au génie atroce de plufieurs de fes fucceffeurs. L'abus exceffif de l'autorité avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs fouverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu'avec crainte; & ces fentimens, transmis de race en race, ont fervi depuis à leur faire établir le gouvernement fous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres entre les maifons de Lancaftre & d'Yorck, avoient nourri le courage guerrier & l'impatience de la fervitude; mais elles avoient entretenu le défordre & la pauvreté. C'étoit les Flamands qui mettoient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, fon plomb, fon étain, étoient transportés fur les vaiffeaux des villes Anféatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurisprudence, ni luxe, ni beaux arts. Elle étoit d'ailleurs fur-

chargée d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles, fans aifance, alloient de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établissemens trop multipliés maintenoient la paresse & la barbarie.

L'Allemagne, long-tems agitée par les querelles des empereurs & des papes, & par des guerres intestines, venoit de prendre une affiette plus tranquille. L'ordre avoit succédé à l'anarchie; & les peuples de cette vaste contrée, fans richesses, fans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voisins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funeste à la nature humaine, qu'il ne l'avoit été dans d'autres pays. En général, les différens princes de cette grande portion de l'Europe, gouvernoient assez sagement leurs états. Ils abusoient peu de leur autorité; & si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les seules villes libres & alliées de la grande Anse, qu'il y avoit du commerce & de l'industrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le seul iuxe. Les grands & le clergé s'enivroient sans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter

les gentilshommes de voler sur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces ; & jusques dans les deux siècles suivans, les troupes Allemandes furent plus célèbres par leurs cruautés, que par leur discipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient, n'avoit conservé cet enthousiasme de gloire, que leur avoit autrefois inspiré la religion d'Odin ; & ils n'avoient encore reçu aucune des loix sages, que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entre eux. Leur puissance n'étoit rien ; & une seule ville de la grande Anse faisoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations sous les loix de Frédéric & de Gustave Vaza.

Les Turcs n'avoient ni la science du gouvernement, ni la connoissance des arts, ni le goût du commerce ; mais les Janissaires étoient la première milice du monde ; & il n'a manqué peut-être qu'un seul verset dans l'Alcoran, pour que des peuples, sur lesquels la religion a conservé jusqu'ici la plus grande influence, devinssent les maîtres de la terre. Si Mahomet, après avoir dit : *Tu rendras à l'ennemi le mois de la calamité pour le mois de la calamité*, avoit ajouté : *& tu mépriseras les vaines connoissances de l'étranger ; l'art de la guerre est le seul que tu en apprendras*, c'étoit fait de la

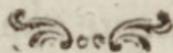
liberté de l'Europe. Celui qui perfectionnera le Turc dans l'art militaire, fera l'ennemi commun de toutes les nations. Les Janissaires, ces compagnons d'un despote, qu'ils font respecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverserent l'empire des Grecs. Quelques habitans de ce doux climat, qui cultivoient chez eux les lettres & les arts, abandonnerent leur patrie subjuguée, & se réfugièrent en Italie : ils y furent suivis par des artisans & des négocians. L'aïssance, la paix, la prospérité, cet amour de toutes les gloires, ce besoin de nouveaux plaisirs qu'inspirent de bons gouvernemens, favorisoient dans le pays des anciens Romains la renaissance des lettres ; & les Grecs apportèrent aux Italiens plus de connoissance des bons modeles, & le goût de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée ; & si elle avoit été long-tems une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & sans industrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens ; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui, presque toujours, a eu dans chaque siècle l'esprit qui lui convenoit le mieux pour le moment ; Rome sembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit si long-tems & si bien servie, en faisant adopter les fausses décrétales qui éten-

doient le pouvoir du pape au-delà de ses vraies limites. L'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'austérité, la tristesse & la crainte, sont les moyens qui font le plus d'impression sur les esprits & qui les occupent le plus profondément de la religion. Mais il y a des tems où ces moyens n'ont plus que de foibles succès. Les hommes enrichis dans des sociétés tranquilles, veulent jouir; ils craignent l'ennui, & ils cherchent les plaisirs avec passion. Quand les foires s'établirent, & lorsqu'à ces foires il y eut des jeux, des danses, des amusemens, le clergé, qui sentit que ces dispositions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proscrivit ces jeux, excommunia les histrions. Mais, lorsqu'il vit que ces censures n'étoient pas assez respectées, il changea de conduite; il voulut lui-même donner des spectacles. On vit naître les comédies saintes. Les moines de Saint-Denis, qui jouoient la mort de sainte Catherine, balancerent le succès des histrions. La musique fut introduite dans les églises; on y plaça même des farces. Le peuple s'amusoit à la fête des fous, à celle de l'âne, à celle des innocens, qui se célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui se jouoient dans les places publiques. Souvent, par un simple attrait de plaisir, on quitta les danses des Égyptiennes pour la procession de la saint Jean. Lorsque l'Italie acquit de la politesse, & qu'elle en mit dans ses plaisirs, les spec-

tacles publics , les fêtes profanes eurent encore plus de décence ; les prêtres eurent une raison de moins de les censurer , & ils les tolérèrent. Ils avoient été long-tems les seuls hommes qui fussent lire ; mais ce mérite , devenu plus commun , ne leur donnoit plus de considération. Ils voulurent partager la gloire de réussir dans les lettres , quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes , riches & paisibles souverains dans la voluptueuse Italie , perdirent de leur austérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner sur les esprits. Ils protégèrent les talens ; ils honorèrent les grands artistes. Raphaël alloit être cardinal , lorsqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Les arts & les lettres décorèrent l'édifice de la religion. L'église Romaine devint favorable aux belles-lettres & aux beaux arts. On couronna les poètes ; mais on persécuta les philosophes. Galilée eût vu de sa prison le Tasse monter au Capitole , si ces deux grands génies eussent été contemporains.

Telle étoit la situation de l'Europe , lorsque les monarques Portugais , à la tête d'un peuple actif , généreux , intelligent , entouré de voisins qui se déchiroient encore , formerent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.



I. C'Étoit une opinion généralement éta-  
 Premie- blie , que la mer Atlantique étoit imprati-  
 res navi- cable ; que les côtes occidentales de l'Afri-  
 gations que , brûlées par la Zone torride , ne pou-  
 des Portu- voient pas être habitées. Ce préjugé auroit  
 gais , dans pu être dissipé par quelques ouvrages de l'an-  
 les mers où l'on tiquité , qui avoient échappé aux injures  
 où l'on présume du tems & de l'ignorance : mais on n'étoit  
 qu'étoit pas assez familier avec ces savans écrits ,  
 ancienne- pour y découvrir des vérités qui n'y étoient  
 ment l'At- que confusément énoncées. Il falloit que  
 lantide. les Maures & les Arabes , de qui l'Europe  
 avoit déjà reçu tant de lumieres , nous éclair-  
 raffent sur ces grands objets. A travers un  
 océan qui passoit pour indomptable , ces peup-  
 les tiroient des richesses immenses d'un pays  
 qu'on croyoit embrâsé. Dans des expédi-  
 tions , dont la Barbarie fut le théâtre , l'on  
 fut instruit des sources de leur fortune , &  
 l'on résolut d'y aller puiser. Des aventuriers  
 de toutes les nations formerent ce projet.  
 Henri , fils de Jean I , roi de Portugal , fut  
 le seul qui prit des mesures sages.

Ce prince mit à profit le peu d'astrono-  
 mie que les Arabes avoient conservé. Un  
 observatoire , où furent instruits les jeunes  
 gentilshommes qui composoient sa cour ,  
 s'éleva par ses ordres à Sagres , ville des  
 Algarves. Il eut beaucoup de part à l'in-  
 vention de l'astrolabe , & sentit le premier  
 l'utilité qu'on pouvoit tirer de la bouffole ,  
 qui étoit déjà connue en Europe , mais dont  
 on n'avoit pas encore appliqué l'usage à la  
 navigation

Les pilotes qui se formerent sous ses yeux , découvrirent en 1419 Madere , que quelques favans ont voulu regarder comme un foible débris de l'Atlantide. Mais y eut-il jamais une isle Atlantide ? Si elle exista , quelle étoit sa situation , quelle étoit son étendue ? Ce sont deux questions sur lesquelles on se décidera , selon le degré de confiance qu'on accordera à Diodore de Sicile & à Platon , selon la maniere dont on les interprétera.

« Après avoir parcouru les isles voisines  
 » des colonnes d'Hercule, nous allons par-  
 » ler , dit le premier , de celles qui sont  
 » plus avancées dans l'Océan , en tirant  
 » vers le couchant. Dans la mer qui borde  
 » la Lybie , il en est une très-célebre éloi-  
 » gnée du continent de plusieurs jours de  
 » navigation. »

Diodore s'étend ensuite sur la population , les mœurs , les loix , les monumens , la fécondité de cette isle. Puis il ajoute :

« Les Phéniciens , dans les tems les plus  
 » reculés , en firent la découverte. Ils fran-  
 » chirent les colonnes d'Hercule , & navi-  
 » guerent dans l'Océan. Proche les colon-  
 » nes d'Hercule , ils fonderent Gadeira ou  
 » Cadix. Ils avoient parcouru les mers au-  
 » delà des colonnes , & rangé celles de la  
 » Lybie , lorsqu'ils furent surpris d'une vio-  
 » lente tempête qui les jeta dans la haute  
 » mer , en plein Océan. Après un mauvais  
 » tems qui dura plusieurs jours , ils touche-  
 » rent à l'isle dont il est question. Ils pu-

» blièrent la relation de ce voyage. Ils  
 » projeterent un établissement dans cette  
 » contrée nouvelle ; mais les Carthaginois  
 » s'y opposerent , dans la crainte que le  
 » pays ne se dépeuplât. »

Qu'est-ce que cette îlle qu'on ne retrouve plus ? qu'est-elle devenue ? Platon nous l'apprendra peut-être.

Voici ce que Critias dit à Socrate dans le dialogue intitulé *Timée*. « Solon étoit l'ami  
 » intime de Dropidas notre aïeul. Dropi-  
 » das regrettoit beaucoup que les affaires  
 » publiques eussent détourné Solon du pen-  
 » chant qu'il avoit pour la poésie, & l'euf-  
 » sent empêché de finir son poëme sur les  
 » Atlantides. Il en avoit apporté le sujet  
 » de son voyage d'Égypte. Solon disoit  
 » que les habitans de Saïs , ville située à  
 » la tête du Delta , à l'endroit où le Nil  
 » se divise en deux branches , se croyoient  
 » issus des Athéniens , dont ils avoient con-  
 » servé la lance , l'épée , le bouclier &  
 » les autres armes. Il attribue à cette opi-  
 » nion les honneurs qu'il reçut des Salti-  
 » ques. Ce fut là que ce législateur , poëte  
 » & philosophe , conférant avec les prê-  
 » tres , & les entretenant de Prométhée ,  
 » le premier des hommes , de Niobé , du  
 » déluge de Deucalion , & d'autres tradi-  
 » tions pareilles , un prêtre s'écria : ô So-  
 » lon , Solon ! vous autres Grecs , vous  
 » êtes encore des enfans. Il n'y a pas un  
 » seul vieillard parmi vous. Vous pre-  
 » nez des fables emblématiques pour des

» faits. Vous n'avez connoissance que d'un  
 » seul déluge que beaucoup d'autres ont  
 » précédé. Il y a long-tems qu'Athènes  
 » subsiste. Il y a long-tems qu'elle est ci-  
 » vilisée. Il y a long-temps que son nom est  
 » fameux en Egypte, par des exploits que  
 » vous ignorez, & dont l'histoire est con-  
 » signée dans nos archives. C'est là que  
 » vous pourrez vous instruire des antiqui-  
 » tés de votre ville. »

Après une explication très-sensée & très-  
 belle des causes de l'ignorance des Grecs,  
 le prêtre ajoute :

« C'est là que vous apprendrez de quelle  
 » maniere glorieuse les Athéniens, dans  
 » les tems anciens, réprimerent une puis-  
 » sance redoutable qui s'étoit répandue dans  
 » l'Europe & l'Asie, par une irruption fou-  
 » daine des guerriers fortis du sein de la  
 » mer Atlantique. Cette mer environnoit  
 » un grand espace de terre, situé vis-à-vis  
 » de l'embouchure du détroit appelé les  
 » Colonnes d'Hercule. C'étoit une contrée  
 » plus vaste que l'Asie & la Lybie ensem-  
 » ble. De cette contrée au détroit, il y  
 » avoit nombre d'autres isles plus petites. »

» Ce pays, dont je viens de vous parler, ou  
 » l'isle Atlantique, étoit gouverné par des  
 » souverains réunis. Dans une expédition,  
 » ils s'emparèrent, d'un côté, de la Lybie  
 » jusqu'à l'Égypte, & de l'autre côté, de  
 » toutes les contrées jusqu'à la Tirrhénie.  
 » Nous fûmes tous esclaves, & ce furent  
 » vos aïeux qui nous remirent en liberté :

» ils conduifirent leur flotte. contre les  
 » Atlantiftes, & les défirent. Mais un plus  
 » grand malheur les attendoit. Peu de tems  
 » après leur ifle fut fubmergée ; & cette  
 » contrée , plus grande que l'Europe &  
 » l'Asie enfemble , difparut en un clin  
 » d'œil. »

Quel fujet de méditation ! L'homme s'en-  
 dort ou s'agite fur un amas de fables mou-  
 vans ; il s'élançe , par fes projets , dans l'é-  
 ternité ; & un concours de caufes fatales  
 peut fe développer dans un instant , & l'a-  
 néantir lui & fes fuperbes demeures.

Ce qui acheve de fortifier les deux témoi-  
 gnages qui précèdent , c'eft que la mer ,  
 qui porte aujourd'hui le nom d'Atlantique ,  
 eft reftée baffe , & qu'on retrouve , à de  
 grandes diftances de fes rives , le varec &  
 les autres fubftances marines qui annon-  
 cent un ancien continent.

II. Quoi qu'il en foit de cette contrée , réelle  
 ou imaginaire , c'eft une tradition fort ac-  
 créditée , qu'à l'arrivée des Portugais , Ma-  
 dere étoit couverte de forêts ; qu'on y mit  
 le feu ; que l'incendie dura fept ans entiers ,  
 & qu'enfuite la terre fe trouva d'une fertilité  
 extraordinaire. Sur ce fol , qui a vingt-cinq  
 milles de long & dix de large , les Portu-  
 gais ont , félon le dénombrement de 1768 ,  
 formé une population de 63,913 perfon-  
 nes , de tout âge & de tout fexe , diftri-  
 buées dans quarante-trois paroiffes , fept  
 bourgades , & la ville de Funchal , bâtie ,  
 fans beaucoup de goût , fur la côte méri-

Décou-  
 verte de  
 Madere.  
 Etat ac-  
 tuel de  
 cette Ifle.

dionale , dans un vallon fertile , au pied de quelques montagnes , dont la pente douce est couverte de jardins & de maisons de campagne très-agréables. Sept ou huit ruisseaux , plus ou moins considérables , la traversent. Sa rade , la seule où il soit permis de charger ou décharger les bâtimens , & la seule par conséquent où l'on ait établi des douanes , est très-sûre durant presque toute l'année. Quand, ce qui est infiniment rare , les vents viennent d'entre le Sud-Est & l'Ouest Nord-Ouest , en passant par le Sud , il faut appareiller ; mais heureusement on peut prévoir le mauvais tems vingt-quatre heures avant que de l'éprouver.

Les crevasses des montagnes , la couleur noirâtre des pierres , la lave mêlée avec la terre , tout porte l'empreinte des anciens volcans. Aussi ne récolte-t-on que très-peu de grain ; & les habitans sont réduits à tirer de l'étranger les trois quarts de celui qu'ils consomment.

Les vignes sont toute leur ressource. Elles occupent la croupe de plusieurs montagnes , dont le sommet est couronné par des châtaigners. Des haies de grenadiers , d'orangers , de citronniers , de myrthes , de rosiers sauvages , les séparent. Le raisin croît généralement sous des berceaux , & mûrit à l'ombre. Les sèps qui le produisent sont baignés par de nombreux ruisseaux , qui , sortis des hauteurs , ne se perdent dans la plaine , qu'après avoir fait cent & cent détours dans les plantations. Quelques pro-

priétaires ont acquis ou usurpé le droit de tourner habituellement ces eaux à leur avantage ; d'autres n'en ont la jouissance qu'une, deux, trois fois la semaine. Ceux même qui veulent former un nouveau vignoble, sous un climat ardent, dans un terrain sec, où l'arrosement est indispensable, n'en peuvent partager le privilège, qu'en l'achetant fort cher.

Le produit des vignes se partage toujours en dix parts. Il y en a une pour le roi, une pour le clergé, quatre pour le propriétaire, & autant pour le cultivateur.

L'isle produit plusieurs especes de vin. Le meilleur & le plus rare sort d'un plan tiré originairement de Candie. Il a une douceur délicieuse, est connu sous le nom de Malvoisie de Madere, & se vend cent pistoles la pipe. Celui qui est sec ne coûte que six ou sept cent francs, & trouve son principal débouché en Angleterre. Les qualités inférieures & qui ne passent pas quatre ou cinq cens livres, sont destinées pour les Indes orientales, pour quelques isles & le continent septentrional de l'Amérique.

Les récoltes s'élevent communément à trente mille pipes. Treize ou quatorze des meilleures vont abreuver une grande partie du globe : le reste est bu dans le pays même, ou converti en vinaigre & en eau-de-vie pour la consommation du Brésil.

Le revenu public est formé par les dîmes généralement perçues sur toutes les productions, par un impôt de dix pour cent sur ce

qui entre dans l'isle, & de douze pour cent sur ce qui en sort. Ces objets réunis rendent 2,700,000 livres. Tels sont cependant les vices de l'administration, que d'une somme si considérable il ne revient presque rien à la métropole.

La colonie est gouvernée par un chef qui domine aussi sur Porto-Santo, qui n'a que sept cens habitans & quelques vignes; sur les Salvages encore moins utiles; sur quelques autres petites isles entièrement désertes, hors le tems des pêches. On ne lui donne, pour la défense d'un si bel établissement, que cent hommes de troupes régulières; mais il dispose de trois mille hommes de milice, qu'on assemble & qu'on exerce un mois chaque année. Officiers & soldats, tout dans ce corps sert sans solde, sans que les places en soient moins recherchées. Elles procurent quelques distinctions, dont on est plus avide dans cette isle que dans aucun lieu du monde.

Après la découverte de Madere, les Portugais tournerent leur pavillon vers les régions occidentales de l'Afrique. On croit assez généralement que ce furent les premiers Européens qui aborderent à ces côtes barbares. Cependant il paroît prouvé que les Normands les avoient précédés d'un siècle; & que ces navigateurs, trop peu connus, avoient formé quelques petits établissemens qui subsisterent jusqu'en 1410. A cette époque, les calamités qui désolent

III.  
Voyages  
des Portu-  
gais au  
continent  
de l'Afri-  
que.

loient la France , ne permirent plus de s'occuper d'intérêts si éloignés.

Les premières expéditions des Portugais dans la Guinée , ne furent que des pirateries. Ces hardis & féroces navigateurs , couverts de fer , armés de la foudre , arrachèrent à des peuples étonnés , divisés , & lâches , ce que la nature ou le hasard leur avoient donné. Les brigandages , poussés à ce monstrueux excès , eurent un terme ; & ce fut lorsqu'on put s'entendre. Alors le commerce prit la place de la violence ; & il se fit quelques échanges , mais rarement fondés sur une liberté entière & sur une justice exacte. Enfin , la cour de Lisbonne crut qu'il convenoit à ses intérêts ou à sa gloire d'affujettir à sa domination les parties de cette vaste contrée qu'on croyoit les plus fertiles ou dont la position étoit la plus heureuse ; & l'exécution de ce projet , plus brillant peut-être que sage , n'éprouva que peu de contradictions. Pour donner de la stabilité à ces conquêtes , on crut devoir multiplier les forteresses , répandre la religion de l'Europe , & perpétuer les naturels du pays dans leur ignorance.

Sous le regne de Jean II , prince éclairé , qui , le premier , rendit Lisbonne un port franc , & fit faire une application nouvelle de l'astronomie à la navigation , les Portugais doublerent le cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le cap des tempêtes ; mais le prince , qui prévoyoit

le passage aux Indes , le nomma le cap de Bonne-Espérance.

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir le 18 Juillet 1497 une flotte de quatre vaisseaux , sous les ordres de *Vasco de Gama*. Cet amiral, après avoir effuyé des tempêtes , après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique , après avoir erré sur des mers inconnues , aborda enfin dans l'Indostan. Sa navigation avoit été de treize mois.

L'Asie , dont l'Indostan forme une des plus riches parties , est un vaste continent , qui , selon les observations des Russes , sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables , s'étend entre le quarante-troisième & le deux cent-septième degré de longitude. Dans la direction d'un pôle à l'autre , elle s'étend depuis le soixante-dix-septième degré de latitude septentrionale , jusqu'au dixième de latitude méridionale. La partie de ce grand continent , comprise dans la zone tempérée , entre le trente-cinquième & le cinquantième degré de latitude , paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue , tant au Nord qu'au Midi , par deux grandes chaînes de montagnes , qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure , & des bords de la mer Noire , jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'Orient. Ces deux chaînes sont liées entre elles par d'autres chaînes intermédiaires , qui sont dirigées du Sud au Nord. Elles se prolongent

IV.  
Arrivée  
des Portu-  
gais aux  
Indes.

V.  
Descrip-  
tion géo-  
graphique  
de l'Asie.

gent, tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes & de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui arrosent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense, la terre n'est qu'un sable mobile qui est le jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierre calcaire ni de marbre. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du barometre se joignent à tous ces phénomènes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné, dans les derniers tems, le nom de petite Bucharie.

C'est de l'espece de ceinture qui environne cette vaste & ingrate région, que partent des sources abondantes & fort multipliées, qui coulent en différens sens. Ces fleuves, qui charient sans cesse à toutes les extrémités de l'Asie, des débris d'un terrain stérile, forment autant de barrières contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & assurent à ce continent une consistence, une durée que les autres ne sauroient avoir. Peut-être est-il destiné à les voir disparaître plusieurs fois sous les eaux, avant de souffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaste terre s'est dégagée avec le cours des siecles, une seule a resté dans son sein. C'est la mer

Caspienne , qui est visiblement le bassin des grands fleuves qu'elle reçoit. Quelques phyficiens ont soupçonné que cette mer communiquoit avec l'Océan & la mer Noire par des voies souterraines , mais sans aucune preuve. On peut opposer à ces prétentions l'évaporation qui suffit pour vider l'eau , à mesure que les fleuves l'y voient , & la facilité avec laquelle les conduits souterrains auroient été obstrués par les vases & les sables que l'eau y auroit entraînés. C'est aussi pour cette raison que la mer Caspienne est salée , comme tous les lacs qui reçoivent les eaux des fleuves , sans les verser au dehors. Il paroît certain , par les observations du barometre faites à Astracan , que sa surface est au-dessous du niveau des deux mers voisines ; par conséquent elle n'est pas plus dans le cas de leur fournir de l'eau par des conduits souterrains , que de communiquer avec elles par des débordemens superficiels.

La mer Glaciale , qui baigne les côtes septentrionales de la Sibérie , les rend inaccessibles , si l'on en croit les Russes. On ne doit pas espérer , disent-ils , de trouver par cette mer une nouvelle route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginski , qui sépare l'ancien monde du nouveau , quoiqu'on ait franchi ce passage une fois. Mais peut-être les Russes ne sont-ils pas assez sinceres , ou pas encore assez éclairés.

rés, pour mériter une créance entière. Peut-être ne savent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils savent.

La mer des Indes, qui pèse & panche sur le midi de l'Asie, est séparée de la grande mer du Sud par une chaîne de montagnes marines, qui commence à l'isle de Madagascar, & continuant jusqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds & les rochers dont cette étendue est parsemée, va rejoindre la terre de Diemen & de la nouvelle Guinée. M. Buache, Géographe, qui a considéré la terre en physicien, traçant la carte du monde sur cette hypothèse, veut que la mer comprise entre cette longue chaîne d'isles & les côtes méridionales de l'Asie, soit divisée en trois grands bassins, dont la nature semble avoir circonscrit ou dessiné les limites.

Le premier, situé à l'Occident entre l'Arabie & la Perse, est terminé au Midi par cette chaîne d'isles, qui, depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend jusqu'à Madagascar. C'est ce bassin qui, en s'enfonçant dans les terres, creuse sans cesse le golfe Persique & la mer Rouge. Le second bassin forme le golfe de Bengale. Le troisième est le grand Archipel, qui contient les isles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'est comme un massif, qui joint l'Asie au continent Austral, lequel soutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, est comme un nouveau bassin, qui forme à l'Orient

une chaîne de montagnes marines, qui se prolongent depuis les isles Mariannes jusqu'à celles du Japon. Après ces isles fameuses vient la chaîne des isles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la presqu'isle de Kamfchatka; & cette chaîne renferme un cinquieme bassin, où se jette le fleuve Amur, dont l'embouchure rendue impraticable par les bambous qui y croissent, peut faire croire que cette mer n'a guere de profondeur.

Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme nécessaires pour diriger & fixer l'attention sur le plus riche & le plus beau continent de l'univers. Entrons-y par l'Indostan.

Quoique par le nom générique d'Indes Orientales, on entende communément ces vastes régions qui sont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perse, l'Indostan n'est que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célèbres qui vont se jeter dans les mers des Indes, à quatre cens lieues l'un de l'autre. Ce long espace est traversé, du Nord au Midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui, le coupant par le milieu, va se terminer au cap Comorin, en séparant la côte de Malabar de celle de Coromandel.

Par une singularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne est une barriere que la nature semble avoir élevée entre les saisons opposées. La seule épaisseur de ces montagnes y sépare l'été de l'hiver; c'est-

VI.

Descrip-  
tion phyfi-  
que de  
l'Indostan,

à-dire , la saison des beaux jours de celle des pluies : car on fait qu'il n'y a point d'hiver entre les tropiques. Mais par ce mot , on entend aux Indes le tems de l'année où les nuages , que le soleil pompe au sein de la mer , sont poussés violemment par les vents contre les montagnes , s'y brisent & se résolvent en pluies , accompagnées de fréquens orages. De là se forment des torrens qui se précipitent , grossissent les rivières , inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténèbres humides , épaisses & profondes. Le jour même est obscurci des plus noires vapeurs. Mais semblable à l'abîme qui couvroit les germes du monde avant la création , cette saison nébuleuse est celle de la fécondité. C'est alors que les plantes & les fleurs ont le plus de seve & de fraîcheur ; c'est alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été , sans doute , conserve mieux son caractère que l'hiver dans cette région du soleil. Le ciel , sans aucun nuage qui intercepte ses rayons , y présente l'aspect d'un airain embrasé. Cependant les vents de mer , qui s'élevent pendant le jour , & les vents de terre qui soufflent pendant la nuit , y temperent l'ardeur de l'atmosphère par une alternative périodique. Mais les calmes qui regnent par intervalles , étouffent ces douces haleines , & laissent souvent les habitans en proie à une sécheresse dévorante.

L'influence des deux saisons est encore

plus marquée sur les deux mers de l'Inde, où on les distingue sous le nom de mouffons sèche & pluvieuse. Tandis que le soleil, revenant sur ses pas, amene au printems la saison des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte de Malabar, celle de Coromandel voit les plus légers vaisseaux voguer sans aucun risque sur une mer tranquille, où les pilotes n'ont besoin ni de science, ni de précaution. Mais l'automne, à son tour, changeant la face des élémens, fait passer le calme sur la côte occidentale, & les orages sur la mer orientale des Indes; transporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'insulaire de Ceylan, les yeux tournés vers la région de l'Équateur, aux deux saisons de l'Equinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à sa droite & paisibles à sa gauche; comme si l'Auteur de la nature tournoit tout à coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ses mains. Peut-être même est-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien & du mal semblent n'être séparés que par un rempart de montagnes, qu'est né le dogme des deux principes.

Telle est la liaison entre les loix physiques & morales, que le climat a jetté partout les premiers fondemens des systêmes de l'esprit humain, sur les objets importants au bonheur. Ainsi les Indiens, sur l'imagination desquels la nature fait les plus profondes impressions par les plus fortes in-

fluences du bien & du mal, par le spectacle continuel du combat des élémens ; les Indiens ont été placés dans la position la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute espee.

VII.

Antiquité de l'Indostan.

Aussi la philosophie & l'histoire se sont long-tems occupées des célèbres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieusement reculé l'époque de l'existence de ses premiers habitans. En effet, soit que l'on consulte les monumens historiques, soit que l'on considère la position de l'Indostan sur le globe, tenant par une chaîne de hautes montagnes au plateau le plus élevé du continent & le plus éloigné des invasions de la mer, on conviendra que c'est le séjour le plus assuré pour ses habitans, & le pays le plus anciennement peuplé. L'origine de la plupart de nos sciences va se perdre dans son histoire. Les Grecs alloient s'instruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'industrie y avoit fait de progrès.

En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'espèce humaine, est le plus anciennement peuplé ? Un climat doux, un air pur, un sol fertile, & qui produit presque sans culture, ont dû rassembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu se multiplier & s'étendre dans des régions affreuses, où il a fallu lutter sans cesse contre la nature ; si des fables brûlans

brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans ; si nous avons peuplé des déserts & des forêts, où il falloit se défendre contre les élémens & les bêtes féroces, avec quelle facilité n'a-t-on par dû se réunir dans ces contrées délicieuses, où l'homme exempt de besoins n'avoit que des plaisirs à désirer ; où jouissant, sans travail & sans inquiétude, des meilleures productions & du plus beau spectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller, à juste titre, l'être par excellence & le roi de la nature ? Telles étoient les rives du Gange & les belles contrées de l'Indostan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, & fournissent une nourriture saine & rafraîchissante ; des arbres y présentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les espèces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent subsister ailleurs qu'à force de se détruire, dans l'Inde elles partagent avec leur maître l'abondance & la sûreté. Aujourd'hui même, que la terre devoit y être épuisée par les productions de tant de siècles, & par leur consommation dans des régions éloignées, l'Indostan, si l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & sabloneux, est encore le pays le plus fertile du monde.

Le moral n'y est pas moins extraordinaire que le physique. Lorsqu'on arrête ses regards sur cette vaste contrée, on ne peut voir sans douleur que la nature y a tout fait pour le bonheur de l'homme, & que

VIII.  
Religion;  
gouvernement, jurisprudence, mœurs

usages de  
l'Indostan.

l'homme y a tout fait contre elle. La fureur des conquêtes , & un autre fléau , qui n'est gueres moins destructeur , l'avidité des commerçans , ont ravagé tour à tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces , & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde , on en démêle aisément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure les distingue encore moins que les traits particuliers de leur caractère. Ce peuple , écrasé sous le joug du despôtisme , ou plutôt de l'anarchie , n'a pris ni les mœurs , ni les loix , ni la religion de ses vainqueurs. Le spectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre , de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine est capable , n'a pu corrompre son caractère. Doux , humain , timide , rien n'a pu familiariser un Indien avec la vue du sang , ni lui inspirer le courage & le sentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foiblesse.

Le voyageur éclairé qui , en parcourant les plaines de l'Égypte , voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes , des statues mutilées , des entablemens brisés , des pyramides immenses échappées aux ravages des guerres & des tems , contemple avec admiration ces restes d'une nation qui n'existe plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thebes aux cent portes , si célèbre dans l'antiquité : mais les débris de ses temples & de ses tombeaux lui donnent

une plus haute idée de sa magnificence , que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs sur les mœurs des naturels de l'Inde , on croit marcher sur des monceaux de ruines. Ce sont les débris d'un édifice immense. L'ensemble en est détruit : mais ces débris épars attestent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de superstitions absurdes , de pratiques puérides & extravagantes , d'usages & de préjugés bisarres , on apperçoit les tracés d'une morale sublime , d'une philosophie profonde , d'une police très-raffinée ; & lorsqu'on veut remonter à la source de ces institutions religieuses & sociales , on voit qu'elle se perd dans l'obscurité des tems. Les traditions les plus anciennes présentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civilisé.

L'empereur Mahmoud Akebar eut la fantaisie de s'instruire des principes de toutes les religions répandues dans ses vastes provinces. Dégagé des superstitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé , il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes , qui ne demandent qu'à faire des prosélytes : mais il échoua dans ses desseins , quand il fallut traiter avec les Indiens , qui ne veulent admettre personne dans la communion de leurs mystères.

Toute la puissance & les promesses d'Akebar ne purent déterminer les bramines à

lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina , fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Feizi , comme un pauvre orphélin de la race sacerdotale , la seule qui puisse être admise aux saints mysteres de la théologie. Feizi , bien instruit du rôle qu'il devoit jouer , fut secrètement envoyé à Benarès , le siege des sciences de l'Indostan. Il fut reçu par un savant bramime , qui l'éleva avec autant de tendresse que s'il eût été son fils. Après dix ans d'études , Akebar voulut faire revenir le jeune homme ; mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramime , son instituteur.

Les femmes de la race sacerdotale passent pour les plus belles femmes de l'Indostan. Le vieux bramime ne s'opposa pas aux progrès de la passion des deux amans. Il aimoit Feizi , qui avoit gagné son cœur par ses manieres & sa docilité , & lui offrit son amante en mariage. Alors le jeune homme , partagé entre l'amour & la reconnoissance , ne voulut pas continuer plus long-tems la supercherie. Tombant aux pieds du bramime , il lui découvre la fraude , & le supplie de lui pardonner son crime.

Le prêtre , sans lui faire aucun reproche , saisit un poignard qu'il portoit à sa ceinture , & alloit s'en frapper , si Feizi n'eût arrêté son bras. Ce jeune homme mit tout en usage pour le calmer , protestant qu'il étoit prêt à tout faire pour expier son infidélité. Le

bramine fondant en larmes promet de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les *Bedas* ou livres saints, & de ne jamais révéler à personne le symbole de la croyance des bramines. Feizi promet sans hésiter, & vraisemblablement il tint parole.

De tems immémorial, les brames, seuls dépositaires des livres, des connoissances & des réglemens, tant civils que religieux, en avoient fait un secret, que la présence de la mort, au milieu des supplices, ne leur avoit point arraché. Il n'y avoit aucune sorte de terreurs & de séductions auxquelles ils n'eussent résisté, lorsque tout récemment M. Hastings, gouverneur général des établissemens Anglois dans le Bengale, & le plus éclairé des Européens qui soient passés aux Indes, devint possesseur du code des Indiens. Il corrompit quelques brames; il fit sentir à d'autres le ridicule & les inconvéniens de leur mystérieuse réserve. Les vieillards, que leur expérience & leurs études avoient élevés au-dessus des préjugés de leur caste, se prêtèrent à ses vues, dans l'espérance d'obtenir un plus libre exercice de leur religion & de leurs loix. Ils étoient au nombre de onze, dont le plus âgé passoit quatre-vingts ans, & le plus jeune n'en avoit pas moins de trente-cinq. Ils compulserent dix-huit auteurs originaux Samskrets; & le recueil des sentences qu'ils en tirèrent, traduit en Persan, sous les yeux des brames, le fut du Persan en Anglois par M. Halhed. Les

compilateurs du code rejeterent unanimement deux propositions ; l'une de supprimer quelques paragraphes scandaleux ; l'autre d'instruire M. Hallhed dans le dialecte sacré.

Pour donner à l'ouvrage l'exacritude & la sanction qu'on pouvoit désirer , on appella des différentes contrées du Bengale les plus habiles d'entre les pundits ou brames juriconsultes. Voici l'histoire abrégée de la création du monde , & de la première formation des castes , telle que ces religieux compilateurs l'ont exposée à la tête du code civil.

Brama aime , dans chaque pays , la forme du culte qu'on y observe. Il écoute dans la mosquée le dévot qui récite des prières , en comptant des grains. Il est présent aux temples à l'adoration des idoles. Il est l'intime du Musulman , & l'ami de l'Indien ; le compagnon du Chrétien & le confident du Juif. Les hommes qu'il a doués d'une ame élevée , ne voient dans les contrariétés des sectes & la diversité des cultes religieux , qu'un des effets de la richesse qu'il a déployée dans l'œuvre de la création.

Le principe de la vérité , ou l'être suprême , avoit formé la terre & les cieux , l'eau , l'air & le feu , lorsqu'il engendra Brama. Brama est l'esprit de Dieu. Il est absorbé dans la contemplation de lui-même. Il est présent à chaque partie de l'espace. Il est un. Sa science est infinie. Elle lui vient par inspiration. Son intelligence comprend tout ce qui est possible. Il est immua-

ble. Il n'y a pour lui ni passé, ni présent, ni futur. Il est indépendant. Il est séparé de l'univers. Il anime les opérations de Dieu. Il anime les vingt-quatre puissances de la nature. L'œil reçoit son action du soleil, le vase du feu, le fer de l'aimant, le feu des matieres combustibles, l'ombre du corps, la poussiere du vent, le trait du ressort de l'arc, & l'ombrage de l'arbre. Ainsi, par cet esprit, l'univers est doué des puissances de la volonté & des puissances de l'action. Si cet esprit vient du cœur par le canal de l'oreille, il produit la perception des sons; par le canal de la peau, la perception du toucher; par le canal de l'œil, la perception des objets visibles; par le canal de la langue, la perception du goût; par le canal du nez, la perception de l'odorat. Cet esprit anime les cinq membres d'action, les cinq membres de perception, les cinq élémens, les cinq sens, les trois dispositions de l'ame, cause la création ou l'anéantissement des choses, contemplant le tout en spectateur indifférent. Telle est la doctrine du Reig-Beda.

Brama engendra de sa bouche la sagesse, ou le brame, dont la fonction est de prier, de lire & d'instruire; de son bras, la force, ou le guerrier & le souverain qui tirera de l'arc, gouvernera & combattra; de son ventre, de ses cuisses, la nourriture, ou l'agriculture & le commerçant; de ses pieds, la servitude, ou l'artisan & l'esclave, qui passera sa vie à obéir, à travailler & à voyager.

La distinction des quatre premières castes est donc aussi vieille que le monde, & d'institution divine.

Brama produisit ensuite le reste de l'espece humaine, qui devoit remplir ces quatre castes; les animaux, les végétaux, les choses inanimées, les vices & les vertus. Il prescrivit à chaque caste ses devoirs; & ces devoirs sont à jamais consignés dans les livres sacrés

Le premier magistrat ou souverain, du choix de Brama, eut un méchant successeur, qui pervertit l'ordre social, en autorisant le mélange des hommes & des femmes des quatre castes qu'il avoit instituées; confusion sacrilege, de laquelle sortit une cinquième caste, & de celle-ci une multitude d'autres. Les brames irrités le mirent à mort. En frottant la main droite de son cadavre, il en nâquit deux fils, l'un militaire ou magistrat, l'autre brame. En frottant la main gauche, il en nâquit une fille, que les brames marièrent à son frere le guerrier, à qui ils accorderent la magistrature. Celui-ci avoit médité le massacre de la cinquième caste, & de toutes ses branches. Les brames l'en dissuaderent. Leur avis fut de rassembler les individus qui la composoit, & de leur assigner différentes fonctions dans les sciences, les arts & les métiers, qu'ils exercerent, eux & leurs descendans, à perpétuité.

D'où l'on voit que le brame fut tellement enorgueilli de son origine, qu'il au-

roit cru se dégrader en ambitionnant la magistrature ou la souveraineté , & qu'on parvient à rendre aux peuples leurs chaînes respectables , en les en chargeant au nom de la divinité. Jamais un Indien ne fut tenté de sortir de sa caste. La distribution des Indiens en castes , qui s'élevent les unes au-dessus des autres , caractérise la plus profonde corruption , & le plus ancien esclavage. Elle décèle une injuste & révoltante prééminence des prêtres sur les autres conditions de la société , & une stupide indifférence du premier législateur pour le bonheur général de la nation.

Cet historique de la naissance du monde n'offre rien de plus raisonnable ou de plus insensé , que ce qu'on lit dans les autres mythologies. Par-tout l'homme a voulu descendre du ciel. Les *Bedas* , ou les livres canoniques , ne sont ni moins révévés , ni moins crus dans l'Inde , que la bible par le Juif ou par le Chrétien ; & la foi dans les révélations de Brama , de Raom & de Kishen , est aussi robuste que la nôtre.

Les annales sacrées des Indiens datent des siècles les plus reculés , & se sont conservées jusqu'aux derniers tems sans aucune interruption. Elles ne font aucune mention de l'événement le plus mémorable & le plus terrible , le déluge. Les brames prétendent que leurs livres sacrés sont antérieurs à cette époque , & que ce fléau ne s'étendit pas sur l'Indostan. Ils distinguent quatre âges. L'âge de la pureté , dont la du-

rée fut de 3,200,000 ans : alors l'homme vivoit 100,000 ans , & sa stature étoit de vingt-une coudées : l'âge de réprobation , sous lequel un tiers du genre humain étoit corrompu : sa durée fut de 2,400,000 ans , & la vie de l'homme de 10,000 ans. L'âge de la corruption de la moitié de l'espece , dont la durée fut de 1,600,000 ans , & la vie de l'homme de 1000 ans. L'âge de la corruption générale ou l'ere présente , dont la durée fera de 400,000 ans ; il y en a près de 50,000 d'écoulés : au commencement de ce période , la vie de l'homme fut bornée à 100 ans. Par-tout l'âge présent est le plus corrompu. Par-tout son siecle est la lie des siecles , comme si le vice & la vertu n'étoient pas aussi vieux que l'homme & le monde.

Les pundits ou brames juriconsultes parlent aujourd'hui la langue originale des loix , langue ignorée du peuple. Les brames parlent & écrivent le samskret. Le samskret est abondant & concis. La grammaire en est très-compiquée & très-régulière. L'alphabet a cinquante caractères. Les déclinaisons , au nombre de dix-sept , ont chacune un singulier , un duel & un pluriel. Il y a des syllabes breves , plus breves & très-breves ; des syllabes longues , plus longues & très-longues ; aigues , plus aigues & très-aigues ; graves , plus graves & très-graves. C'est un idiôme noté & musical. La dernière syllabe du mot *bédereo* est une espece de point d'orgue qui dure

près d'une minute. La poésie a toutes sortes de vers ; & la versification toutes les sortes de pieds & de difficultés des autres langues, sans en excepter la rime. Les auteurs composent par stances, dont le sujet est communément moral. *Un pere dissipateur est l'ennemi de son fils. -- Une mere débauchée est l'ennemie de ses enfans. -- Une belle femme est l'ennemie de son mari. -- Un enfant mal élevé est l'ennemi de ses parens...* Voici un exemple de leurs pieces. -- *Par la soif de l'or, j'ai fouillé la terre & je me suis livré à la transmutation des métaux. -- J'ai traversé les mers, & j'ai rampé sous les grands. -- J'ai fui le monde ; je me suis occupé de l'art des enchantemens, & j'ai veillé parmi les tombeaux. -- Il ne m'en est pas revenu un covri. Avarice, retire-toi ; j'ai renoncé à tes chimériques promesses.*

Quel laps de tems ne suppose pas une langue aussi difficile & aussi perfectionnée ? Que les folies modernes sont vieilles ! Il est parlé dans le famskret des jugemens de Dieu par l'eau & par le feu : combien les mêmes erreurs & les mêmes vérités ont fait de fois le tour du globe ! Au tems où le famskret étoit écrit & parlé, les sept jours de la semaine portoient déjà, & dans le même ordre, les noms des sept planetes ; la culture de la canne à sucre étoit exercée ; la chymie étoit connue, le feu grégeois étoit inventé ; il y avoit des armes à feu ; un javelot qui lancé, se divisoit en fleches ou pointes ardentes qui ne s'éteignoient point ;

une machine qui lançoit un grand nombre de ces javelots, & qui pouvoit tuer jufqu'à cent hommes en un instant. Mais c'est furtout dans le code civil des Indiens où nous allons entrer, qu'on trouve les attestations les plus fortes de l'incroyable antiquité de la nation.

Enfin nous les poffédons, ces loix d'un peuple qui semble avoir instruit tous les autres, & qui, depuis fa réunion, n'a fubi dans fes mœurs & fes préjugés d'autres altérations, que celles qui font inféparables du caractère de l'homme & de l'influence des tems.

Le code civil des Indiens s'ouvre par les devoirs du fouverain ou magistrat. On lit dans un paragraphe féparé, « qu'il foit » aimé, respecté, instruit, ferme & redouté. Qu'il traite fes fujets comme fes » enfans. Qu'il protege le mérite & ré- » compense la vertu. Qu'il fe montre à fes » peuples, qu'il s'abstienne du vin. Qu'il » regne d'abord fur lui-même. Qu'il ne foit » jamais ni joueur ni chaffeur. Que dans » toute occasion il épargne le brame & » l'excuse. Qu'il encourage furtout la cul- » ture des terres. Il n'envahira point la pro- » priété du dernier de fes fujets. S'il est » vainqueur dans la guerre, il en rendra » graces aux Dieux du pays, & comblera » le brame des dépouilles de l'ennemi. Il » aura à fon fervice un nombre de bouf- » fons ou parasites, de farceurs, de dan- » feurs & de lutteurs. S'il ne peut faifir le

» malfaiteur , le méfait sera réparé à ses  
 » dépens. Si percevant le tribut , il ne pro-  
 » tege pas , il ira aux enfers. S'il usurpe une  
 » portion des legs ou donations pieuses , il  
 » sera châtié pendant mille ans aux enfers.  
 » Qu'il fache que par-tout où les hommes  
 » d'un certain rang fréquentent les prosti-  
 » tuées & se livrent à la débauche de la  
 » table , l'état marche à sa ruine. Son au-  
 » torité durera peu , s'il confie ses projets  
 » à d'autres qu'à ses conseillers. Malheur à  
 » lui s'il consulte le vieillard imbécile ou  
 » la femme légère. Qu'il tienne son conseil  
 » au haut de la maison , sur la montagne ,  
 » au fond du désert , loin des perroquets  
 » & des oiseaux babillards. »

Il n'y auroit dans le code entier que la ligne sur les donations pieuses , qu'on y reconnoîtroit le doigt du prêtre. Mais quelle est l'utilité des bouffons , des danseurs , des farceurs à la cour du magistrat ? Seroit-ce de le délasser de ses fonctions pénibles , de le récréer de ses devoirs sérieux ?

Combien la formation d'un code civil , sur-tout pour une grande nation , ne suppose-t-elle pas de qualités réunies ? Quelle connoissance de l'homme , du climat , de la religion , des mœurs , des usages , des préjugés , de la justice naturelle , des droits , des rapports , des conditions , des choses , des devoirs dans tous les états , de la proportion des châtimens aux délits ! Quel jugement ! quelle impartialité ! quelle expérience ! Le code des Indiens a-t-il été l'ou-

vrage du génie , ou le résultat de la sagesse des siècles ? C'est une question que nous laisserons à décider à celui qui se donnera la peine de la méditer profondément.

On y traite d'abord du prêt , le premier lien des hommes entre eux ; de la propriété , le premier pas de l'association ; de la justice , sans laquelle aucune société ne peut subsister ; des formes de la justice , sans lesquelles l'exercice en devient arbitraire ; des dépôts , des partages , des donations , des gages , des esclaves , des citoyens , des peres , des meres , des enfans , des époux , des femmes , des danseuses , des chanteuses. A la suite de ces objets , qui marquent une population nombreuse , des liaisons infinies , une expérience consommée de la méchanceté des hommes , on passe aux loyers & aux baux , aux partages des terres & aux récoltes , aux villes & aux bourgs , aux amendes , à toutes sortes d'injures & de rixes , aux charlatans , aux filous , aux vols entre lesquels on compte le vol de la personne , à l'incontinence & à l'adultere ; & chacune de ces matieres est traitée dans un détail qui s'étend depuis les especes les plus communes , jusqu'à des délits qui semblent chimériques. Presque tout a été prévu avec jugement , distingué avec finesse , & prescrit , défendu ou châtié avec justice. De cette multitude de loix , nous n'exposerons que celles qui caractérisent les premiers tems de la nation , & qui doivent nous frapper ou par leur sagesse ou par leur singularité.

Il est défendu de prêter à la femme , à l'enfant & à son serviteur. L'intérêt du prêt s'accroît à mesure que la caste de l'emprunteur descend : police inhumaine , où l'on a plus consulté la sécurité du riche , que le besoin du pauvre. Quelle que soit la durée du prêt , l'intérêt ne s'élèvera jamais au double du capital. Celui qui hypothéquera le même effet à deux créanciers sera puni de mort : cela est juste , c'est une espece de vol. Le créancier saisira son débiteur insolvable dans les castes subalternes , l'enfermera chez lui , & le fera travailler à son profit. Cela est moins cruel que de l'étendre sur de la paille dans une prison.

La femme de mauvaises mœurs n'héritera point , ni la veuve sans enfans , ni la femme stérile , ni l'homme sans principes , ni l'eunuque , ni l'imbécille , ni le banni de sa caste , ni l'expulsé de sa famille , ni l'aveugle ou sourd de naissance , ni le muet , ni le maléficié , ni le lépreux , ni celui qui aura frappé son pere. Que ceux qui les remplacent les revêtent & les nourrissent.

Les Indiens ne testent point. Les degrés d'affinité fixent les prétentions & les droits.

La portion de l'enfant qui aura profité de son éducation , sera double de celle de l'enfant ignorant.

Presque toutes les loix du code sur les propriétés , les successions & les partages , sont conformes aux loix romaines ; parce que la raison & l'équité sont de tous les tems & dictent les mêmes réglemens , à

moins qu'ils ne soient contrariés par des usages bizarres ou des préjugés extravagans, dont l'origine se perd dans la nuit des tems, que leur antiquité soutient contre le sens commun, & qui font le désespoir du législateur.

S'il se commet une injustice au tribunal de la loi, le dommage se répartira sur tous ceux qui y auront participé, sans en excepter le juge. Il seroit à souhaiter que par-tout le juge pût être pris à partie. S'il a mal jugé par incapacité, il est coupable; par iniquité, il l'est bien davantage.

Après avoir condamné le faux témoin à la peine du talion, on permet le faux témoignage contre une déposition vraie qui conduiroit le coupable à la mort. Quelle étrange association de sagesse & de folie!

Dans la détresse, le mari pourra livrer sa femme, si elle y consent; le pere vendre son fils, s'il en a plusieurs. De ces deux loix, l'une est infame, l'autre inhumaine. La premiere réduit la mere de famille à la condition de prostituée; la seconde, l'enfant de la maison à l'état d'esclave.

Les différentes classes d'esclaves sont énormément multipliées parmi les Indiens. La loi en permet l'affranchissement, qui a son cérémonial. L'esclave remplit une cruche d'eau, y met du riz qu'il a mondé avec quelques feuilles d'un légume; il se tient debout devant son maître, la cruche sur son épaule; le maître l'éleve sur sa tête, la casse, & dit trois fois, tandis que le con-

tenu de la cruche se répand sur l'esclave :  
*Je te rends libre , & l'esclave est affranchi.*

Celui qui tuera un animal , un cheval , un bœuf , une chevre , un chameau , aura la main ou le pied coupé ; & voilà l'homme mis sur la ligne de la brute. S'il tue un tigre , un ours , un serpent , la peine sera pécuniaire. Ces délits sont des conséquences superstitieuses de la métempicoïse , qui , faisant regarder le corps d'un animal comme le domicile d'une ame humaine , montre la mort violente d'un reptile comme une es- pece d'assassinat. Le brame , avant que de s'asseoir à terre , balayoit la place avec un pan de sa robe , & disoit à Dieu : *Si j'ai fait descendre ma bienveillance jusqu'à la fourmi , j'espere que tu feras descendre la tienne jusqu'à moi.*

La population est un devoir primitif , un ordre de la nature si sacré , que la loi permet de tromper , de mentir , de se par- jurer , pour favoriser un mariage. C'est une action malhonnête qui se fait par-tout , mais qui ne fut licite que chez les Indiens. Ne seroit-il pas de la sagesse du législateur , dans plusieurs autres cas , d'autoriser ce qu'il ne peut , ni empêcher ni punir ?

La polygamie est permise par toutes les religions de l'Asie , & la pluralité des maris tolérée par quelques-unes. Dans les royaumes de Boutan & du Thibet , une seule femme sert souvent à toute une famille , sans jalousie & sans trouble domestique.

La virginité est une condition essentielle

à la validité de l'union conjugale. La femme est sous le despotisme de son mari. Le code des Indiens dit que *la femme maîtresse d'elle-même se conaivra toujours mal*, & qu'il ne faut jamais compter sur sa vertu. Si elle n'engendre que des filles, son époux sera dispensé d'habiter avec elle. Elle ne sortira point de la maison sans sa permission. Elle aura toujours le sein couvert. A la mort de son mari, il convient qu'elle se brûle sur le même bûcher; à moins qu'elle ne soit enceinte, que son mari ne soit absent, qu'elle ne puisse se procurer son turban, ou sa ceinture, ou qu'elle ne se voue à la chasteté & au célibat. Si elle partage le bûcher avec le cadavre de son mari, le ciel le plus élevé sera sa demeure; & elle y sera placée à côté de l'homme qui n'aura jamais menti.

La législation des Indiens, qu'on trouvera trop indulgente sur certains crimes, tels que l'assassinat d'un esclave, & les débauches les plus opposées à la nature, dont on obtenoit l'absolution avec de l'argent, paroîtra sans doute atroce sur le commerce illicite des deux sexes. C'est vraisemblablement une suite de la lubricité des femmes & de la foiblesse des hommes sous un climat brûlant; de la jalousie effrénée de ceux-ci, de la crainte du mélange des castes; des idées de continence accréditées dans toutes les contrées, & une preuve de l'ancienneté du code. A mesure que les sociétés s'accroissent & durent, la corruption

s'étend ; les délits , sur-tout ceux qui naissent de la nature du climat , dont l'influence ne cesse point , se multiplient , & les châtimens tombent en désuétude ; à moins que le code ne soit sous la sanction des Dieux. Nos loix ont prononcé une peine sévère contre l'adultere. Qui est-ce qui s'en doute ?

Ce que nous appellons commerce galant , le code l'appelle adultere. Il y a l'adultere de la coquetterie de l'homme ou de la femme , dont le châtiment est pécuniaire ; l'adultere des présens , qui est châtié dans l'homme par la mutilation ; l'adultere consommé , qui est puni de mort. La fille d'un brame qui se prostitue est condamnée au feu. L'attouchement déshonnête , dont la loi spécifie les différences , parce qu'elle est sans pudeur , mais que la décence supprime dans un historien , a sa peine effrayante. L'homme d'une caste supérieure , convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple , sera marqué sur le front de la figure d'un homme sans tête. On imprimera sur le front du brame adultere une marque qui rappellera sans cesse l'idée de son crime , & sa complice sera mise à mort.

Les chanteuses , danseuses & femmes publiques forment des communautés protégées par la police. Elles sont employées dans les solemnités ; on les envoie à la rencontre des hommes publics. Cet état étoit moins méprisé dans les anciens tems. Avant les loix la condition de l'homme différoit

peu de la condition animale; & aucun préjugé n'attachoit de la turpitude à une action naturelle.

On ne jouera point sans le consentement du magistrat. La dette du jeu clandestin ne sera point exigible.

Celui qui frappera un brame de la main ou du pied, aura la main ou le pied coupé.

On versera de l'huile bouillante dans la bouche du foder, ou de l'homme de la quatrième caste, convaincu d'avoir lu les livres sacrés. S'il a entendu la lecture des Bedas, ses oreilles seront remplies d'huile chaude, & bouchées avec de la cire.

Le foder qui s'asseoira sur le tapis du brame, aura la fesse percée d'un fer chaud, & sera banni. Quelque crime que le brame ait commis, il ne sera point mis à mort. Tuer un brame est le plus grand crime qu'on puisse commettre.

La propriété d'un brame est sacrée: elle ne passera point en des mains étrangères, pas même dans celles du souverain. Et voilà, dans les premiers tems, des hommes de main-morte parmi les Indiens.

La réprimande suppléera au silence de la loi. Le châtiment d'une faute s'accroîtra par les récidives. L'instrument de l'art ou du métier, même celui de la femme publique, ne sera point confisqué. Que diroit l'Indien, s'il voyoit nos huissiers démeubler la chaumière du paysan, & ses bœufs, ses autres instrumens de labour mis à l'encan?

Et pour terminer cette courte analyse d'un

code trop peu connu, par quelques grands traits, on lit au paragraphe du souverain :  
 » S'il n'y a dans l'état, ni voleurs, ni adul-  
 » teres, ni assassins, ni hommes de mau-  
 » vais principes, le ciel est assuré au ma-  
 » gistrat. Son empire fleurira; sa gloire  
 » s'étendra pendant sa vie; & sa récom-  
 » pense fera la même après la mort, si les  
 » coupables ont été sévèrement punis » ;  
 car, dit le code, avec autant d'énergie  
 que de simplicité : « Le châtement est le  
 » magistrat; le châtement inspire la ter-  
 » reur à tous; le châtement est le défen-  
 » seur du peuple; le châtement est son pro-  
 » tecteur dans la calamité; le châtement  
 » est le gardien de celui qui dort; le châ-  
 » timent, au visage noir & à l'œil rouge,  
 » est l'effroi du coupable. »

Malgré les vices de ce code, dont les plus frappans sont trop de faveur pour les prêtres, & trop de rigueur contre les femmes, il n'en justifie pas moins la haute réputation de la sagesse des brames, dans les siècles les plus reculés. Dans le grand nombre des loix sensées qu'on y remarque, s'il en est qui paroissent trop indulgentes ou trop sévères; d'autres qui prescrivent des actions basses ou malhonnêtes; quelques-unes qui infligent des peines atroces pour des délits légers, ou des châtimens légers pour des crimes atroces: l'homme sage, avant que de blâmer, pesera les circonstances, qui ne permettent souvent au législateur de donner à un peuple que les

meilleures loix qu'il peut recevoir. Il conclura , fans hésiter , de la régularité compliquée de la grammaire *samskrite* , de l'antiquité de cette langue commune autrefois , & depuis si long-tems ignorée , & de la confection d'un code aussi étendu que celui des Indiens , que dans l'Inde il s'est écoulé un grand nombre de siècles entre l'état de barbarie & l'état policé ; & que les prêtres se sont rendus coupables envers leurs compatriotes & les étrangers , par un secret mystérieux , qui retardoit de toutes parts les progrès de la civilisation.

Le sceau qui fermoit la bouche au brame est rompu ; & il est à présumer qu'un avenir qui n'est pas éloigné , nous révélera ce qui reste à favoir de la religion & de la jurisprudence ancienne des Indiens. En attendant , voyons quel est leur état actuel , & suppléons à quelques traits qui manquent au tableau de leur police & de leurs dogmes.

Les bramines , qui seuls entendent la langue du livre sacré , font de son texte l'usage qu'on a souvent fait ailleurs des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination , l'intérêt , les passions & le faux zele leur suggerent. Ces fonctions exclusives d'interpretes de la religion , leur ont donné sur les peuples un pouvoir sans bornes , tel que doivent l'avoir des imposteurs & des fanatiques sur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raison & leur cœur,

Depuis l'Indus jufqu'au Gange , tous les peuples reconnoiffent le *Vedam* , pour le livre qui contient les principes de leur religion ; mais la plupart d'entre eux different fur plusieurs points de dogme & de pratique. L'efprit de difpute & d'abftraction , qui gâta pendant tant de fiecles la philofophie de l'Europe , a bien fait plus de progrès dans celle des bramines , & mis plus d'abfurdités dans leur dogmes , qu'il n'en a introduit dans nos écoles , par le mélange du platonifme , qui fut peut-être lui-même une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indoftan , les loix politiques , les ufages , les manieres font une partie de la religion , parce que tout vient de Brama.

On pourroit croire que ce Brama étoit fouverain ; parce qu'on trouve dans fes institutions religieufes l'intention d'inspirer aux peuples un profond refpect , un grand amour pour leur pays , & qu'on y voit le deffein d'opposer des loix féveres au vice du climat.

C'est de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieufe qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indoftan ; l'Indus , le Krifna & le Gange.

C'est lui qui a rendu facré l'animal le plus néceffaire à la culture des terres , & la vache , dont le lait eft une nourriture fi faine dans les pays chauds.

C'est lui qui a divisé le peuple en tribus ou cafes , féparées les unes des autres par des principes de politique & de religion.

Cette institution est antérieure à toutes les traditions , à tous les monumens connus , & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la grande antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la société , que cette distinction de classes parmi les membres d'un même état. Une semblable idée n'a pu être fondée que sur un systême réfléchi de législation , qui suppose déjà un état de civilisation & de lumieres très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore , c'est que cet usage se soit conservé tant de siècles , après que le principe & le lien en ont été détruits. C'est un exemple frappant de la force des préjugés nationaux , sanctifiés par des idées religieuses.

La différence des castes se remarque au premier coup d'œil. Les membres de chacune des tribus ont entre eux une ressemblance qu'on ne peut méconnoître. Ce sont les mêmes habitudes , la même taille , le même son de voix , les mêmes agrémens , ou les mêmes difformités. Tous les voyageurs un peu observateurs ont été frappés de cet air de famille.

Il y a plusieurs classes de bramines. Les uns répandus dans la société sont ordinairement fort corrompus. Persuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes , & n'étant pas soumis à la juridiction civile , ils n'ont ni frein ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compassion ,

passion , de cette charité si ordinaire dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent séparés du monde ; & ce sont des imbéciles ou des enthousiastes livrés à l'oïfiveté , à la superstition , au délire de la métaphysique. On retrouve dans leurs disputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphysiciens , la substance , l'accident , la priorité , la postériorité , l'immutabilité , l'indivisibilité , l'ame vitale & sensitive : avec cette différence , que ces belles découvertes sont très-anciennes dans l'Inde ; & qu'il n'y a que fort peu de tems que Pierre Lombard , saint Thomas , Leibnitz , Mallebranche , étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces rêveries. Comme cette méthode de raisonner par abstraction nous est venue des philosophes Grecs , sur lesquels nous avons bien renchéri , on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoissances ridicules aux Indiens : à moins qu'on n'aime mieux soupçonner que les principes de la métaphysique étant à la portée de toutes les nations , l'oïfiveté des bramines & de nos moines a produit les mêmes effets en Europe & aux Indes , sans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitans de ces deux contrées.

Tels sont les descendans des anciens brachmanes , dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration. C'est à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame , les idées sur la nature du

grand être , sur les peines & les récompenses futures.

A ces connoissances , qui flattent d'autant plus la curiosité de l'homme , qu'elles sont plus au-dessus de sa foiblesse , les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuses , que Pythagore adopta dans son école : le jeûne , la priere , le silence , la contemplation. On regardoit les brachmanes comme les amis des dieux , parce qu'ils paroissoient s'en occuper beaucoup ; & comme les protecteurs des hommes , parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Aussi le respect & la reconnoissance leur étoient-ils prodigués sans mesure. Les princes même , dans les circonstances difficiles , alloient consulter ces solitaires , à qui l'on supposoit apparemment le secours de l'inspiration , puisqu'on ne pouvoit pas leur supposer les lumieres de l'expérience. Il est cependant difficile de croire , qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la science les alimens d'un esprit doux & d'une ame pure , & qui , en s'élevant par la pensée vers le grand être qu'ils cherchoient , ne voyoient , dans cette contemplation sublime , qu'une raison de plus pour se rendre dignes de lui , & non pas un titre pour tromper & tyranniser les humains.

La classe des hommes de guerre est répandue par-tout , sous différentes dénominations. On les appelle Nairs ou Malabars.

Ces Nairs sont bien faits & braves , mais fiers , efféminés , superstitieux. Quelques-uns des plus heureux se sont formés sur cette côte , comme ailleurs , de petits états. D'autres ont quelques propriétés très - bornées. Le plus grand nombre commande ou obéit dans les camps. Leur pente au brigandage , aux violences , est généralement connue ; & c'est sur les grands chemins qu'ils manifestent sur-tout ces passions. Aussi n'y a-t-il point de voyageur prudent qui ne se fasse accompagner par quelqu'un d'entre eux. Ceux qu'on paie pour ce service , se laisseroient plutôt massacrer que de survivre à l'étranger qui se seroit mis sous leur protection. S'ils trahissoient cette confiance , leurs plus proches parens les mettroient en pieces. Ces mœurs sont particulieres au Malabar , & les autres soldats de l'Indostan n'ont pas des inclinations si perverses.

Indépendamment de la caste des guerriers , il est des peuples , tels que les Canarins & les Marattes , qui se permettent généralement la profession militaire : soit qu'ils descendent de quelques tribus vouées originairement aux armes ; soit que le tems & les circonstances aient altéré parmi eux les institutions primitives.

La troisième classe est celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoissance de leurs concitoyens. Ils sont laborieux , industrieux ; ils entendent parfaitement la maniere de distribuer les eaux , &

de donner à la terre brûlante qu'ils habitent, toute la fertilité dont elle est susceptible. Ils font dans l'Inde ce qu'ils feroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes, lorsqu'ils ne sont ni corrompus, ni opprimés par le gouvernement. Cette classe, autrefois très-respectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également sacrés. Ils traçoient tranquillement des fillons à côté de deux armées féroces, qui ne troubloient point la paisible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled; jamais on n'abattoit les arbres; & la religion venoit ainsi au secours de la raison, qui enseigne, à la vérité, qu'il faut protéger les travaux utiles; mais qui, seule, n'a pas assez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enseigne.

La tribu des artisans se subdivise en autant de classes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de ses parens. Voilà pourquoi l'industrie & l'esclavage s'y sont perpétués ensemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorsqu'ils n'ont pas le secours du goût & de l'imagination, qui ne naissent guere que de l'émulation & de la liberté.

A cette caste, infiniment étendue, appartiennent deux professions remarquables par quelques usages très-particuliers: l'une est celle des seuls ouvriers auxquels il soit per-

mis de creuser des puits & des étangs. Ce sont les hommes les plus robustes & les plus laborieux de ces contrées. Leurs femmes partagent leurs travaux ; elles mangent même avec eux , par une prérogative que , dans tout l'Indostan , elles ne partagent qu'avec les compagnes des voituriers.

Ces derniers , auxquels tous les transports appartiennent , n'ont point de demeure fixe. Ils parcourent la péninsule entière. Ce sont des bœufs qui portent sur le dos , & leurs familles , & leurs marchandises. Soit usurpation , soit droit originaire , ils font paître ces animaux sur toutes les routes sans rien payer. Une de leurs plus importantes fonctions est de nourrir les armées. On leur laisse librement traverser un camp , pour pourvoir aux besoins d'un autre. Leurs personnes , leurs bêtes de somme , les provisions mêmes qui leur appartiennent : tout est respecté. S'il étoit prouvé que les vivres qu'ils conduisent appartenissent à l'ennemi , on les retiendrait ; mais le reste continueroit paisiblement sa marche.

Outre ces tribus , il y en a une cinquième qui est le rebut de toutes les autres. Ceux qui la composent exercent les emplois les plus vils de la société. Ils enterrent les morts , ils transportent les immondices , ils se nourrissent de la viande des animaux morts naturellement. L'entrée des temples & des marchés publics leur est interdite. On ne leur permet pas l'usage des puits communs. Leurs habitations sont à l'extré-

mité des villes , ou forment des hameaux isolés dans les campagnes ; & il leur est même défendu de traverser les rues occupées par les bramines. Comme tous les Indiens , ils peuvent vaquer aux travaux de l'agriculture , mais seulement pour les autres castes ; & ils n'ont jamais des terres en propriété , ni même à ferme. L'horreur qu'ils inspirent est telle , que si par hasard ils touchoient quelqu'un qui ne fût pas de leur tribu , on les priveroit impunément d'une vie réputée trop vile pour mériter la protection des loix.

Tel est , même dans les contrées où une domination étrangere a un peu changé les idées , le sort de ces malheureux connus à la côte de Coromandel sous le nom de Parias. Leur dégradation est bien plus entiere encore au Malabar , qui n'a pas été asservi par le Mogol , & où on les appelle Pœuliats.

La plupart sont occupés à la culture du riz. Près des champs qu'ils exploitent est une espece de hutte. Ils s'y réfugient , lorsque des cris , toujours poussés de loin , leur annoncent un ordre de celui dont ils dépendent ; & ils répondent sans sortir de leur asyle. Ils prennent la même précaution , si un bruit confus les avertit de l'approche de quelque homme que ce puisse être. Letems leur manque-t-il pour se cacher , ils se prosternent la face contre terre , avec toute l'humilité que doit leur donner le sentiment de leur opprobre. Si les récoltes ne répon-

dent pas à l'avidité d'un maître oppresseur, le cruel met quelquefois le feu aux cabanes des malheureux laboureurs ; & il tire impitoyablement sur eux , lorsque , ce qui arrive rarement , ils tentent d'échapper aux flammes.

Tout est horrible dans la condition de ces malheureux , jusqu'à la manière dont on les force de pourvoir à leurs plus pressans besoins. A l'entrée de la nuit , ils sortent en troupes , plus ou moins nombreuses , de leur retraite ; ils dirigent leurs pas vers le marché , & poussent des rugissemens à quelque distance. Les marchands approchent : les Pouliats demandent ce qu'il leur faut. On le leur fournit , & on le dépose dans le lieu même où étoit compté d'avance l'argent destiné au paiement. Lorsque les acheteurs peuvent être assurés que personne ne les verra , ils sortent de derrière la haie qui les déroboit à tous les regards , & enlèvent précipitamment ce qu'ils ont acquis d'une manière si bizarre.

Cependant ces Pouliats , objet éternel du mépris des autres castes , ont chassé , dit-on , de leur sein les Poulichis , plus avilis encore. L'usage du feu leur est interdit. On ne leur permet pas la construction des cabanes , & ils sont réduits à occuper des espèces de nids dans les forêts & sur les arbres. Lorsqu'ils ont faim , ils hurlent comme des bêtes , pour exciter la commisération des passans. Alors les plus charitables des Indiens vont déposer du riz ou

quelque autre aliment , & se retirent au plus vîte , pour que le malheureux affamé vienne le prendre , sans rencontrer son bienfaiteur , qui se croiroit fouillé par son approche.

Cet excès d'avilissement où l'on voit plongée une partie considérable d'une nation nombreuse , a toujours paru une énigme inexplicable. Les esprits les plus clairvoyans n'ont jamais démêlé comment des peuples humains & sensibles avoient pu réduire leurs propres freres à une condition si abjecte. Oserons-nous hasarder une conjecture ? Des tourmens horribles ou une mort honteuse font , dans nos gouvernemens à demi barbares , le partage des scélérats qui ont plus ou moins troublé l'ordre de la société. Ne se pourroit-il pas que dans le doux climat de l'Inde , des loix modérées se fussent bornées à exclure de leurs castes tous les malfaiteurs ? Ce châtement devoit paroître suffisant pour arrêter les crimes ; & il étoit certainement le plus convenable dans un pays où l'effusion du sang fut toujours profrite par les principes religieux & par les mœurs. C'eût été sans doute un grand bien que les enfans n'eussent pas hérité de l'infamie de leurs peres : mais des préjugés indestructibles s'opposoient à cette réhabilitation. Il est sans exemple qu'une famille chassée de sa tribu y soit jamais rentrée.

Les Européens , pour avoir vécu avec ces malheureux , comme on doit vivre avec des hommes , ont fini par inspirer aux In-

diens une horreur presque égale. Cette horreur subsiste même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communication nourrit des préjugés profonds, qui se dissipent peu à peu sur les côtes, où le commerce & les besoins rapprochent tous les hommes, & donnent nécessairement des idées plus justes de la nature humaine.

Toutes ces classes sont séparées à jamais par des barrières insurmontables : elles ne peuvent ni se marier, ni habiter, ni manger ensemble. Quiconque viole cette règle, est chassé de sa tribu qu'il a dégradée.

On s'attendroit à voir tomber ces barrières dans les temples. C'est là qu'on devoit se souvenir au moins que les distinctions de la naissance sont de convention, & que tous les hommes, sans exception, sont frères, enfans du même Dieu. Il n'en est pas ainsi. Quelques tribus, il est vrai, se rapprochent & se confondent au pied des autels : mais les dernières éprouvent les humiliations de leur état jusques dans les pagodes.

La religion, qui consacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas cependant suffi pour les faire renoncer entièrement à la considération dont jouissent les classes supérieures. L'ambition naturelle s'est fait quelquefois entendre, & a inspiré à quelques esprits inquiets des moyens bien singuliers pour partager avec les bramines les respects de la multitude. C'est là l'origine

des moines connus dans l'Inde sous le nom de Jogueys.

Les hommes de toutes les castes honnêtes sont admis à ce genre de vie. Il suffit de se livrer comme les bramines à la contemplation & à l'oisiveté ; mais il faut les surpasser en mortifications. Aussi les austérités que s'imposent nos plus fervens cénotites, n'approchent-elles pas des tourmens horribles auxquels se condamne un moine Indien. Courbés sous le poids de leurs chaînes, étendus sur leur fumier, exténués de coups, de macérations, de veilles & de jeûnes, les Jogueys deviennent un spectacle intéressant pour les peuples.

La plupart parcourent les campagnes, où ils jouissent des hommages de la multitude, des grands mêmes, qui, par politique ou par conviction, descendent souvent de leur éléphant, pour se prosterner aux pieds de ces hommes dégoûtans. De toutes parts on leur offre des fruits, des fleurs & des parfums. Ils demandent avec hauteur ce qu'ils désirent, & reçoivent comme un tribut ce qu'on leur présente, sans que cette arrogance diminue jamais la vénération qu'on leur a vouée. L'objet de leur ambition est de ramasser de quoi planter des arbres, de quoi creuser des étangs, de quoi réparer ou construire des pagodes.

Ceux d'entre eux qui préfèrent le séjour des bois, voient accourir dans leur solitude les personnes du sexe qui ne sont pas d'un rang assez distingué pour vivre enfermées, &

principalement celles qui n'ont point d'enfans. Souvent elles trouvent dans leur pèlerinage la fin d'une stérilité plus honteuse aux Indes que par-tout ailleurs.

Les villes attirent & fixent les hommes de cet ordre dont la renommée a le plus vanté les merveilles : mais ils y vivent toujours sous des tentes ou à l'air libre. C'est là qu'ils reçoivent les respects qui leur sont prodigués , qu'ils accordent des conseils dont on est avide. Rarement daignent-ils se transporter même dans les palais où l'on se tiendroit le plus honoré de leur présence. Si quelques fois ils cedent aux supplications de quelque femme très-considérable , leurs scandales qu'ils laissent à sa porte avertissent le mari qu'il ne lui est pas permis d'entrer.

Le merveilleux de la mythologie Indienne est moins agréable & moins séduisant que celui des Grecs. Ils ont un cheval émissaire, peut-être emprunté du bouc émissaire des Juifs. Ils admettent comme nous de bons & de mauvais anges. L'Eternel , dit le *Shaster* , forma la résolution de créer des êtres qui pussent participer à sa gloire. Il dit , & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur , & l'harmonie régnoit dans le ciel , lorsque deux de ces esprits s'étant révoltés , en entraînent une légion à leur suite. Dieu les précipita dans un séjour de tourmens , & ne les en retira qu'à la priere des anges fideles , & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condam-

nés à subir , sous différentes formes , dans la plus basse des quinze planetes , des châtimens proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainsi chaque ange subit d'abord sur la terre quatre-vingt-sept transmutations , avant d'animer le corps de la vache , qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes transmutations sont un état d'expiation , d'où l'on passe à un état d'épreuve , c'est-à-dire , que l'ange transmue du corps de la vache dans un corps humain. C'est là que le créateur étend ses facultés intellectuelles & sa liberté , dont le bon & le mauvais usage avance ou recule l'époque de son pardon. Le juste va se rejoindre , en mourant , à l'être suprême. Le méchant recommence son temps d'expiation.

Ainsi , suivant cette tradition , la métempycose est un vrai châtiment , & les ames qui animent la plupart des animaux , ne sont que des êtres coupables. Cette explication n'est pas sans doute universellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractère dur : car le dogme de la transmigration des ames semble annoncer , dans son origine , plus d'espérances que de craintes.

En effet , il est naturel de penser que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuse & consolante pour l'humanité , qui s'accrédita facilement dans un pays , où les hommes jouissant d'un ciel délicieux & d'un gouver-

nement modéré , commencèrent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un systême qui la prolongeoit au-delà de ses bornes naturelles , ne pouvoit manquer de réussir. Il est si doux à un vieillard , qui sent échapper tout ce qu'il a de plus cher , d'imaginer qu'il pourra jouir encore , & que sa destruction n'est qu'un passage à une autre existence ! Il est si consolant pour ceux qui le voient mourir , de penser qu'en quittant le monde , il ne perd pas l'espoir d'y renaître !

C'est ainsi que le dogme de la métempfycose a dû s'établir & s'étendre. En vain la raison peu satisfaite de cette vaine illusion , disoit que sans mémoire il n'y a ni continuité , ni unité d'existence , & que l'homme qui ne se souvient pas d'avoir existé , n'est pas différent de celui qui existe pour la première fois ; le sentiment adopta ce que rejetoit le raisonnement.

Le Shaftesbury a rendu le dogme de la métempfycose plus triste , sans doute , pour le faire servir d'instrument & de soutien à la morale qu'il falloit établir. C'est , en effet , d'après cette transmigration , envisagée comme punition , qu'il expose les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux sont , la charité , l'abstinence de la chair des animaux , l'exactitude à suivre la profession de ses peres. Ce dernier préjugé , sur lequel il paroît que tous les peuples sont d'accord , malgré la différence des opinions sur son origine , n'a d'exemple que chez les

anciens Egyptiens , dont les institutions ont sans doute , avec celles des Indes , des rapports historiques que nous ne connoissons plus. Mais les loix d'Egypte , en distinguant les conditions , n'en avilissoient aucune ; au lieu que les loix de Brama , peut-être par l'abus qu'on en a fait , semblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il est évident , par le code civil , que les Indes étoient presque aussi civilisées qu'elles le sont aujourd'hui , lorsque Brama y donna des loix. Aussi-tôt qu'une société commence à prendre une forme , elle se trouve naturellement divisée en plusieurs classes , suivant la variété & l'étendue de ses arts & de ses besoins.

Brama voulut , sans doute , donner à ces différentes professions une consistance politique , en les consacrant par la religion , & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors , sans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient dans la suite donner lieu à de nouveaux métiers. Aussi , à en juger par l'exactitude religieuse que les Indiens ont même aujourd'hui à observer les loix de Brama , on peut assurer que depuis ce législateur l'industrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples , & qu'ils étoient à peu près aussi civilisés qu'ils le sont aujourd'hui , lorsqu'ils reçurent ces institutions. Cette observation suffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple , qui n'a rien

ajouté à ces connoissances depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre , & quelques autres castes peuvent manger de la venaison & du mouton. Le poisson est permis à quelques laboureurs & à quelques artisans. D'autres ne se nourrissent que de lait & de végétaux. Les bramés ne mangent rien de ce qui a vie. En général ces peuples sont d'une sobriété extrême , mais plus ou moins rigoureuse , selon que leur profession exige un travail plus ou moins pénible. On les marie dès leur enfance.

L'usage insensé d'ensevelir des vivans avec des morts , s'est trouvé établi dans l'ancien & le nouvel hémisphère ; chez des nations barbares & des nations policées ; dans des déserts & dans les contrées les plus peuplées. Des régions qui n'avoient jamais eu de communication , ont également offert ce cruel spectacle. L'orgueil , l'amour exclusif de soi , d'autres passions ou d'autres vices , peuvent avoir entraîné l'homme dans la même erreur en divers climats.

Cependant on doit présumer qu'une pratique si visiblement opposée à la raison , a principalement tiré sa source du dogme mal entendu de la résurrection des corps , & d'une vie à venir. L'espoir d'être servi dans un autre monde par les mêmes personnes à qui on avoit commandé dans celui-ci , aura fait immoler l'esclave sur le tombeau

de son maître, la femme sur le cadavre de son mari. Aussi tous les monumens attestent-ils que c'est sur les tristes restes des souverains, que ces homicides se font le plus souvent renouvelés.

D'après ce principe, l'idée d'une pareille extravagance n'auroit jamais dû égarer les Indiens. On connoît leur entêtement pour la métempycofe. Ils ont toujours cru, vraisemblablement ils penseront toujours, que les ames, à la dissolution d'un corps, en vont animer un autre, & que ces transmigrations successives & continuelles n'auront pas de fin. Comment, avec ce systême, a-t-il pu s'établir qu'une épouse mêleroit ses cendres aux cendres d'un époux dont elle resteroit éternellement séparée ? C'est une des innombrables contradictions qui avilissent par-tout l'espece humaine.

On a ignoré sur quelle base pouvoit être fondée cette institution, jusqu'à ce que le code civil de l'Indostan, traduit du samskret, soit venu fixer sur ce point nos opinions.

Les veuves Indiennes, quelque penchant que tout être sensible ait pour sa conservation, se déterminent assez fièrement au sacrifice de leur vie. Si elles s'y refusoient, elles seroient dégradées, couvertes de hillons, destinées aux plus vils emplois, méprisées par les dernières des esclaves. Ces motifs peuvent bien entrer pour quelque chose dans leur résolution : mais elles y sont principalement poussées par la crainte

de laisser une mémoire odieuse, & de couvrir d'opprobre leurs enfans, qu'elles chérissent avec une tendresse que nos cœurs glacés n'ont jamais éprouvée.

Heureusement ces horribles scènes deviennent tous les jours plus rares. Jamais les Européens ne les souffrent sur le territoire où ils dominent. Quelques princes Maures les ont également prosrites dans leurs provinces. Ceux d'entre eux à qui la soif de l'or les fait tolérer encore, en mettent la permission à un si haut prix, qu'on y peut rarement atteindre. Mais cette difficulté-là même rend quelquefois les desirs plus vifs. On a vu des femmes se vouer long-tems aux travaux les plus humilians & les plus rudes, afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide.

La veuve d'un bramane, jeune, belle & intéressante, vouloit renouveler ces tragédies à Surate. On se refusoit à ses sollicitations. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ses mains, & paroissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au Nabab : *Ne considere pas seulement les foiblesses de mon âge & de mon sexe. Vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains. Sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

La vérité, le mensonge, la honte, toutes les fortes de préjugés civils ou de principes religieux peuvent donc élever l'homme jusqu'au mépris de la vie, le plus grand

des biens ; de la mort , la plus grande des terreurs , & de la douleur , le plus grand des maux. Législateurs , pourquoi n'avez-vous pas su démêler ce terrible ressort ? ou si vous l'avez connu , pourquoi n'en avez-vous pas su tirer parti , pour nous attacher à tous nos devoirs ? Quels peres , quels enfans , quels amis , quels citoyens n'euf-  
 fiez-vous pas fait de nous , par la seule dispensation de l'honneur & de la honte ? Si la crainte du mépris précipite au Malabar une jeune femme dans un brasier ardent , en quel endroit du monde ne résoudroit-elle pas une mere à allaiter son enfant , une épouse à garder la fidélité à son époux ?

Hors ce genre de courage , qui tient plus au préjugé qu'au caractère , les Indiens sont foibles , doux & humains. Ils connoissent à peine plusieurs des passions qui nous agitent. Ils sont enclins à l'avarice , passion des corps foibles & des petites ames. Mais quelle ambition pourroient avoir des hommes destinés à rester toujours dans le même état ? Les pratiques répétées de la religion sont le seul plaisir de la plupart d'entre eux. Ce sont les travaux paisibles & l'oïveté qu'ils aiment. On leur entend souvent citer ce passage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être assis que marcher ; il vaut mieux dormir que veiller : mais la mort est au-dessus de tout.*

Leurs arts sont très-peu de chose. A l'exception des toiles de coton , il ne sort rien des Indes qui ait du goût & de l'élégance.

Les sciences y sont encore plus négligées. L'instruction des plus habiles bramines se réduit à calculer un éclipsé. Avant que les Tartares eussent pénétré dans cette région, nul pont n'y rendoit le passage des rivières praticable. Rien n'est plus misérable que les lieux de priere nouvellement construits. Les anciennes pagodes étonnent, il est vrai, par leur solidité & leur étendue; mais la structure & les ornemens en sont du plus mauvais genre. Toutes sont absolument sans fenêtrés, & la plupart ont une forme pyramidale. Des animaux & des miracles, grossièrement sculptés dans la brique, couvrent les murs extérieurs, les murs intérieurs. Au milieu du temple, sur un autel richement orné, est une divinité colossale, noircie par la fumée des flambeaux, qu'on fait continuellement brûler autour d'elle, & toujours tournée vers la porte principale, afin que ceux de ses adorateurs, auxquels l'entrée du sanctuaire est interdite, puissent jouir de l'objet de leur culte. On arrive aux exercices religieux au son des instrumens, & avec des éventails destinés à écarter les insectes. C'est par des chants, des danses, des offrandes que l'idole est honorée. Si sa réputation est étendue, on voit accourir des contrées les plus éloignées, en grandes caravanes, des milliers de pèlerins, qui trouvent sur leur route tous les secours de la plus généreuse hospitalité. Jamais ces pieux fanatiques ne sont détournés de leurs pénibles courses par l'obligation de payer

au gouvernement Mogol un tribut proportionné à leur qualité.

La caste des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du Septentrion ; & la presqu'isle n'est guere occupée que par les tribus inférieures. De là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer , ont trouvé si peu de résistance. On doit faire observer à quelques philosophes , qui prétendent que l'homme est un animal frugivore , que ces militaires qui mangent de la viande , sont plus robustes , plus courageux , plus animés , & vivent plus longtems que les hommes des autres classes qui se nourrissent de végétaux. Cependant c'est une différence trop constante entre les habitans du Nord & ceux du Midi , pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le froid d'une part , l'élasticité de l'air , moins de fertilité , plus de travail & d'exercice , une vie plus variée , donnent plus de faim & de force , de résistance & d'activité , de ressort & de durée aux organes. La chaleur du Midi , l'abondance des fruits , la facilité de vivre sans agir , une transpiration continuelle , une plus grande prodigalité des germes de la population , plus de plaisir & de mollesse , un genre de vie sédentaire & toujours le même : tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reste , on voit que l'homme , sans être conformé par la nature pour dévorer les animaux , a reçu le don de vivre dans tous les climats , d'une maniere analogue à la diversité des besoins

qu'ils font naître : chasseur , ictiophage , frugivore , pasteur , laboureur , selon l'abondance ou la stérilité de la terre.

La religion de Brama , assez simple à son origine , est divisée en quatre-vingt-trois sectes , qui conviennent entr'elles sur quelques points principaux , & ne disputent pas sur les autres. Elles vivent en paix , même avec les hommes de toutes les religions. La leur ne leur prescrit pas de faire des conversions , les Indiens admettent même rarement des étrangers à leur culte , & c'est toujours avec une extrême répugnance. C'étoit assez l'esprit des anciennes superstitions. On le voit chez les Egyptiens , les Grecs & les Romains. Cet esprit a fait peu de ravages ; mais il s'oppose cependant à la communication des hommes : c'est une barrière de plus entre les peuples.

En considérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées ; qu'à la facilité de satisfaire tous leurs besoins , les Indiens joignent un caractère compâssant , une morale qui les éloigne également de la persécution & de l'esprit de conquête , on ne peut s'empêcher de remonter , en gémissant , jusqu'à la source de cette inégalité barbare , qui a réuni dans une partie de la nation les privilèges & l'autorité , & rassemblé sur le reste des habitans les calamités & l'infamie.

Outre les indigènes , les Portugais trouverent encore dans l'Inde des mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de

l'Afrique. La plupart étoient les descendans d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établissemens ou des incursions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays situés jufqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avoient enfuite passé ce fleuve, & de proche en proche, étoient arrivés jufqu'aux extrémités de l'Orient. Sur ce continent immense, ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Egypte, & traités avec des égards marqués par tous les souverains qui vouloient avoir des liaifons avec ces contrées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie, ils fe marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque réfidence.

Leurs succès avoient été encore plus rapides & plus permanens dans les ifles répandues fur cet Océan. Le befoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voir monter aux premières dignités de ces petits états, & à s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profiterent de l'afendant que leur donnoient leurs lumières, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie, pour tout affervir. Dans la vue de leur plaie, des despotes & des esclaves fe détacherent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'Alcoran fouffroient fans difficulté qu'on alliât les anciennes fu-

perstitutions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans Arabes , apôtres & négocians tout à la fois , avoient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'esclaves , auxquels ils donnoient la liberté , après les avoir circoncis & leur avoir enseigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur sang à celui de ces affranchis , ceux-ci formerent , avec le tems , un peuple particulier sur la côte de la presqu'île des Indes , depuis Goa jusqu'à Madras. Ils ne savent ni le Persan , ni l'Arabe , ni le Maure ; & leur idiôme est celui des contrées où ils vivent. Leur religion est un mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions indiennes. Ils sont courtiers , écrivains , marchands , navigateurs à la côte de Coromandel , où ils sont connus sous le nom de Chaliats. Au Malabar , où on les appelle Mapoulès , ils exercent les mêmes professions , mais avec moins d'honneur. On s'y défie généralement de leur caractère avare , perfide & sanguinaire.

L'Indostan , que la force a depuis réuni presqu'entièrement sous un joug étranger , étoit partagé , à l'arrivée des Porugais , entre les rois de Cambaie , de Delhy , de Bisingar , de Narzingue & de Calicut , qui tous comptoient plusieurs souverains , plus ou moins puissans , parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques plus connu sous le nom de Zamorin , qui repond à

IX.  
Condui-  
te des Por-  
tugais au  
Malabar.

celui d'empereur , que par celui de sa ville capitale , avoit les états les plus maritimes , & étendoit sa domination sur tout le Malabar.

C'est une ancienne tradition , que lorsque les Arabes commencerent à s'établir aux Indes dans le huitieme siecle , le souverain du Malabar prit un goût si vif pour leur religion , que peu content de l'embrasser , il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Calicut , où il s'embarqua , parut un lieu si cher , si vénérable aux Maures , qu'insensiblement ils contracterent l'habitude d'y conduire leurs vaisseaux. Ce port , tout incommode , tout dangereux qu'il étoit , devint , par la seule force de cette superstition , le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuses , les perles , l'ambre , l'ivoire , la porcelaine , l'or , l'argent , les étoffes de soie & de coton , l'indigo , le sucre , les épiceries , les bois précieux , les aromates , les beaux vernis , tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie , y étoit apporté des diverses contrées de l'Orient. Une partie de ces richesses y arrivoit par mer ; mais comme la navigation n'étoit pas aussi sûre , aussi animée qu'elle l'a été depuis , il en venoit aussi beaucoup par terre sur des bœufs ou des éléphants.

Gama , instruit de ces particularités à Mélinde , où il avoit touché , y prit un pilote habile , & se fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus florissant. Il

y trouva

y trouva heureusement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue des Portugais, & qui frappé des grandes choses qu'il avoit vu faire à cette nation sur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ses préjugés. Ce penchant décida Mouzaide à servir de tout son pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui sans réserve. Il procura une audience du Zamorin à Gama, qui proposa une alliance, un traité de commerce avec le roi son maître. On alloit conclure, lorsque les Musulmans réussirent à rendre suspect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumieres. Ce qu'ils dirent de son ambition, de son inquiétude, fit une telle impression sur l'esprit du prince, qu'il prit la résolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir si favorablement.

Gama, averti de ce changement par son fidele guide, renvoya son frere sur ses vaisseaux. *Quand vous apprendriez, lui dit-il, qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me secourir, ou de me venger. Mettez sur le champ à la voile, & allez instruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureusement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le Zamorin n'osa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même; & l'amiral eut la liberté de joindre les siens. Quelques repréfailles, exercées à propos, lui firent rendre les marchandises, les ôtages

qu'il avoit laissés dans Calicut , & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie son retour répandit dans Lisbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple , aussi dévot qu'avidé , se flattoit en même tems d'étendre sa religion par la persuasion , & même par les armes. Les papes donnerent aux Portugal toutes les côtes qu'il découvroit dans l'Orient , & remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On se présentoit en foule pour monter sur les nouvelles flottes destinées au voyage des Indes. Treize vaisseaux partis du Tage arriverent devant Calicut , sous les ordres d'Alvarès Cabral , & ramenerent au Zamorin quelques-uns de ses sujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens se louerent des traitemens qu'ils avoient reçus ; mais ils ne concilierent pas pour long-tems aux Portugais l'esprit du Zamorin. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut , séduit par leurs intrigues , massacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral , pour les venger , brûla tous les vaisseaux Arabes qui étoient dans le port , foudroya la ville , & de là se rendit à Cochin , & ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries , lui offrirent de l'or & de l'argent , & lui proposerent de s'allier avec lui contre le Zamorin , dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor , de Culan ,

quelques autres princes, firent dans la fuite les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au Zamorin, de reculer les frontières de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais, dans tout le Malabar, une si grande supériorité, qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenoit leur alliance, qu'en se reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtit une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu'après les Portugais; & personne ne naviguoit dans ces mers, qu'avec leurs passe-ports. Les combats, qu'il falloit livrer, n'interrompoient guere leur commerce. Un petit nombre d'entre eux dissipoit des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient par-tout, & par-tout ils fuyoient devant eux. Bientôt les vaisseaux des Maures, ceux du Zamorin & de ses vassaux, n'osèrent plus paroître.

Les Portugais, vainqueurs dans l'Orient, envoient, à tout moment, de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissoit du bruit de leurs exploits. Peu à peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandises de l'Inde; parce que les Portugais, qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus

bas prix que les négocians des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât ou affermît ce qui n'avoit été jusqu'alors que l'ouvrage du hafard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un systême de domination & de commerce assez étendu, pour embrasser tous les objets; mais si bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on se proposoit d'établir, se fortifiassent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puisé des lumieres dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés jusqu'alors de ses intérêts, elle eut la sagesse de donner toute sa confiance à Alphonse Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fussent passé en Asie.

Le nouveau vice-roi se montra plus grand encore qu'on ne l'avoit espéré. Il sentit qu'il falloit au Portugal un établissement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût sain, & où les Portugais, fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde, pussent recouvrer leurs forces. Il sentit que Lisbonne avoit besoin de Goa,

X. *Conquête de Goa par les Portugais.* Goa, qui s'éleve en amphithéâtre, est situé vers le milieu de la côte de Malabar, dans une isle détachée du continent par les deux bras d'une riviere, qui, tombée de Gates, se jette dans la mer à trois lieues de la ville, après avoir formé devant ses murs

un des plus beaux ports de l'univers. De nombreux canaux formés par la nature seule, des bois touffus & bien percés, des prairies émaillées de mille fleurs, des maisons de campagne placées sur des sites avantageux; tout rend délicieuse cette île, qui peut avoir dix lieues de circonférence, & dont le terrain est agréablement inégal. Avant d'entrer dans la rade, on découvre les deux péninsules de Salfet & de Bardes, qui lui servent en même tems de rempart & d'abri. Elles sont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant lesquels doivent s'arrêter tous les vaisseaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins considérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poste le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du roi de Decan; mais Idalcan, auquel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'usurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquerque se présenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas cherement un si grand avantage.

Idalcan, averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas sur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens même, ses ennemis, qui n'y avoient guere moins d'intérêt que lui, il marcha vers sa capitale avec une célérité inconnue jusqu'alors dans son pays. Les Portugais, mal affermis dans leur conquête,

se virent hors d'état de s'y maintenir : ils se retirèrent sur leur flotte , qui ne quitta point le port , & ils envoyèrent chercher des secours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient , les vivres leur manquèrent. Idalcan leur en offrit , & leur fit dire , *que c'étoit par les armes , & non par la faim , qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'usage , dans les guerres de l'Inde , que les armées laissaient passer des subsistances à leurs ennemis. Albuquerque rejeta les offres qu'on lui faisoit , & répondit : *qu'il ne recevroit des présens d'Idalcan , que lorsqu'ils seroient amis.* Il attendoit toujours des secours , qui ne venoient point.

Cet abandon le déterminâ à se retirer , & à renvoyer l'exécution de son projet chéri à un tems plus favorable , que les circonstances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de se remettre en campagne , pour préserver ses états d'une destruction totale , Albuquerque fonda à l'improviste sur Goa , qu'il emporta d'emblée , & où il se fortifia. Calicut , dont le port ne valoit rien , vit son commerce & ses richesses passer dans une ville qui devint la métropole de tous les établissemens Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles , trop lâches , trop divisés , pour mettre des bornes aux prospérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Egyptiens , & elle n'en oublia , n'en différa aucune.

L'Égypte , que nous regardons comme la mere de toutes les antiquités historiques , la premiere source de la police , le berceau des sciences & des arts ; l'Égypte , après avoir resté durant des siècles isolée du reste de la terre , que sa sagesse dédaignoit , connu & pratiqua la navigation. Ses habitans négligerent long-tems la Méditerranée , où sans doute ils n'appercevoient pas de grands avantages , pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes , qui étoit le vrai canal des richesses.

XI.  
Maniere dont l'Europe com-  
merçoit avec l'In-  
de , avant que les  
Portugais eussent  
doublé le  
cap de  
Bonne-Es-  
pérance.

A l'aspect d'une région située entre deux mers , dont l'une est la porte de l'Orient , & l'autre est la porte de l'Occident , Alexandre forma le projet de placer le siege de son empire en Égypte , & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce prince , le plus éclairé des conquérans , comprit que , s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avoit faites , & de celles qu'il se proposoit , c'étoit dans un pays que la nature semble avoir attaché , pour ainsi dire , à la jonction de l'Afrique & de l'Asie , pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'histoire & la fable aient transmis à l'admiration des hommes , auroit à jamais enseveli ces grandes vues , si elles n'eussent été suivies en partie par Ptolomée , celui de ses lieutenans qui , dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoisse , s'appropriâ l'Égypte.

Sous le regne de ce nouveau souverain

& de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroiffemens immenfes. Alexandrie fervoit au débouché des marchandifes qui venoient de l'Inde. On mit fur la mer Rouge le port de Bérénice en état de les recevoir. Pour faciliter la communication des deux villes, on creufa un canal qui partoit d'un des bras du Nil, & qui alloit fe décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence & d'un grand nombre d'éclufes ingénieufement conftruites, on parvint à donner à ce canal cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toifes de large, & la profondeur dont pouvoient avoir befoin les bâtimens deftinés à le parcourir. Ce fuperbe ouvrage, par des raifons phyfiques qu'il feroit trop long de développer, ne produifit pas les avantages qu'on en attendoit, & on le vit fe ruiner infenfiblement.

On y fuppléa autant qu'il étoit poffible. Le gouvernement fit conftruire, dans les déferts arides & fans eau qu'il falloit traverser, des hôtelleries & des citernes où les voyageurs & les caravanes fe repofoient avec leurs chameaux.

Un écrivain, qui s'eft profondément occupé de cet objet, & qui nous fert de guide, dit, que quelques-uns des nombreux vaiffeaux que fes liaifons avoient fait conftruire, fe bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyffins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns defcendoient à droite vers le Midi, le long des côtes

Orientales de l'Afrique , jufqu'à l'ifle de Madagafcar ; les autres montoient à gauche vers le fein Perfique , entroient même dans l'Euphrate , pour négocier avec les habitans de fes bords , & fur-tout avec les Grecs , qu'Alexandre y avoit entraînés dans fes expéditions. D'autres , plus enhardis encore par la cupidité , reconnoiffoient les bouches de l'Indus , parcourøient la côte de Malabar , & s'arrêtoient à l'ifle de Ceylan , connue des anciens fous le nom de Taprobane. Enfin , un très-petit nombre franchiffoient le Coromandel , pour remonter le Gange , jufqu'à Palybotra , la plus célèbre ville de l'Inde par fes richesses. Ainfi , l'industrie alla pas à pas , de fleuve en fleuve , & d'une côte à l'autre , s'approprier les trésors de la terre la plus fertile en fruits , en fleurs , en aromates , en pierreries , en alimens de luxe & de volupté.

On n'employoit , à cette navigation , que des bateaux longs & plats , tels à peu près qu'on les voyoit flotter fur le Nil. Avant que la bouffole eût agrandi les vaiffeaux , & les eût pouffé en haute mer à plufieurs voiles , ils étoient réduits à raser les côtes à la rame , à faivre terre à terre toutes les finuofités du rivage , à ne prêter que peu de bords & de flanc aux vents , peu de profondeur aux vagues , de peur d'échouer contre les écueils ou fur les fables & les bas-fonds. Auffi les voyages , dont la traversée n'égaløit pas le tiers de ceux que

nous faisons en moins de six mois, duroient ils quelquefois cinq ans & plus. On suppléoit alors à la petitesse des navires, par le nombre, & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des escadres.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie, & de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ébène, de l'écaille, des toiles blanches & peintes, des soieries, des perles, des pierres précieuses, de la canelle, des aromates, & sur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il servoit au culte des Dieux, aux délices des rois. Son prix étoit si cher, que les négocians le falsifioient sous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer étoient nus, tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laissoit seulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'atelier scelloit l'ouverture avec son cachet.

Toutes les nations maritimes & commerçantes de la Méditerranée, alloient dans les ports de l'Egypte, acheter les productions de l'Inde. Lorsque Carthage & Corinthe eurent succombé sous les vices de leur opulence, les Egyptiens se virent obligés d'exporter eux-mêmes les richesses dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaisseaux. Dans les progrès de leur marine, ils poufferent leurs voyages jusqu'à Cadix. A

peine pouvoient-ils suffire aux consommations des peuples. Eux-mêmes se livroient à des profusions dont les détails nous paroissent romanesques. Cléopatre, avec qui finit leur empire & leur histoire, étoit aussi prodigue que voluptueuse. Mais, malgré ces dépenses incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils tiroient du commerce des Indes, que, lorsqu'ils eurent été subjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandises, tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette source d'opulence, qui devoit l'enfler sans l'agrandir, gagna cent pour un, si l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération qu'il est facile de voir dans ce calcul, on doit présumer quels avoient pu être les profits dans des tems reculés, où les Indiens étoient moins éclairés sur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent assez de vertu pour conserver la puissance que leurs ancêtres avoient acquise, l'Égypte contribua beaucoup à soutenir la majesté de l'empire, par les richesses des Indes quelle y faisoit couler. Mais l'embonpoint du luxe est une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par sa propre pesanteur; semblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foiblesse. Il se rompit, & il en résulta deux grands débris.

L'Égypte fut annexée à l'empire d'Orient, qui se soutint plus long-tems que celui d'Oc-

cident, parce qu'il fut attaqué plus tard ou moins fortement. Sa position & ses ressources l'eussent rendu même inébranlable, si les richesses pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne fut opposer que des ruses à un ennemi, qui joignoit l'enthousiasme d'une nouvelle religion, à toute la force de ses mœurs encore barbares. Une si foible barrière ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ses ravages. Dès le septième siècle, il engloutit plusieurs provinces, entr'autres l'Égypte, qui, après avoir été l'un des premiers empires de l'antiquité, le modèle de toutes les monarchies modernes, étoit destinée à languir dans le néant jusqu'à nos jours.

Les Grecs se consolèrent de ce malheur, quand ils virent que les guerres des Sarrasins avoient fait passer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Constantinople, par deux canaux déjà très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer Noire. C'est là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phase, d'abord sur de grands bâtimens, ensuite sur de plus petits jusqu'à Serapana. De là partoient des voitures qui conduisoient par terre, en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandises au fleuve Cyrus, qui se jette dans la mer Caspienne. A travers cette mer orageuse, on gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des routes

de communication entre ce grand continent toujours riche de sa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagé par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens Indiens, partis de différentes côtes, traversoient le golfe Persique, & dépofoient leur cargaison sur les bords de l'Euphrate, d'où elle étoit portée, en un ou deux jours, à Palmyre, qui faisoit passer ces marchandises aux côtes de Syrie. L'idée d'un pareil entrepôt avoit sans doute donné naissance à cette ville, placée dans un de ces très-peu nombreux cantons d'Arabie, où l'on trouve des arbres, de l'eau & des terres susceptibles de culture. Quoique située entre deux grands empires, celui des Romains & celui des Parthes, il lui fut long-tems permis d'être neutre. A la fin, Trajan la soumit, mais sans lui rien faire perdre de son opulence. Ce fut même pendant les cent cinquante ans qu'elle fut colonie Romaine, que s'éleverent dans ses murs, sur le modele de l'architecture grecque, ces temples, ces portiques, ces palais, dont les ruines, fidèlement décrites, nous ont récemment causé tant de surprise & d'admiration. Ces prospérités lui devinrent fatales, si elles déterminèrent sa souveraine à vouloir sortir d'une dépendance qui n'avoit rien de bien onéreux. Aurelien ruina de fond en comble cette cité célèbre. Ce prince, il est vrai, permit depuis de la rétablir & de l'habiter au petit nombre de

citoyens qui avoient échappé aux calamités de leur patrie : mais il est plus aisé de détruire que de réparer. Le siege du commerce, des arts, de la grandeur de Zénobie, devint successivement un lieu obscur, une forteresse peu importante, & enfin un misérable village composé de trente ou quarante cabanes, construites dans l'enceinte spatieuse d'un édifice public, autrefois très-magnifique.

Palmyre détruite, les caravanes, après quelques variations, se fixerent à la route d'Alep, qui, par le port d'Alexandrette, poussa le cours & la pente des richesses jusqu'à Constantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage seul auroit pu soutenir l'empire dans le penchant de sa décadence, & peut-être lui rendre son ancienne gloire : mais il l'avoit due à ses armes, à des vertus, à des mœurs frugales ; & tout ce qui conserve la prospérité, lui manquoit. Corrompus par les richesses prodigieuses qu'un commerce exclusif leur assuroit presque sans efforts & sans vigilance, les Grecs s'abandonnerent à cette vie oiseuse & molle qu'amène le luxe, aux frivoles jouissances des arts brillans & voluptueux, aux vaines discussions d'un jargon sophistique sur les matieres de goût, de sentiment, & même de religion & de politique. Ils ne savoient que se laisser opprimer, & non se faire gouverner ; caresser tour à tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter

par une molle résistance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple , ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement , toujours plutôt corrompu que les citoyens , laissa tomber sa marine , & ne compta plus , pour sa défense , que sur les traités qu'il faisoit avec les étrangers , dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Les Italiens s'étoient insensiblement emparés de la navigation de transport , que les Grecs avoient long-tems retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie , plus active encore que lucrative , étoit doublement utile à une nation commerçante , dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Constantinople , pressée , investie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creusé. Mahomet II les chassa de Caffa , où dans les derniers tems ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette catastrophe , pour chercher les moyens de se r'ouvrir la route d'Egypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernières croisades , & à peu près semblable à celui d'Alger. Les Mammelus , qui , à l'époque de ces guerres , s'étoient emparés

d'un trône dont ils avoient été jufqu'alors l'appui , étoient des esclaves tirés la plupart de la Circaffie dès leur enfance , & formés de bonne heure aux combats. Un chef , & un confeil composé de vingt-quatre des principaux d'entre eux , exerçoient l'autorité. Ce corps militaire , que la molleffe auroit néceffairement énérvé , étoit renouvelé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'efpérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent , pour l'argent qu'on leur donna , pour les promesses qu'on leur fit , que leur pays devînt l'entrepôt des marchandifes des Indes. Ils souffrirent , par corruption , ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans , les Florentins , les Catalans , les Génois , tirèrent quelque utilité de cette révolution ; mais elle tourna fingulièrement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la fituation des chofes , lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement , & les fuites rapides qu'il eut , causerent de vives inquiétudes à Vénife. La fageffe de cette république venoit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put réfifter , & qu'afsurément elle n'avoit pas dû prévoir. Plusieurs princes divisés d'intérêt , rivaux de puissance , & qui avoient des prétentions opposées , venoient de s'unir , contre toutes les regles de la justice & de la politique , pour détruire un état qui ne faisoit ombre

à aucun d'eux ; & Louis XII lui-même , qui , de tous ces princes , avoit le plus d'intérêt à la conservation de Vénise , Louis XII , par la victoire d'Aignadel , la mit sur les bords de sa ruine. La division , qui devoit nécessairement se mettre entre de semblables alliés , & la prudence de la république , l'avoient sauvée de ce danger , le plus éminent en apparence , mais en effet moins grand , moins réel que celui où la jetoit la découverte du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Elle vit aussi-tôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le sien , & par conséquent sa puissance. Elle fit jouer tous les ressorts que put lui fournir l'habileté de ses administrateurs. Quelques-uns de ces émissaires intelligens , qu'elle favoit par-tout acheter & employer à propos , persuadèrent aux Arabes fixés dans leur pays , & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde ou sur les côtes orientales de l'Afrique , que leur cause étant la même que celle de Vénise , ils devoient s'unir avec elle contre une nation qui venoit s'emparer de la source commune de leurs richesses.

Les cris de cette ligue arriverent au Soudan d'Egypte , déjà réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit , par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes , qui formoient la principale branche de ses revenus , par le droit de cinq pour cent que les marchandises des Indes payoient à leur entrée , & par celui de dix qu'elles payoient à leur sortie , commen-

çoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & inévitables, aigrissoient les esprits contre le gouvernement, toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être encore plus mal, se permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puissance, que dans des tems de prospérité. L'Égypte étoit également malheureuse, & par le commerce que faisoient les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

Elle pouvoit se relever de cette décadence avec une flotte; mais la mer Rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la construire. Les Vénitiens leverent cet obstacle. Ils envoyèrent à Alexandrie des bois & d'autres matériaux. On les conduisit par le Nil au Caire, d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez. C'est de ce port célèbre qu'on fit partir pour l'Inde, en 1508, quatre grands vaisseaux, un galion, deux galeres & trois galiottes.

XII. Les Portugais avoient prévu cet orage.

Les Portugais se rendent maîtres de la navigation de la mer Rouge. Pour le prévenir, ils avoient songé, dès l'année précédente, à se rendre maîtres de la navigation de la mer Rouge, persuadés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Égypte & de l'Arabie. Dans cette vue ils avoient formé le dessein de s'emparer de l'Isle de Socotora, située à cent quatre-vingt lieues du détroit de Babelmandel, formé,

du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Cette conquête devoit leur procurer un autre avantage, celui de les mettre en possession du plus parfait aloës qui ait jamais été connu.

La plante qui produit ce suc & lui donne son nom, a des feuilles épaisses & charnues, du milieu desquelles sort un très-bel épi de fleurs rouges. On arrache ces feuilles, & l'on en exprime, par une pression légère, la portion la plus fluide, qui, purgée de ses parties grossières & épaissie au soleil, constitue l'aloës soccotrin, facile à distinguer des autres par sa couleur fauve, son brillant, sa transparence, son odeur forte, son goût amer & aromatique.

Tristan d'Acunha, parti du Portugal avec un armement considérable, attaqua cette isle. Il fut combattu à la descente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques; souverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais assiégèrent, & bientôt emportèrent d'assaut la seule place qui étoit dans l'isle, quoiqu'elle fût défendue, jusqu'à la dernière extrémité, par une garnison plus nombreuse que leur petite armée. Les soldats de cette garnison ne voulant point survivre au fils de leur souverain, refusèrent de capituler, & se firent tuer jusqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acunha étoit encore au-dessus de ce courage.

Le succès de cette entreprise ne produisit pas les avantages qu'on en espéroit. Il se trouva que l'isle étoit stérile, qu'elle n'avoit point de port, & que les navigateurs qui sortoient de la mer Rouge, n'y touchoient jamais, quoiqu'on ne pût s'empêcher de la reconnoître, pour entrer dans ce golfe. Aussi la flotte Egyptienne pénétra-t-elle sans danger dans l'Océan Indien. Elle se joignit à celle de Cambaye. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui, venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaisseaux chargés de marchandise, se trouvoient considérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts & reprirent la supériorité pour ne la plus perdre. Les armemens qui continuèrent à partir d'Egypte, furent toujours battus & dissipés par les petites escadres Portugaises, qui croisoient à l'entrée du golfe.

Cependant, comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occasionnoit quelques dépenses, Albuquerque crut devoir y mettre fin, par la destruction de Suez. Mille obstacles traversoient ce projet.

La mer Rouge, qui sépare l'Arabie de la haute Ethyopie, & d'une partie de l'Egypte, a trois cens cinquante lieues de long, sur quarante de large. Comme nul fleuve ne s'y oppose à la force du flux de la mer, elle participe d'une manière plus sensible aux mouvemens de l'Océan, que les au-

très mers méditerranées situées à peu près sous la même latitude. Elle est peu sujette aux orages , & ne connoît presque point d'autres vents que ceux du Nord & du Sud , qui sont périodiques comme la mousson dans l'Inde , & qui fixent invariablement dans cette mer le temps de l'entrée & de la sortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu est nette , navigable jour & nuit , sur une profondeur de vingt-cinq à soixante brasses d'eau. Les deux qui bordent les côtes , quoique pleines d'écueils , sont préférées par les gens du pays , qui , obligés de se tenir au voisinage des terres à cause de la petitesse de leurs bâtimens , ne gagnent le grand canal , que lorsqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté , pour ne pas dire l'impossibilité , d'aborder les ports répandus sur la côte , fait que cette navigation est très-périlleuse pour les grands vaisseaux , qui ne trouvent d'ailleurs sur leur route qu'un nombre considérable d'îles désertes , arides & sans eau.

Albuquerque , malgré ses talens , son expérience & sa fermeté , ne réussit pas à surmonter tant d'obstacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la mer Rouge , il fut obligé de revenir sur ses pas avec sa flotte , qui avoit souffert de continuelles incommodités , & couru de fort grands dangers. Une politique inquiète & cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à son but beaucoup plus hardis , mais qu'il croyoit plus infail-  
 libles. Il vouloit que l'empereur d'Ethiopie ,

qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un passage pour se jeter dans la mer Rouge. L'Égypte seroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il se proposoit de jeter dans l'Arabie, par le golfe Persique, trois ou quatre cens chevaux qu'il croyoit suffisans pour aller piller Médine & la Mecque. Il pensoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les Mahométans, & arrêteroît ce prodigieux concours de pèlerins, le plus solide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entreprises moins hasardeuses, & plus utiles pour le moment, le portèrent à différer la ruine d'une puissance dont il suffisoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Égypte par les Turcs, quelques années après, rendit nécessaires de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il fut donné de saisir la chaîne des événemens qui avoient précédé & suivi le passage du cap de Bonne-Espérance, de porter des conjectures profondes sur les bouleversemens que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameuse découverte comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

XIII.

De quel  
danger  
l'empire  
des Portu-

L'Europe commençoit à peine à respirer & à secouer le joug de la servitude, qui avoit avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains & l'établissement des loix féodales.

Les tyrans fans nombre qui opprimoient des multitudes d'esclaves , avoient été ruinés par le délire des croifades. Pour foutenir ces extravagantes expéditions , ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châteaux , & d'accorder , à prix d'argent , à leurs vaffaux quelques privileges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers , & leur donna cette forte d'indépendance , fans laquelle la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainfi les premières étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe , furent l'ouvrage inattendu des croifades ; & la folie des conquêtes contribua pour la première fois au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vasco de Gama , le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau , & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces , qui , des extrémités de la terre , étoient venues remplacer les Romains , pour devenir , comme eux , le fléau du genre humain ; & à nos barbares institutions , auroit fuccédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable , fi les farouches vainqueurs de l'Egypte n'euffent été repouffés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tenterent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur affuroient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde , ils auroient eu néceffairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais

gais dans  
la mer  
Rouge a  
préservé  
l'Europe.

vue. Quels obstacles auroient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple, qui étoit conquérant par la nature de sa religion & de sa politique ?

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté ; la France pour les intérêts de ses maîtres ; l'Allemagne pour ceux de la religion ; l'Italie pour les prétentions réciproques des factions qui la divisoient. Couverte de combattans, l'Europe entière ressembloit à un malade qui, tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement & d'anarchie, elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible résistance. Plus le calme, qui succede aux guerres civiles, rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissension qui les divise, les expose à l'invasion & à l'oppression. Nous serions donc aujourd'hui sans retour dans les chaînes de l'esclavage. En effet, de tous les systèmes politiques & religieux qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point qui laisse moins de carrière à la liberté que celui des Musulmans. Sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel ; qui semble imposer silence à l'ambition, en permettant la volupté ; qui favorise la paresse naturelle, en interdisant les opérations de l'esprit, il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs, qui égorgent si souvent leur maître, n'ont-ils jamais pensé à chan-

ger

ger leur gouvernement. Cette idée est au-dessus de leurs ames énervées & corrompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue , si le peuple de la chrétienté le plus superstitieux , & peut-être le plus esclave , n'eût arrêté le progrès du fanatisme des Musulmans , & brisé le cours impétueux de leurs conquêtes , en leur coupant le nerf des richesses. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des mesures efficaces pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes , il chercha à se donner l'empire du golfe Persique.

Au débouché du détroit de Moçandon , qui conduit dans ce bras de mer , est située l'isle de Gerun. C'est sur ce rocher stérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzième siècle une ville , devenue avec le tems la capitale d'un royaume , qui d'un côté s'étendoit assez avant dans l'Arabie , & de l'autre dans la Perse. Ormuz avoit deux bons ports ; il étoit grand , peuplé , fortifié. Il ne devoit ses richesses & sa puissance qu'à sa situation. Il servoit d'entrepôt au commerce de la Perse avec les Indes : commerce très-considérable dans un tems où les Persans faisoient passer , par les ports de Syrie , ou par Cassa , la plupart des marchandises qui venoient de l'Asie en Europe. Dans les saisons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers , Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes

XIV.  
Les Portugais acquirent la domination dans le golfe Persique.

de presque toutes les parties de la terre, faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politesse & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une bonne partie de leur affabilité. Leurs manières, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités, les plaisirs de toute espèce qu'ils y rassembloient; tout concouroit, avec les intérêts du commerce, à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés ou de porcelaine, qui contenoient des arbuttes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums & les alimens les plus exquis. On entendoit la meilleure musique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites, dès l'enfance, dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin toutes les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations, qui font plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans son caractère : mais il se les permettoit, dans l'espérance d'engager une puissance, qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à se présenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorsqu'il crut avoir inspiré une terreur nécessaire à ses desseins, il se présenta devant la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perse. Cette proposition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte composée de bâtimens Ormuziens, Arabes & Persans, vint combattre l'escadre d'Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec cinq vaisseaux. Le roi découragé, consentit que le vainqueur construisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville & ses deux ports.

Albuquerque, qui connoissoit le prix du tems, ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travailloit comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui, par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'esclavage au ministere, rougit d'avoir sacrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les ressorts de la politique que ceux de la guerre, il résolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait

par sa lâcheté. Il fut gagner, corrompre, défunir & brouiller si bien les Portugais entre eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois sur le point d'en venir aux mains. Cette animosité qui augmentoit toujours, les détermina à se rembarquer, au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermissoit dans ses idées par les obstacles & par les murmures, prit le parti d'affamer la place, & de fermer le passage à tous les secours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorsque trois de ses capitaines l'abandonnerent honteusement avec leurs vaisseaux. Pour justifier leur désertion, ils ajoutèrent, à la noirceur de leur infidélité, celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahison força Albuquerque à renvoyer l'exécution de son projet au tems qu'il favoit n'être pas éloigné, où il auroit à sa disposition toutes les forces de sa nation. Dès qu'il fut devenu vice-roi, il reparut devant Ormuz avec un appareil auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne se crurent pas en état de résister. On se soumit. Le souverain de la Perse osa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé des boulets, des grenades & des sabres. *Voilà, lui dit-il, la monnoie des tributs que paie le roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puissance Portugaise se trouva assez solidement éta-

blie dans les golfes d'Arabie & de Perse , sur la côte de Malabar , pour qu'on pût songer à l'étendre dans l'Est de l'Asie.

Il se présentoit d'abord à Albuquerque l'isle de Ceylan , qui à quatre-vingts lieues de long sur trente dans sa plus grande largeur. Dans les siècles les plus reculés , elle étoit très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées , n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable , c'est que les loix y furent autrefois si respectées , que le monarque n'étoit pas plus dispensé de leur observation , que le dernier des citoyens. S'il les violoit , il étoit condamné à la mort , mais avec cette distinction , qu'on lui épargnoit les humiliations du supplice. Tout commerce , toute consolation , tous les secours de la vie lui étoient refusés ; & il finissoit misérablement ses jours dans cette espece d'excommunication.

Lorsque les Portugais aborderent à Ceylan , ils la trouverent très-peuplée. Deux nations , différentes par les mœurs , par le gouvernement & par la religion , l'habitoient. Les Bedas , établis à la partie septentrionale de l'isle , & dans le pays le moins abondant , sont partagés en tribus , qui se regardent comme une seule famille , & qui n'obéissent qu'à un chef , dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nus. Du reste , ce sont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve

XV.  
Etablisse-  
ment des  
Portugais  
à Ceylan.

dans les montagnes d'Ecoffe. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On fait peu de chose de leur religion, & il est douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui travarSENT les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités, & promptement renvoyés. La jalousie des Bedas pour leurs femmes, leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu à les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitans primitifs de l'isle.

Une nation plus nombreuse & plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des despotes. Ils ont, comme les Indiens, la distinction des castes, mais une religion différente. Ils reconnoissent un être suprême; & au-dessous de lui, des divinités du second, du troisieme ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particulièrement, dans les dieux du second ordre, un Buddou, qui est descendu sur terre pour se rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les prêtres de Buddou sont des personnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à sa vie. Les Chingulais entendent la guerre.

Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes, pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs, comme tous les peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple & celle des savans. Par-tout où cet usage est établi, il a donné un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissoient des fruits, des grains, des pâturages qui abondoient dans l'isle. On y trouvoit des éléphans sans nombre, des pierres précieuses, une grande quantité d'excellente canelle. C'étoit sur la côte Septentrionale & sur la côte de la Pêcherie, qui en est voisine, que se faisoit la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étoient les meilleurs de l'Inde, & sa position étoit au-dessus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce semble, établir toute leur puissance dans cette isle. Elle est au centre de l'Orient. C'est le passage qui conduit aux régions les plus riches. Avec peu de dépense en hommes & en argent, on seroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de toutes les rades de cette isle, auroient fait respecter le nom de ses maîtres dans toute l'Asie : & les vaisseaux qui auroient croisé dans ces parages, auroient facilement intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi ne vit pas tous ces avantages.

Il ne s'occupa point non plus de la côte de Coromandel quoique plus riche que celle de Malabar. Cette dernière n'offroit que des marchandises de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaise canelle, assez de poivre, du cardamome, forte d'épicerie dont les Orientaux font un grand usage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, sont les peuples les plus doux & les plus industrieux de l'Indostan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le Nord, on trouve les mines de Golconde. De plus cette côte est admirablement placée pour recevoir les marchandises de Bengale & d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établissement. Ceux de Saint-Thomé & de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il savoit que cette côte est dépourvue de ports, qu'elle est inabordable dans certains tems de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas secourir des colonies. Enfin il pensa qu'étant maîtres de Ceylan, ouvrage commencé par son prédécesseur d'Almeyda, & porté depuis à sa perfection, les Portugais le feroient du commerce de Coromandel, s'ils s'empareroient de Malaca. C'est à cette conquête qu'il se détermina.

Le pays , dont cette ville étoit la capitale , est une langue de terre fort étroite , qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du Nord , où il confine à l'état de Siam , ou plutôt au royaume de Johor , qui en a été démembré. Tout le reste est baigné par la mer , qui le sépare de l'isle de Sumatra par un canal connu sous le nom de détroit de Malaca.

XVI.  
Les Portugais font la conquête de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux , sain & rafraîchi par les vents & les eaux sous le ciel de la zone Torride ; une terre prodigue de fruits délicieux , qui pouvoient suffire à l'homme sauvage ; ouverte à la culture de toutes les productions nécessaires à la société ; des bois d'une verdure éternelle ; des fleurs qui naissent à côté des fleurs mourantes ; un air parfumé des odeurs vives & suaves , qui , s'exhalant de tous les végétaux d'une terre aromatique , allument le feu de la volupté dans les êtres qui respirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais ; mais la société avoit tout fait contre eux.

Le gouvernement le plus dur avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales , nées parmi les rochers & les chênes du Nord , avoient poussé des racines jusques sous l'Équateur , au milieu des forêts & des campagnes chéries du ciel , où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui sembloit ne devoir s'abrèger & se perdre que dans l'usage

& l'excès des plaisirs. C'est là qu'un peuple esclave obéissoit à un despote, que représentoient vingt tyrans. Le despotisme d'un sultan sembloit s'être appesanti sur la multitude, en se subdivisant entre les mains des grands vassaux.

Cet état de guerre & d'oppression avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel versés à Malaca, n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur service, c'est-à-dire, celui de leurs esclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachotent leurs serfs à l'agriculture. Une vie errante & périlleuse, sur mer & sur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immense, célèbre dans tout l'Orient sous le nom d'isles Malaises. Il avoit porté dans ses nombreuses colonies ses loix, ses mœurs, ses usages; &, ce qu'il y avoit de singulier, la langue la plus douce de l'Asie.

Cependant Malaca étoit devenu, par sa situation, le plus considérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaisseaux: les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes Orientales moins éloignées: les autres s'y rendoient du Bengale, de Coromandel, du Malabar, de Perse, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entre eux, & avec les habitans, dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avoit

enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues , toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Asie. Ils se montrèrent d'abord à Malaca comme simples négocians. Leurs usurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon si suspect , & les Arabes communiquèrent si rapidement leur animosité contre ces conquérans, qu'on s'occupait du soin de les détruire. On leur tendit des pièges , où ils tombèrent. Plusieurs d'entre eux furent massacrés , d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper , regagna les vaisseaux , qui se sauvèrent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence , pour songer à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable , parce qu'elle donnoit à son entreprise un air de justice , propre à diminuer la haine qu'elle devoit naturellement attirer au nom Portugais. Le tems auroit affoibli une impression qu'il croyoit lui être avantageuse ; il ne différa pas d'un instant sa vengeance. Cette activité avoit été prévue ; & il trouva , en arrivant devant la place , au commencement de 1511 , des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle plus grand que cet appareil formidable , enchaîna pendant quelques jours la valeur du général chrétien. Son ami Araûjo étoit du nombre des prisonniers de la première expédition. On menaçoit

de le faire périr, au moment où commenceroit le siège. Albuquerque étoit sensible, & il étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : *Ne pensez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal ; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut attaquée & prise, après bien des combats douteux, sanglans & opiniâtres. On y trouva des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, & l'on y construisit une citadelle, pour garantir la stabilité de la conquête.

Comme les Portugais se bornerent à la possession de la ville, ceux des habitans, tous sectateurs d'un mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le nouveau joug, s'enfoncerent dans les terres, ou se répandirent sur la côte. En perdant l'esprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractère. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard, qu'il appelle *crid*. Il semble avoir épuisé toute l'invention de son génie sanguinaire à forger cette arme meurtrière. Rien de si dangereux que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas se servir de Malais pour matelots. Mais ces barbares enchérissant sur leurs anciennes mœurs,

où le fort se faisoit honneur d'attaquer le foible , animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer , vont avec un bateau de trente hommes aborder nos vaisseaux , & quelquefois ils les enlèvent. Sont-ils repoussés , ce n'est pas du moins sans emporter avec eux la consolation de s'être abreuvés de sang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage , peut bien être exterminé , mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité , l'attrait des richesses ou de la liberté , l'exemple des vertus & de la modération , une administration douce , qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même , avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête seroit peut-être la dernière qu'il faudroit tenter ; elle ne seroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangère , & qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer , comme les lions dans les déserts , pour être libres. Les tempêtes , les sables , les forêts , les montagnes & les cavernes , sont l'asyle & les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples insulaires & sauvages ! Elles deviendront cruelles & barbares sans fruit ; elles semeront la haine dans la dévastation , & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres, confternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyèrent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.

XVII.  
Etablis-  
sément des  
Portugais  
aux Mo-  
luques.

Dans ces circonstances, une escadre détachée de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces isles, situées près du cercle équinoxial dans l'océan Indien, sont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres en ont beaucoup moins.

Cet archipel paroît avoir été vomi par la mer. On le croiroit avec fondement l'ouvrage de quelque feu souterrain. Des monts orgueilleux, dont la cime se perd dans les nues; des rochers énormes, entassés les uns sur les autres; des cavernes hideuses & profondes; des torrens qui se précipitent avec une violence extrême; des volcans, annonçant sans cesse une destruction prochaine: un pareil cahos fait naître cette idée, ou lui prête de la force.

On ignore comment ces isles furent d'abord peuplées: mais il paroît prouvé que les Javanois & les Malais leur ont donné successivement des loix. Leurs habitans étoient, au commencement du seizième siècle, des especes de sauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de rois, n'avoient qu'une autorité bornée, & tout-

à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avoient ajouté depuis peu les superstitions du mahométisme à celles du paganisme , qu'ils avoient long-tems professé. Leur paresse étoit excessive. La chasse & la pêche étoient leur occupation unique , & ils ne connoissoient aucune espece de culture. Cette inaction étoit favorisée par les ressources que leur fournissoit le cocotier.

Le cocotier , naturel dans presque toutes les régions de l'Inde , est un arbre d'une très-belle forme , qui s'éleve à la hauteur de quarante & plus communément de soixante pieds. Il tient à la terre par un grand nombre de racines menues & fibreuses. Son tronc , légèrement courbé vers la base , est droit dans le reste de sa longueur , d'une forme cylindrique , d'une grosseur médiocre , marqué de plusieurs inégalités circulaires , formées par la base des feuilles qui sont tombées. Son bois léger & spongieux ne peut être employé ni dans la construction des navires , ni dans aucun édifice solide , & les bateaux formés de ce bois , sont fragiles & de peu de durée. La tête du cocotier se couronne de dix ou douze feuilles ailées , rétrécies vers le sommet , fort larges à leur origine , & couvertes , dans leur premier âge , d'un réseau particulier dont on fait des tamis. Leur côte principale , longue de douze pieds , est profondément sillonnée sur la surface intérieure. On forme avec ces feuilles les toits des maisons ; on en fait des parasols , des

voiles , des filets pour la pêche ; les plus jeunes mêmes peuvent être substituées au papier , & recevoir l'impression des caracteres tracés avec un stylet. Du milieu de cette touffe , s'éleve une spathe ou enveloppe épaisse , membraneuse , roulée sur elle-même , renflée dans son milieu , & terminée en pointe. Lorsqu'elle est parvenue à une grosseur déterminée , elle s'ouvre d'un côté , & laisse appercevoir un panicule fort considérable , dont chaque rameau porte deux fleurs femelles & un plus grand nombre de fleurs mâles. Celles-ci ont un calice à six divisions profondes & autant d'étamines ; dans celles-là , les étamines sont remplacées par un pistil , qui devient un fruit de forme ovale , légèrement triangulaire , & de plus d'un demi-pied de diametre. L'assemblage de plusieurs fruits tenant à un même panicule , se nomme régime. Le même arbre donne successivement plusieurs régimes dans une seule année.

Ce fruit a une écorce filandreuse , épaisse de trois doigts , connue sous le nom de caire , dont on fabrique quelques étoffes grossieres & des cordages pour les vaisseaux. Elle recouvre une noix fort dure , de la grosseur & de la forme d'un petit melon , percée de trois trous à l'une de ses extrémités , propre à faire de petits vases & des utensiles de ménage. La pulpe qui tapisse l'intérieur de cette noix , fournit une nourriture très-saine , dont on exprime au pres-

foir une huile qui est fort douce dans sa nouveauté, & d'un grand usage aux Indes. Elle contracte de l'amertume en vieillissant, & alors elle n'est bonne qu'à brûler. Le marc qui reste dans le pressoir, sert à nourrir les bestiaux, la volaille, & même le bas peuple dans des tems de disette. Le centre de la noix est rempli d'une eau claire, rafraîchissante, légèrement sucrée, qui sert à désaltérer le cultivateur & le voyageur. Dans les fruits anciens cette eau se dissipe, & fait place à une amande qui remplit bientôt toute la cavité, & devient propre à la germination. On trouve quelquefois dans son intérieur une concrétion pierreuse, à laquelle les Indiens attachent de grandes vertus : ils la regardent comme le gage d'un heureux succès, & ne manquent guere de s'en munir dans leurs entreprises.

Les avantages qui viennent d'être rapportés ne sont pas les seuls que procure le cocotier. Si l'on coupe la pointe des bourgeons de fleurs avant leur parfait développement, il en découle une liqueur blanche, qui est reçue dans un vase attaché à leur extrémité. Bue dans sa nouveauté, elle est douce; gardée, elle ne tarde pas à s'aigrir & à se convertir en un vinaigre utile; distillée dans sa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-spiritueuse; & en la faisant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du sucre de médiocre qualité. Les bourgeons qui donnent cette liqueur, avortent

nécessairement, & ne se développent plus, parce qu'ils ont perdu la matiere qui devoit servir à la formation & l'accroissement des fruits.

Indépendamment du cocotier, les Moluques avoient une espee particuliere de palmier, qu'on nomme sagou. Cet arbre, commun dans les forêts de ces isles, differe du précédent par ses feuilles plus longues, par son tronc beaucoup moins élevé, par ses fruits plus petits. Sa végétation est d'abord fort lente. Dans les commencemens, c'est un arbrisseau garni d'épines, qui rendent son approche difficile. Mais dès que sa tige est formée, elle s'élève en peu de tems à la hauteur de trente pieds sur environ six de circonférence, & perd insensiblement ses épines. Son écorce est épaisse d'un pouce. Tout l'intérieur est rempli d'une moëlle qui se réduit en farine. L'arbre qui semble ne croître que pour les besoins de l'homme, lui indique cette farine par une poussiere fine & blanche, dont se couvre la feuille. C'est une marque certaine de la maturité du sagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, sans s'embarasser des fruits dont ils ne font aucun cas; & ils le dépecent en tronçons, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette substance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une espee de tamis, qui retient les parties les plus grossieres. Ce qui a passé est jetté dans des moules de terre où la pâte

seche & durcit pour des années entieres. On mange le fagou délayé avec de l'eau, boulli ou converti en pain. L'humanité des Indiens réserve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle est quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des siècles avec la farine de fagou & l'eau du cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse & en Europe. Les Arabes, qui tenoient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'Univers, n'en négligerent pas une si riche portion. Ils se jetterent en foule vers ces isles devenues célèbres; & ils s'en étoient appropriés les productions, lorsque les Portugais qui les poursuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur industrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans, n'empêcherent pas qu'on ne consentît à leur laisser bâtir un fort. Dès ce moment la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ses provinces, & elles ne tarderent pas, en effet, à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichissoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de foudroyer

le Malabar , qui avoit voulu profiter de son absence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille après ses nouveaux succès , dans le centre de ses conquêtes , il réprima la licence des Portugais ; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies ; il affermit la discipline militaire , & se montra actif , prévoyant , sage , juste , humain , désintéressé. L'idée de ses vertus avoit fait une impression si profonde sur l'esprit des Indiens , que , long-tems après sa mort , ils alloient à son tombeau , pour lui demander justice des vexations de ses successeurs. Il mourut à Goa en 1515 , sans richesses , & dans la disgrâce d'Emmanuel , auquel on l'avoit rendu suspect.

XVIII. Si l'on doit être étonné du nombre de ses victoires & de la rapidité de ses conquêtes , quel droit n'ont pas à notre admiration , les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander ? Avoit-on vu jusqu'alors une nation avec si peu de puissance , faire de si grandes choses ? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais sous les armes , & ils faisoient trembler l'empire de Maroc , tous les barbares d'Afrique , les Mamelus , les Arabes & tout l'Orient , depuis l'isle d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent ; & ils attaquoient des troupes , qui , souvent avec des armes égales , disputoient leurs biens & leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais , & quels efforts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros ?

Causes de la grande énergie des Portugais.

Il y avoit près d'un siecle qu'ils combattoient contre les Maures, lorsque le comte Henri, de la maison de Bourgogne, débarqua en Portugal avec plusieurs chevaliers François, dans le dessein d'aller faire la guerre en Castille sous le célèbre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les inviterent à les seconder contre les infidèles. Les chevaliers y consentirent, & la plupart même s'établirent en Portugal. L'institution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine; cet amour de la gloire substitué à celui de la patrie; cet esprit épuré de la lie des siècles barbares, né des vices mêmes du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux; la chevalerie reparut alors sur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans sa naissance en France & en Angleterre. Les rois cherchèrent à la conserver, à l'étendre, par l'établissement de plusieurs ordres formés sur le modèle des anciens, & dont l'esprit étoit le même; c'est-à-dire, un mélange d'héroïsme, de galanterie & de dévotion.

Les rois élevoient encore l'esprit de la nation, par la sorte d'égalité avec laquelle ils traitoient la noblesse, & par les limites qu'ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils assembloient souvent les états généraux. Ce fut de ces états qu'Alphonse reçut le sceptre après la prise de Lisbonne. Ce fut avec eux que ses successeurs donnerent long-tems des loix. Plusieurs de ces loix

étoient propres à inspirer l'amour des grandes choses. La noblesse étoit accordée à des services de distinction ; à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi , ou son écuyer ; à celui qui , prisonnier chez les Maures , avoit refusé de racheter sa liberté par le sacrifice de sa religion. On ôtoit la noblesse à quiconque insultoit une femme , rendoit un faux témoignage , manquoit de fidélité , ou *déguisoit la vérité au roi*. Si cet usage a cessé , est-ce la faute des sujets qui n'ont pas osé dire la vérité aux souverains , ou la faute des souverains qui n'ont pas voulu l'entendre ?

Les guerres que les Portugais avoient soutenues pour défendre leurs biens & leur liberté , étoient en même-tems des guerres de religion. Ils étoient remplis de cet enthousiasme féroce , mais brillant , que les papes avoient répandu dans le tems des croisades. Les Portugais étoient donc des chevaliers armés pour leurs biens , leurs femmes , leurs enfans , & pour leurs rois , chevaliers comme eux. C'étoient encore des croisés qui , défendant le christianisme , combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation , une puissance très-bornée : or , ce n'est guere que dans les petits états , souvent en danger , qu'on sent pour la patrie un enthousiasme , que n'ont jamais connu les grands peuples , qui jouissent de plus de sécurité.

Les principes d'activité , de force , d'élevation , de grandeur , qui étoient réunis

à la fois dans cette nation , ne se perdirent pas après l'expulsion des Maures. On poursuivit ces ennemis de l'état & de la foi jusqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Castille & de Léon. Enfin , pendant les tems qui précéderent les expéditions de l'Inde , la noblesse éloignée des villes & de la cour , conservoit dans ses châteaux les portraits & les vertus de ses peres.

Dès qu'il fut question de tenter des conquêtes en Afrique & en Asie , une passion nouvelle s'unit à tous les ressorts dont nous venons de parler , pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette passion, qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux , fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir , servir l'état & faire des conversions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes , jusqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richesses , qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes , corrompirent tout. Les passions nobles firent place au luxe & aux jouissances , qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame, La foiblesse des successeurs du grand Emmanuel , les hommes médiocres qu'il choisit lui-même pour vice-rois des Indes , firent dégénérer peu à peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez , qui prit la place d'Albuquerque , succéda à ses projets. Il abolit une coutume barbare , établie dans

le pays de Travancor , près de Calicut. Ces peuples consultoient des forciens sur la destinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une destinée heureuse , on les laissoit vivre ; s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs , on les égorgoit. Soarez fit conserver ces enfans. Il eut à lutter quelque tems contre les mouvemens dont sa nation étoit menacée aux Indes. Lorsqu'il fut délivré de cette inquiétude , il ne songea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.

XIX.  
Arrivée  
des Portu-  
gais à la  
Chine.  
Idée gé-  
né-  
rale de cet  
empire.

Le grand Albuquerque en avoit formé le dessein. Il avoit rencontré à Malaca des vaisseaux & des négocians Chinois ; & il avoit pris la plus haute idée d'une nation , dont les derniers matelots avoient plus de politesse , d'attachement aux bienséances , de douceur & d'humanité , qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la noblesse même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails sur la puissance , la richesse , les mœurs de leur vaste empire , & il fit part de ses découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée en Europe de la nation Chinoise. Le Vénitien Marc-Paul , qui avoit fait par terre le voyage de la Chine , en avoit donné une relation qui avoit passé pour fabuleuse. Elle étoit conforme cependant à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine ; on crut ce qu'il disoit du  
riche

riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une escadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un ambassadeur. Quand elle fut arrivée aux isles voisines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires Chinois, qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andreade, qui en étoit le chef, ne se mit point en défense : il laissa visiter ses vaisseaux ; il fit part aux mandarins qui commandoient à Canton, du sujet de son arrivée, & il leur remit l'ambassadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambassadeur rencontroit dans sa route des merveilles, qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes ; la multitude des villages ; la quantité des canaux, dont les uns sont navigables & traversent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres ; l'art de cultiver ces terres, l'abondance & la variété de leurs productions ; l'extérieur sage & doux des peuples ; ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins donnent le spectacle ; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable, que l'industrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut surprendre l'ambassadeur Portugais, accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

Arrêtons-nous sur ce peuple, si diversement jugé par les Européens. Au tableau XX: Etat de la Chine, selon ses panégyristes. qu'en ont tracé ses panégyristes, opposons celui qui vient de ses détracteurs. Peut-être

fortira-t-il de ce contraste quelque lumière propre à rapprocher les opinions.

L'histoire d'une nation si bien policée, disent ses partisans, est proprement l'histoire des hommes : tout le reste de la terre est une image du chaos où étoit la matière avant la formation du monde. C'est par une continuité de destructions que la société s'est essayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états & les peuples y sont nés les uns des autres comme les individus ; avec cette différence, que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naissance des autres, par des voies constantes & régulières. Mais dans les états, la société trouble & rompt cette loi par un désordre où l'on voit, tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naissantes, & tantôt un peuple informe & sauvage, engloutir dans ses irruptions une foule d'états brisés & démembrés.

La Chine a résisté seule à cette fatalité. Cet empire, borné au Nord par la Tartarie Russe, au Midi par les Indes, à l'Occident par le Thibet, à l'Orient par l'Océan, embrasse presque toute l'extrémité orientale du continent de l'Asie. Son circuit est de plus de dix-huit cens lieues. On lui donne une durée suivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de surprenant. C'est la guerre, c'est le malheur de notre situation, qu'il faut accuser de la brièveté de notre histoire & de la petitesse de nos nations, qui se sont succédées & détruites

avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déserts, ont pu, comme l'ancienne Egypte, former un état durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés, tout ce qui environnoit ces heureux habitans, a dû se réunir à eux comme à un centre d'attraction; & les petites peuplades errantes ou cantonnées ont dû s'attacher de proche en proche à une nation qui ne parle presque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a souffertes : plus heureuse d'avoir policé ses vainqueurs, que si elle eût détruit ses ennemis.

Une région si anciennement policée doit porter par-tout les traces antiques & profondes de l'industrie. Les plaines en ont été unies autant qu'il étoit possible. La plupart n'ont conservé que la pente qu'exigeoit la facilité des arrosemens, regardés avec raison comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres, même utiles, parce que les fruits déroberoient trop de suc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gasons, de bosquets, de jets-d'eau, dont la vue, propre à réjouir des spectateurs oisifs, semble interdite au peuple & cachée à ses yeux, comme si l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à sa subsistance? La terre n'y est pas surchargée de ces parcs, de ces forêts immenses qui fournissent moins de bois aux besoins de

l'homme , qu'ils ne détruisent de guérets & de moissons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaisir des grands & le désespoir du laboureur. A la Chine, le charme des maisons de campagne se réduit à une situation heureuse ; à des cultures agréablement diversifiées ; à des arbres irrégulièrement plantés ; à quelques monceaux d'une pierre poreuse , qu'on prendroit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les côteaux sont généralement coupés en terrasses , soutenues par des murailles sèches. On y reçoit les pluies & les sources dans des réservoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux & les rivières qui baignent le pied d'une coline , en arrosent la cime & la pente , par un effet de cette industrie , qui , simplifiant & multipliant les machines , a diminué le travail des bras , & fait avec deux hommes ce que mille ne savent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une espèce de radis qui fournit de l'huile , succède le coton , qui lui-même est remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'est pas invariable , mais il est commun.

On voit sur la plupart des montagnes , qui refusent de la nourriture aux hommes, des arbres nécessaires pour la charpente des édifices , pour la construction des vaisseaux. Plusieurs renferment des mines de fer , d'étain , de cuivre , proportionnées aux besoins de l'empire. Celles d'or ont été aban-

données, soit qu'elles ne se soient pas trouvées assez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient, soit que les parties que les torrens en détachent, aient été jugées suffisantes pour tous les échanges.

La mer, qui change de bords comme les rivières de lit, mais dans des espaces de tems proportionnés aux masses d'eau; la mer, qui fait un pas en dix siècles, mais dont chaque pas fait cent révolutions sur le globe, couvroit autrefois les sables qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce sont les deux plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repoussé, contenu, maîtrisé l'Océan, comme les Egyptiens domptèrent le Nil. Ils ont rejoint au continent des terres que les eaux en avoient séparées. Ces peuples opposent à l'action de l'univers, la réaction de l'industrie; & tandis que les nations les plus célèbres ont fécondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du tems dans la dévastation du globe, ils combattent & retardent les progrès successifs de la destruction universelle, par des efforts qui paroîtroient surnaturels, s'ils n'étoient continuel & sensibles.

A la culture des terres, cette nation ajoute, pour ainsi dire, la culture des eaux. Du sein des rivières, qui, communiquant entre elles par des canaux, courent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du concours d'une infinité de bateaux rem-

plis d'un peuple qui ne vit que sur les eaux ; & ne s'occupe que de la pêche. L'Océan lui-même est couvert & fillonné de milliers de barques , dont les mâts ressemblent de loin à des forêts mouvantes. Anson reproche aux pêcheurs établis sur ces bâtimens , de ne s'être pas distraits un moment de leur travail , pour considérer son vaisseau , le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette insensibilité pour une chose qui paroïssoit inutile aux matelots Chinois , quoiqu'elle ne fût pas étrangère à leur profession , prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation , & la curiosité pour rien.

Les cultures ne sont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient suivant la nature des terrains & la diversité des climats. Dans les provinces basses & méridionales , on demande à la terre un riz qui est continuellement submergé , qui devient fort gros , & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & secs de l'intérieur du pays , le sol produit un riz qui a moins de volume , moins de goût , moins de substance , & qui ne récompense qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au Nord , on trouve tous les grains qui nourrissent les peuples de l'Europe : ils y sont aussi abondans & d'aussi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre , l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils sont plus multipliés au Sud , où , avec le pois-

son , ils tiennent lieu au peuple de la viande , dont l'usage est général dans d'autres provinces. Mais , ce qu'on connoît , ce qu'on pratique universellement , c'est l'amélioration des terres. Tout engrais est conservé , tout engrais est mis à profit avec la vigilance la plus éclairée ; & ce qui sort de la terre féconde , y rentre pour la féconder encore. Ce grand systême de la nature , qui se reproduit de ses débris , est mieux entendu , mieux suivi à la Chine , que dans tous les autres pays du monde.

La première source de l'économie rurale des Chinois , est le caractère de la nation , la plus laborieuse que l'on connoisse , & l'une de celles dont la constitution physique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année sont pour elle des jours de travail , excepté le premier , destiné aux visites réciproques des familles , & le dernier , consacré à la mémoire des ancêtres. L'un est un devoir de société , l'autre un culte domestique. Chez ce peuple , tout ce qui lie & civilise les hommes , est religion , & la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. Le culte intérieur est l'amour de ses peres , vivans ou morts ; le culte public est l'amour du travail ; & le travail le plus religieusement honoré , c'est l'agriculture.

On y révere la générosité des deux empereurs , qui , préférant l'état à leur famille , écartèrent leurs propres enfans du trône , pour y faire asseoir des hommes ti-

rés de la charrue. On y vénere la mémoire de ces laboureurs , qui jeterent les germes du bonheur & de la stabilité de l'empire dans le sein fertile de la terre ; source intarissable de la reproduction des moissons , & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles , tous les empereurs de la Chine le font devenus par état. Une de leurs fonctions publiques est d'ouvrir la terre au printems , avec un appareil de fête & de magnificence , qui attire , des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule pour être témoins de l'honneur solennel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'est plus , comme dans les fables de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi ; c'est le pere des peuples , qui , la main appesantie sur le foc , montre à ses enfans les véritables trésors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jeter les semences que la terre demande. L'exemple du prince est suivi dans toutes les provinces ; & dans la même saison , les vice-rois y répètent les mêmes cérémonies en présence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces solemnités à Canton , ne peuvent en parler sans attendrissement. Ils nous font regretter que cette fête politique , dont le but est d'encourager au travail , ne soit pas en usage dans nos climats.

Ce n'est pas qu'on doive se persuader que la cour de Pekin se livre sérieusement

à des travaux champêtres : les arts de luxe font trop avancés à la Chine , pour que ces démonstrations ne soient pas une pure cérémonie. Mais la loi , qui force le prince à honorer ainsi la profession des laboureurs , doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage , rendu par le souverain à l'opinion publique , contribue à la perpétuer ; & l'influence de l'opinion est le premier de tous les ressorts du gouvernement.

Cette influence est entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs qui se distinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à sa profession , il est appelé à la cour pour éclairer le prince ; & l'état le fait voyager dans les provinces , pour former les peuples à sa méthode. Enfin , dans un pays où la noblesse n'est pas un souvenir héréditaire , mais une récompense personnelle ; dans un pays où l'on ne distingue ni la noblesse , ni la roture , mais le mérite ; plusieurs des magistrats & des hommes élevés aux premières charges de l'empire , sont choisis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens , qui tiennent aux mœurs , sont encore appuyés par les meilleures institutions politiques. Tout ce qui , de sa nature , ne peut être partagé , comme la mer , les fleuves , les canaux , est en commun ; tous en ont la jouissance , per-

sonne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chasse, sont libres. Un citoyen qui possède un champ, acquis ou transmis, ne se le voit pas disputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres mêmes, qui y sont trop multipliés, & y jouissent, quoique souvent mendians, de possessions trop vastes, du moins ne perçoivent aucun tribut sur les travaux des citoyens.

La modicité des impôts acheve d'affurer les progrès de l'agriculture. A l'exception des douanes établies dans les ports de mer, on ne connoît que deux tributs dans l'empire. Le premier, qui est personnel, est payé par chaque citoyen, depuis vingt jusqu'à soixante ans, dans la portion de ses facultés. Le second, qui porte sur les productions, se réduit au dixieme, au vingtieme, au trentieme, suivant la qualité du sol. Sans doute quelques empereurs, quelques ministres auront tenté d'étendre, de multiplier les taxes : mais comme c'est une entreprise longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puisse se flatter de vivre assez pour en voir le succès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir sans délai, & c'est ce qui les distingue des bons administrateurs. Ceux-ci se contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, sans espérance de les voir eux-mêmes prospérer ; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

La maniere de lever les contributions à

la Chine , est aussi paternelle que les contributions même. L'unique peine qu'on impose aux contribuales , trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt , est qu'on envoie chez eux des vieillards , des infirmes & des pauvres , pour y vivre à leurs dépens , jusqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'est la commisération , c'est l'humanité qu'on va solliciter dans le cœur du citoyen , par le spectacle de la misère , par les cris & les pleurs de la faim ; & non pas révolter son ame , & soulever son indignation par des recherches & des visites importunes , par des saisies violentes , par des menaces effrayantes & odieuses.

Des mandarins perçoivent en nature la dixme des terres , & en argent la capitation. Les officiers municipaux versent ces produits dans le trésor de l'état , par les mains du receveur de la province. La destination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On fait qu'une partie de cette redevance est employée à la nourriture du magistrat & du soldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue , ne sort du fisc que pour les besoins publics. Enfin , il en reste dans les magasins pour les tems de disette , où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les tems d'abondance.

Des peuples , qui jouissoient de tant d'avantages , ont dû se multiplier prodigieusement dans une région où les femmes sont extrêmement fécondes ; où rien n'est

si rare que la débauche ; où l'étendue des droits paternels inspire nécessairement la passion d'une postérité nombreuse , où il regne dans les fortunes une égalité que la différence des conditions rend ailleurs impossible ; où le genre de vie est généralement simple , peu dispendieux , & tend toujours à la plus austere économie ; où les guerres ne sont ni fréquentes , ni meurtrieres , où le célibat est pros crit par les mœurs ; où la salubrité du climat repousse les épidémies. Aussi n'y a-t-il pas dans l'univers de contrée aussi peuplée. Elle l'est même trop , puisque les annales de l'empire attestent qu'il y a peu de mauvaises récoltes qui n'occasionnent des révoltes.

Lorsqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne , l'empereur le révoque sans examen , & le livre à un tribunal qui le poursuit , s'il est coupable. Mais ce magistrat , fût-il innocent , il ne seroit pas remis en place. C'est un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un instituteur ignorant , qui priveroit un pere de l'amour que ses enfans lui portoient. Une complaisance , qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle , & qui y seroit la source d'une infinité d'intrigues , n'a nul inconvénient à la Chine , où les habitans sont naturellement doux & justes , & où le gouvernement est constitué de maniere que ses délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette nécessité où est le prince d'être juste, doit le rendre plus sage & plus éclairé. Il est l'idole de la nation. Il semble que les mœurs & les loix y tendent, de concert, à établir cette opinion fondamentale, que la Chine est une famille dont l'empereur est le patriarche. Ce n'est pas comme conquérant, ce n'est pas comme législateur, qu'il a de l'autorité; c'est comme pere; c'est en pere qu'il est censé gouverner, récompenser & punir. Ce sentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les soldats du monde & les artifices des ministres n'en peuvent donner aux despotes des autres nations. On ne sauroit imaginer quel respect, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le disent, pour le pere commun, pour le pere universel.

Ce culte public est fondé sur celui qui est établi par l'éducation domestique. A la Chine, un pere, une mere conservent une autorité absolue sur leurs enfans, à quelque âge, à quelque dignité que ceux-ci soient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial sont le ressort de cet empire; c'est le soutien des mœurs; c'est le lien qui unit le prince aux sujets, les sujets au prince, & les citoyens entre eux. Le gouvernement des Chinois est revenu, par les degrés de sa perfection, au point d'où tous les autres sont partis, & d'où ils semblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarcal, qui est celui de la nature même.

Cependant cette morale sublime , qui perpétue depuis tant de siècles le bonheur de l'empire Chinois , se seroit peut-être insensiblement altérée , si des distinctions chimériques , attachées à la naissance , eussent rompu cette égalité primitive , que la nature établit entre les hommes , & qui ne doit céder qu'aux talens & aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe , il est une classe d'hommes qui apportent en naissant une supériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec respect. Dans leur enfance , tout leur annonce qu'ils sont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penser qu'ils sont d'une espèce particulière ; & sûrs d'un état & d'un rang , ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette institution , à laquelle on a dû tant de ministres médiocres , de magistrats ignorans , & de mauvais généraux ; cette institution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de noblesse héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier ministre de l'empire n'a d'autres avantages , au moment de sa naissance , que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On annoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des services importans : mais cette distinction purement personnelle est enfermée avec lui dans le tombeau ; & il ne reste à ses enfans que le souvenir & l'exemple de ses vertus.

Une égalité si parfaite permet de donner aux Chinois une éducation uniforme , & de leur inspirer des principes semblables. Il n'est pas difficile de persuader à des hommes nés égaux , qu'ils sont tous frères. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion ; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit sortir de cette fraternité générale , deviendroit dès-lors un être isolé & malheureux ; il seroit étranger au milieu de sa patrie.

A la place de ces distinctions frivoles , que la naissance établit entre les hommes dans presque tout le reste de l'univers , le mérite personnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés , un corps d'hommes sages & éclairés se livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'administration publique. Ce sont les talens & les connoissances qui sont seuls admettre dans ce corps respectable. Les richesses n'y ont aucun droit. Les mandarins choisissent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'associer ; & ce choix est toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes classes de mandarins , & l'on s'éleve des unes aux autres , non point par l'ancienneté , mais par le mérite.

C'est parmi ces mandarins que l'empereur , par un usage aussi ancien que l'empire même , choisit les ministres , les magistrats , les gouverneurs de province ; en un mot , tous les administrateurs qui , sous

différentes qualités , font appellés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut guere tomber que sur des sujets capables , éprouvés ; & le bonheur des peuples est ordinairement confié à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette constitution , il n'y a de dignité héréditaire que celle de l'empereur ; & l'empire même ne passe pas toujours à l'aîné des princes , mais à celui que l'empereur & le conseil suprême des mandarins en jugent le plus digne. Aussi l'émulation de la gloire & de la vertu règne-t-elle jusques dans la famille impériale. C'est le mérite qui brigue le trône , & c'est par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des successeurs dans une maison étrangere , que de laisser les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magistrats participent à l'amour du peuple , comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une mesure d'indulgence pour les fautes d'administration qui leur échappent , comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'est pas enclin aux séditions , comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puisse former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes , ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur sagesse. Ils sont élevés dans une doctrine qui inspire l'humanité , l'amour de

l'ordre , la bienfaisance , le respect pour les loix. Ils répandent fans cesse ces sentimens dans le peuple , & lui font aimer chaque loi , parce qu'ils lui en montrent l'esprit & l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit , qui ne soit une instruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire nécessairement sur ses intérêts & sur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé , il doit être plus tranquille.

Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la secte des lettrés , qui n'admet aucune superstition. On ne permet pas aux bonzes de fonder sur les dogmes de leurs sectes les devoirs de la morale , & par conséquent d'en dispenser. S'ils trompent une partie de la nation , ce n'est pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influencer sur le sort de l'état.

Confucius , dont les actions servent d'exemple , & les paroles de leçon ; Confucius , dont la mémoire est également honorée , la doctrine également chérie de toutes les classes & de toutes les sectes ; Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle. La raison , dit Confucius , est une émanation de la divinité ; la loi suprême n'est que l'accord de la nature & de la raison.

Le ciel est Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'est point au ciel visible & matériel que*

*nous adressons des sacrifices*, dit l'empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710, *c'est au maître du ciel*. Ainsi l'athéisme, quoiqu'il ne soit pas rare à la Chine, n'y est point avoué; on n'en fait pas une profession publique. Ce n'est point un signal de secte, ni un objet de persécution. Il y est seulement toléré.

L'empereur, seul pontife de la nation, est aussi juge de la religion; & si les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir despotique, il est d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'est plus difficile que de les changer, parce qu'elles sont inspirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoisse. On ne se presse point d'instruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire, & ce sont d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des choses sensibles, dont on tâche en même tems de leur donner des idées justes. Ensuite on remplit leur mémoire de vers sententieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'est la philosophie de Confucius qu'on leur enseigne. Telle est l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs, commence de même; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la

conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs à la Chine sont prescrites par les loix, & maintenues par les manieres, que prescrivent aussi les loix. Les Chinois sont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes sur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politesse est fort long; & les dernières classes des citoyens en sont instruites, & s'y conforment comme les mandarins & la cour.

Les loix de ce code sont instituées, ainsi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'est qu'une famille, & pour prescrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des freres doivent à des freres. Ces rites, ces manieres rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il est vrai, la cérémonie à la place du sentiment; mais combien souvent ne le font-elles pas revivre! Elles font une sorte de culte qu'on rend sans cesse à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le respect pour la vertu même; & si, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient aussi un zele véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres, comme il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées; on récompense la vertu par des honneurs. Ainsi l'honneur est un des ressorts qui entrent dans le gouvernement de

la Chine. Ce n'est pas le ressort principal ; il y est plus fort que la crainte , & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles institutions , la Chine doit être le pays de la terre où les hommes sont le plus humains. Aussi voit-on l'humanité des Chinois jusque dans ces occasions où la vertu semble n'exiger que de la justice , & la justice que de la rigueur. Les prisonniers sont détenus dans des logemens propres & commodes , où ils sont bien traités jusqu'au moment de leur sentence. Souvent toute la punition d'un homme riche se réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque tems chez lui des vieillards & des orphélins. Nos romans de morale & de politique sont l'histoire des Chinois. Chez eux on a tellement réglé les actions de l'homme , qu'on n'y a presque pas besoin de ses sentimens : cependant on inspire les uns , pour donner du prix aux autres.

L'esprit patriotique , cet esprit sans lequel les états sont des peuplades , & non pas des nations , est plus fort , plus actif à la Chine , qu'il ne l'est peut-être dans aucune république. C'est une chose commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire , des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs ; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques , qui ressentent plutôt l'humanité bienfaisante , que l'ostentation de la générosité , ne sont pas rares à la Chine.

Il y a des tems où elles ont été communes, d'autres tems où elles l'ont été moins; mais la corruption amenoit une révolution, & les mœurs se réparoitent. La dernière invasion des Tartares les avoit changées: elles s'épurent à mesure que les princes de cette nation conquérante quittent les superstitions de leur pays, pour adopter l'esprit du peuple conquis, & qu'ils sont instruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractère estimable de la nation; cet esprit de fraternité, de famille; ces liens aimables de la société, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs & les vices politiques ne sauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'éleve aux emplois que les hommes de la secte des lettrés dont l'unique occupation est de s'instruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumières seront cherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raison & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoissances, fondées sur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée qui, depuis très-long-tems, en te-

noit le fil. Mais cette énigme n'est pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au sentiment. Les manières arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoiblissent les ressorts. Trop occupés des objets d'utilité, les esprits ne peuvent pas s'élaner dans la carrière de l'imagination. Un respect outré pour l'antiquité les asservit à tout ce qui est établi. Toutes ces causes réunies ont dû ôter aux Chinois l'esprit d'invention. Il leur faut des siècles pour perfectionner quelque chose; & quand on pense à l'état où se trouvoient chez eux les arts & les sciences il y a trois cens ans, on est convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe est fondé sur la raison. Lorsque chez un peuple la première étude est celle des loix; que la récompense de l'étude est une place dans l'administration, au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettrés est de veiller à l'observation de la morale, ou à la manutention de la politique: si cette nation est infiniment nombreuse; s'il y faut une vigilance continuelle des savans sur la population & la subsistance; si cha-

cun , outre les devoirs publics , dont la connoissance même est une longue science , a des devoirs particuliers , soit de famille ou de profession : chez un tel peuple , les sciences spéculatives & de pur ornement ne doivent pas s'élever à cette hauteur , à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois , toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité , sont nos maîtres dans la science de bien gouverner. Ils le sont dans l'art de peupler , non dans celui de détruire.

La guerre n'est point à la Chine une science perfectionnée. Une nation , dont toute la vie est réglée comme l'enfance par des rites , des préceptes , des usages publics & domestiques , doit être naturellement souple , modérée , paisible & pacifique. La raison & la réflexion , qui président à ses leçons & à ses pensées , ne fauroient lui laisser cet enthousiasme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même , dont on remplit son ame tendre & molle , lui fait regarder avec horreur l'effusion du sang , le pillage & le massacre si familiers à tout peuple soldat. Avec cet esprit , est-il étonnant que les Chinois ne soient pas belliqueux ? Leur milice est innombrable , mais ignorante , & ne fait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares , les Chinois n'ont pas su combattre ; mais ils ont su mourir. L'amour pour leur gouvernement , pour leur patrie & pour leurs

loix, doit leur tenir lieu d'esprit guerrier ; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la science de la guerre. Quand on foumet ses conquérans par les mœurs, on n'a pas besoin de dompter ses ennemis par les armes.

Quel est l'homme assez indifférent au bonheur d'une portion considérable de l'espece humaine, pour ne pas desirer que l'état de la Chine soit tel que nous venons de l'exposer ? Ecoutons cependant ceux qui croient pouvoir en douter.

**XXI.** Pour juger, disent-ils, d'une nation également fermée aux étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, & aux indigenes qui n'ont pas celle d'en sortir, il faut partir de quelques points d'appui, peu solides peut-être mais reçus pour bons. Ces points d'appui, ce seront les faits mêmes allégués par les administrateurs de la Chine. Nous les avouerons sans les discuter ; & nous nous contenterons d'en tirer les conséquences, qui en découlent nécessairement.

Etat de  
la Chine,  
selon ses  
détrac-  
teurs.

1°. La Chine jouissoit ou étoit affligée d'une population immense, lorsqu'elle fut conquise par les Tartares ; & de ce que les loix de cet empire furent adoptées par le vainqueur, on en conclut qu'elles devoient être bien sages.

Cette soumission du Tartare au gouvernement Chinois ne nous paroît pas une preuve de sa bonté. La nature veut que les grandes masses commandent aux petites ; & cette loi s'exécute au moral comme au physique.

physique. Or, si l'on compare le nombre des conquérans de la Chine au nombre des peuples conquis, on trouvera que pour un Tartare il y avoit cinquante mille Chinois. Un individu peut-il changer les usages, les mœurs, la législation de cinquante mille hommes? & d'ailleurs, comment ces Tartares n'auroient-ils pas adopté les loix de la Chine, bonnes ou mauvaises, n'en ayant point à leur substituer? Ce que cette étrange révolution montre le plus évidemment, c'est la lâcheté de la nation, c'est son indifférence pour ses maîtres, un des principaux caractères de l'esclave. Passons à la population de la Chine.

2<sup>o</sup>. L'agriculture a été de tems immémorial en honneur à la Chine. C'est un fait sur lequel il n'y a pas deux sentimens. Or, toute région agricole, qui jouit d'une longue paix; qui n'éprouve point de révolutions sanglantes; qui n'est ni opprimée par la tyrannie, ni dévastée par des maladies de climat, & où l'on voit le laborieux citoyen ramasser dans la plaine un panier de terre, le porter au sommet des montagnes, en couvrir la pointe nue d'un rocher, & la retenir par de petites palissades, doit abonder en habitans. En effet, ces habitans se livreroient-ils à des travaux insensés, si la plaine où ils ont ramassé la poignée de terre étoit inculte, déserte & abandonnée au premier qui voudroit l'occuper? S'il leur étoit libre de s'étendre dans les campagnes, resteroient-ils entassés

aux environs des villes ? La Chine & toute la Chine est donc très-peuplée.

Le pays est coupé par un grand nombre de canaux. Ces canaux seroient superflus, s'ils n'établissent pas une communication nécessaire & fréquente d'un lieu à un autre lieu. Qu'annoncent-ils, sinon un grand mouvement intérieur, & conséquemment une population très-considérable ?

Toute contrée agricole, où les disettes sont fréquentes, où ces disettes soulèvent des milliers d'hommes ; où dans ces soulèvements il se commet plus de forfaits, plus de meurtres, plus d'incendies, plus de pillages, qu'il ne s'en commettrait dans l'irruption d'une horde de sauvages, & où le tems de la disette & de la révolte passé, l'administration ne recherche pas les coupables, renferme certainement plus d'habitans qu'elle n'en peut nourrir. Ne seroit-ce pas le plus absurde des peuples que le Chinois, si le défaut accidentel des subsistances provenoit de sa négligence, soit à cultiver ses terres, soit à pourvoir à ses approvisionnemens ? Mais la Chine, pays immense, contrée fertile, si bien cultivée, si merveilleusement administrée, n'en est pas moins exposée à cette sorte de calamité. Il faut donc qu'il y ait dix fois, vingt fois plus d'habitans que d'arpens de terre.

Tout pays où l'on foule aux pieds un sentiment si naturel qu'il est commun à l'homme & à la brute, la tendresse des

peres & des meres pour leurs petits, & où l'on se résout à les tuer, à les étouffer, à les exposer, sans que la vindicte publique s'y oppose, a trop d'habitans, ou est habitée par une race d'hommes, comme il n'y en a aucune autre sur la surface du globe. Or, c'est ce qui se passe à la Chine; & nier ce fait ou l'affoiblir, ce seroit jeter de l'incertitude sur tous les autres.

Mais un dernier phénomène, qui acheve de confirmer l'excessive population de la Chine, c'est le peu de progrès des sciences & des arts depuis l'époque très-éloignée qu'on les y cultive. Les recherches s'y sont arrêtées au point où, cessant d'être utiles, elles commencent à devenir curieuses. Il y a plus de profit à faire à l'invention du plus petit art pratique, qu'à la plus sublime découverte qui ne montreroit que du génie. On fait plus de cas de celui qui fait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résoudroit le problème des trois corps. C'est là sur-tout que se fait la question qu'on n'entend que trop souvent parmi nous : *A quoi cela sert-il ?* Je demande si ce repos, contraire au penchant naturel de l'homme, qui veut toujours voir au-delà de ce qu'il a vu, peut s'expliquer autrement que par une population qui interdise l'oisiveté, l'esprit de méditation, & qui tienne la nation soucieuse, continuellement occupée de ses besoins. La Chine est donc la contrée de la terre la plus peuplée.

Cela supposé, ne s'ensuit-il pas qu'elle

est la plus corrompue ? L'expérience générale ne nous apprend-elle pas que les vices des sociétés sont en proportion du nombre des individus qui la composent ? Et que me répliqueroit-on, si j'assurois que les mœurs Chinoises doivent être, dans toute l'étendue de l'empire, plus mauvaises encore que dans nos plus superbes cités, où l'honneur, sentiment étranger aux Chinois, donne de l'éclat aux vertus, & tempère les vices ?

Ne puis-je pas demander quel est & quel doit être le caractère d'un peuple, où l'on voit, dans des occasions assez fréquentes, une province fondre sur une autre province, & en égorgé impitoyablement, impunément les habitans ? Si ce peuple peut avoir des mœurs bien douces ? Si une nation, où les loix ne préviennent ni ne punissent l'exposition ou le meurtre des nouveaux nés, est civilisée ou barbare ? Si le sentiment de l'humanité, la bienfaisance, la commisération y subsistent dans un degré bien éminent ? & si un peuple, que les circonstances les plus extraordinaires invitoient à fonder des colonies, est bien sage, lorsqu'il n'imagine pas ou qu'il dédaigne un remède aussi simple, aussi sûr, à des malheurs effroyables & toujours renaissans ?

Il est difficile jusqu'ici de faire grand cas de la prudence chinoise. Voyons si l'examen de la constitution de l'empire, de la conduite du souverain & de ses ministres, de la science des lettrés & des mœurs du peu-

ple , ne nous en donneront pas une idée plus sublime.

3°. Un auteur grave , qui n'est pas dans la foule des admirateurs de la sagesse chinoise , dit expressément que *le bâton est le souverain de la Chine*. Sur ce mot plaisant & profond , on aura , je crois , quelque peine à se persuader qu'une nation , où l'homme est traité comme on traite ailleurs les animaux , ait quelque chose des mœurs ombrageuses & délicates de notre Europe , où un mot injurieux se lave dans le sang , où la menace du geste se venge par la mort. Le Chinois doit être pacifique & benin. Tant mieux , ajouteront nos antagonistes.

*Cependant c'est comme pere de ses sujets que le prince de la Chine est considéré , obéi , respecté.*

Nous nous trompons peut-être ; mais les Chinois nous semblent courbés sous le joug d'une double tyrannie , de la tyrannie paternelle dans la famille , de la tyrannie civile dans l'empire. D'où nous oserions conclure qu'ils doivent être les plus doux , les plus insinuans , les plus respectueux , les plus timides , les plus vils & les moins dangereux des esclaves ; à moins qu'il ne se soit fait , en leur faveur , une exception à l'expérience de tous les peuples & de tous les siècles. Quel est parmi nous l'effet du despotisme paternel ? Le respect extérieur & une haine impuissante & secrète pour les peres. Quel a été & quel est chez toutes les nations l'effet du despotisme civil ?

La bassesse & l'extinction de toute vertu. S'il en est autrement à la Chine, on nous apprendra comment cette merveille s'y est opérée.

Voici ce qu'on dit. . . . *L'empereur fait qu'il regne sur une nation qui n'est attachée aux loix qu'autant qu'elles font son bonheur... Que s'il se livroit à la tyrannie, il s'exposeroit à tomber du trône. . . .* O révérence des tems passés & des contrées éloignées, combien tu nous fais dire de sottises ! La clémence, la fermeté, l'application, les lumieres, l'amour des peuples, la justice font des qualités que la nature n'accorde, même séparées, qu'à des hommes rares ; & il n'en est presque aucun en qui elles ne soient malheureusement plus ou moins affoiblies par la dangereuse jouissance du pouvoir suprême. La Chine seule aura donc échappé à cette malédiction qui a commencé avec toutes les autres sociétés, & qui durera autant qu'elles.

Assurément. *Car il y a à côté du trône un tribunal toujours subsistant, qui tient un compte fidele & rigoureux des actions de l'empereur....* Et ce tribunal n'existe-t-il pas dans toutes les contrées ? Les souverains l'ignorent-ils ? le redoutent-ils ? le respectent-ils ? La différence de notre tribunal à celui de la Chine, c'est que le nôtre, composé de la masse entière de la nation, est incorruptible, & que le tribunal Chinois n'est composé que d'un petit nombre de lettrés. O l'heureuse contrée que la Chine !

O la contrée unique , où l'historiographe du prince n'est ni pusillanime , ni rampant , ni accessible à la séduction , & où le prince , qui peut faire couper la tête ou la main à son historiographe , pâlit d'effroi , lorsque celui-ci prend la plume ! Il n'y eut jamais que les bons rois qui craignissent le jugement de leurs contemporains & le blâme de la postérité.

*Aussi les souverains de la Chine sont-ils bons , justes , fermes , éclairés. . . .* Tous sans exception ? Il en est , je crois , du palais impérial de la Chine , comme du palais du souverain de toutes les autres contrées.

*Mais l'autorité souveraine est limitée à la Chine. . . . La Chine est revenue , par une suite de révolutions , à l'état dont les autres contrées se sont éloignées , au gouvernement patriarcal. . . .* Nous en demandons pardon à nos adversaires : mais le gouvernement patriarcal d'une contrée immense , d'une famille de deux cens millions d'individus , nous paroît une idée presque aussi creuse que celle d'une république de la moitié du monde connu. Le gouvernement républicain suppose une contrée assez étroite pour le prompt & facile concert des volontés ; le gouvernement patriarcal , un petit peuple nomade renfermé sous des tentes. La notion du gouvernement patriarcal de la Chine est une espèce de rêverie , qui feroit sourire l'empereur & ses mandarins.

4°. *Les Mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes , l'empire est en*

*paix....* Chose singulière ! L'empire est en paix , & cela par la raison même qui devroit souvent le troubler ; à moins que Richelieu ne fût un mauvais politique , lorsqu'il vouloit que les grandes places ne fussent pas accordées à des gens de rien qui ne tiennent qu'à leur devoir.

*Ces hommes d'état n'excitent point de troubles : c'est un fait . . . . .* Et c'en est peut-être un encore qu'ils n'ont point de pauvres parens à protéger , point de flatteurs à combler de graces , point de mignons ou de maîtresses à enrichir : également supérieurs à la séduction & à l'erreur. Mais ce qui est très-incontestable , c'est que les magistrats ou chefs de la justice promettent eux-mêmes , sans pudeur , les marques de leur dégradation & de leur ignominie. Or , qu'est-ce qu'un magistrat portant sa banier ou l'enseigne de son avilissement , sans en être moins fier ? Qu'est-ce qu'un peuple chez lequel ce magistrat n'est pas moins honoré ?

5°. Après le souverain & le mandarin se présente le lettré ; & qu'est-ce que le lettré ? . . . . . C'est un homme élevé dans une doctrine qui inspire l'humanité ; qui la prêche ; qui prêche l'amour de l'ordre , la bienfaisance , le respect pour les loix ; qui répand ces sentimens dans le peuple , & lui en montre l'utilité. . . . . Et n'avons-nous pas dans nos écoles , dans nos chaires , parmi nos ecclésiastiques , nos magistrats & nos philosophes , des hommes qui ne le cedent , je crois , aux lettrés , ni en

lumières , ni en bonnes mœurs ; qui exercent les mêmes fonctions , de vive voix & par écrit , dans la capitale , dans les grandes villes , dans les moindres cités , dans les bourgs & dans les hameaux. Si la sagesse d'une nation étoit proportionnée au nombre de ses docteurs , aucune ne seroit plus sage que la nôtre.

Nous avons parcouru les hautes classes de l'empire. Descendons maintenant aux conditions inférieures , & jetons un coup d'œil sur les mœurs populaires.

6°. On a quelques ouvrages de mœurs traduits du Chinois. Qu'y voyons-nous ? d'infâmes scélérats exerçant les fonctions de la police ; l'innocent condamné , battu , fouetté , emprisonné ; le coupable absous à prix d'argent , ou châtié , si l'offensé est plus puissant : tous les vices de nos cités & de l'intérieur de nos maisons , avec un aspect plus hideux & plus dégoûtant.

7°. Mais rien ne peut donner des notions plus justes des mœurs populaires que l'éducation. Comment l'enfance est-elle formée à la Chine ? On y contraint un enfant à rester assis des heures entières , immobile , en silence , les bras croisés sur la poitrine , dans l'état de méditation & de recueillement. Quel fruit espérer d'un exercice habituel aussi contraire à la nature ? Un homme d'un bon sens ordinaire répondroit , la taciturnité , la finesse , la fausseté , l'hypocrisie , & tous ces vices ac-

compagnés du sang-froid particulier au méchant. Il penseroit qu'à la Chine, la franchise, cette aimable franchise qui charme dans les enfans, cette naïve ingénuité qui se fane à mesure qu'ils avancent en âge, & qui concilie la confiance universelle au petit nombre de ceux qui ont le bonheur de la conserver, est étouffée dès le berceau.

8°. *Le code de la politesse chinoise est fort long.....* Un homme d'un bon sens ordinaire en concluroit qu'elle cesse d'être à la Chine l'expression simple & naturelle des égards & de la bienveillance; que ce n'est qu'une étiquette, & il regarderoit l'apparence cordiale de ces voituriers embourbés, qui s'agenouillent les uns devant les autres, s'embrassent, s'adressent les noms les plus tendres, & se secourent, comme une espèce de momerie d'usage chez un peuple cérémonieux.

9°. *Il y a un tribunal érigé contre les fautes dans les manières....* Un homme d'un bon sens ordinaire soupçonneroit que la justice y est mieux administrée contre ces minutieux délits, que dans les tribunaux civils contre les grands forfaits; & il douteroit beaucoup que sous les entraves des rites, des cérémonies, des formalités, l'ame pût s'élever, le génie exercer son ressort. Il penseroit qu'un peuple cérémonieux ne peut être que petit; & sans avoir vécu ni à Peking, ni à Nankin, il prononceroit qu'il

n'y a aucune contrée sur la terre où on se foucie moins de la vertu , & où l'on en ait plus les apparences.

10°. Tous ceux qui ont commercé avec les Chinois , conviennent unanimement que l'on ne sauroit trop prendre de précautions , si l'on ne veut pas en être dupé. Ils ne rougissent pas même de leur mauvaise foi.

Un Européen , arrivé pour la première fois dans l'empire , acheta des marchandises d'un Chinois , qui le trompa sur la qualité & sur le prix. Les marchandises avoient été portées à bord du vaisseau , & le marché étoit consommé. L'Européen se flatta que peut-être il toucheroit le Chinois par des représentations modérées , & il lui dit : Chinois , tu m'as vendu de mauvaises marchandises..... Cela se peut , lui répondit le Chinois , mais il faut payer.... Tu as blessé les loix de la justice , & abusé de ma confiance..... Cela se peut , mais il faut payer..... Mais tu n'es donc qu'un frippon , un malheureux..... Cela se peut , mais il faut payer..... Quelle opinion veux-tu donc que je remporte dans mon pays de ces Chinois si renommés par leur sagesse ? Je dirai que vous n'êtes que de la canaille.... Cela se peut , mais il faut payer.....

L'Européen , après avoir renchéri sur ces injures de toutes celles que la fureur lui dicta , sans avoir arraché que ces mots froids & froidement prononcés : *Cela se peut , mais il faut payer* , délia sa bourse

& paya. Alors le Chinois prenant son argent , lui dit : Européen , au lieu de tempêter comme tu viens de faire , ne valoit-il pas mieux te taire , & commencer par où tu as fini ? car qu'y as-tu gagné ?

Le Chinois n'a donc pas même un reste de pudeur commune à tous les fripons qui veulent bien l'être , mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise. Il est donc parvenu au dernier degré de la dépravation. Et qu'on n'imagine pas que ce soit ici un exemple particulier. Ce flegme est l'effet naturel de cette réserve qu'inspire l'éducation chinoise.

Et qu'on ne m'objecte pas que les Chinois observent entre eux une fidélité dont ils se croient dispensés envers l'étranger. Cela n'est pas , parce que cela ne peut être. On n'est pas alternativement honnête & malhonnête. Celui qui s'est fait l'habitude de tromper l'étranger , est trop souvent exposé à la tentation de tromper ses concitoyens , pour y résister constamment.

11<sup>o</sup>. Mais à vous entendre , me dira-t-on , la Chine est presque une contrée barbare.... C'est pis encore. Le Chinois , à demi civilisé , est à nos yeux un barbare à prétentions , un peuple profondément corrompu , condition plus malheureuse que la barbarie pure & naturelle. Le germe de la vertu peut se développer dans le barbare par un enchaînement de circonstances favorables ; mais nous n'en connoissons pas , nous n'en imaginons point qui puissent rendre ce grand service au Chinois ,

en qui ce germe est , non pas étouffé , mais totalement détruit. Ajoutez à la dépravation & à l'ignorance de ce peuple la vanité la plus ridicule. Ne dit-il pas qu'il a deux yeux , que nous n'en avons qu'un , & que le reste de la terre est aveugle ? Ce préjugé , l'excessive population , l'indifférence pour les souverains , qui peut-être en est une suite , l'attachement opiniâtre à ses usages , la loi qui lui défend de sortir de son pays : toutes ces raisons doivent le fixer , pendant une suite indéfinie de siècles , dans son état actuel. Apprend-on quelque chose à celui qui croit tout savoir , ou qui méprise ce qu'il ignore ? Comment enseigner la sagesse à celui qui s'estime le seul sage ? Comment perfectionner celui qui se tient pour parfait ? Nous osons le prédire , le Chinois ne s'améliorera ni par la guerre , ni par la peste , ni par la famine , ni par la tyrannie plus insupportable , & par cette raison même plus propre que tous les fléaux réunis à régénérer leur nation en l'accablant.

12°. Nous ignorons si les autres peuples de l'univers servent beaucoup aux Chinois , mais à quoi les Chinois font-ils bons pour le reste de la terre ? Il semble que leurs panégyristes aient affecté de leur donner une grandeur colossale , & de nous réduire à la petite stature du pygmée. Nous nous sommes occupés , nous , à les montrer tels qu'ils sont ; & jusqu'à ce qu'on nous apporte de Pekin des ouvrages de philoso-

phie supérieurs à ceux de Descartes & de Loke ; des traités de mathématiques à placer à côté de ceux de Newton , de Leibnitz & de leurs successeurs ; des morceaux de poésie , d'éloquence , de littérature , d'érudition que nos grands écrivains daignent lire , & dont ils soient forcés d'avouer la profondeur , la grace , le goût & la finesse ; des discours sur la morale , la politique , la législation , la finance & le commerce , où il y ait une ligne nouvelle pour nos bons esprits ; des vases , des statues , des tableaux , de la musique , des plans d'architecture qui puissent arrêter les regards de nos artistes ; des instrumens de physique , des machines où notre infériorité soit bien démontrée : jusqu'alors nous rendrons au Chinois son propos , & nous lui dirons qu'il a peut-être un œil , & que nous en avons deux ; & nous nous garderons bien d'insulter aux autres nations que nous avons laissées en arrière , & qui sont peut-être destinées à nous devancer un jour. Qu'est-ce que ce Confucius dont on parle tant , si on le compare à Sidney & à Montesquieu ?

13°. *La nation Chinoise est la plus laborieuse que l'on connoisse.....* Nous n'en doutons pas. Il faut bien qu'elle travaille , & qu'après avoir travaillé elle travaille encore. N'y est-elle pas condamnée par la disproportion du produit de ses champs avec le nombre de ses habitans ? d'où l'on voit que cette population tant vantée a des limites

au-delà desquelles c'est un fléau qui ôte à l'homme le tems du repos , l'entraîne à des actions atroces , & détruit dans son ame l'honneur , la délicatesse , la morale , & même le sentiment d'humanité.

14°. Et l'on ose s'opiniâtrer , après ce que l'on vient d'entendre , à appeller la nation Chinoise *un peuple de sages ! . . . .* Un peuple de sages , chez lequel on expose , on étouffe les enfans ; où la plus infame des débauches est commune ; où l'on mutilé l'homme ; où l'on ne fait ni prévenir , ni châtier les forfaits occasionnés par la disette ; où le commerçant trompe l'étranger & le citoyen ; où la connoissance de la langue est le dernier terme de la science ; où l'on garde depuis des siècles un idiôme & une écriture à peine suffisans au commerce de la vie ; où les inspecteurs des mœurs sont sans honneur & sans probité ; où la justice est d'une vénalité sans exemple chez les peuples les plus dépravés ; où le législateur , au nom duquel les fronts s'inclinent , ne mériteroit pas d'être lu , si l'on n'excusoit la pauvreté de ses écrits par l'ignorance du tems où il a vécu ; où , depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets , ce n'est qu'une longue chaîne d'êtres rapaces qui se dévorent , & où le souverain ne laisse engraisser quelques-uns de ces intermédiaires , que pour les fucer à son tour , & pour obtenir , avec la dépouille du concussionnaire , le titre de vengeur du peuple.

15°. S'il est vrai, comme nous n'en doutons point, qu'à la Chine ce qui ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, la navigation, la pêche, la chasse, est à tous; c'est un ordre de choses fort raisonnable. Mais un peuple si nombreux pouvoit-il patiemment abandonner ses moissons à la pâture des animaux? Et si les hautes conditions s'étoient arrogé une jouissance exclusive des forêts & des eaux, ne s'en feroit-il pas suivi une prompte & juste vengeance? Tâchons de ne pas confondre les loix de la nécessité avec les institutions de la sagesse.

Les Chinois n'ont-ils pas des moines intriguans, dissolus, oisifs & nombreux? Des moines! dans une contrée où le travail le plus opiniâtre fournit à peine la subsistance! *Le gouvernement les méprise.* Dites plutôt qu'il les craint, & que le peuple les révere.

Cette tolérance, dont on fait honneur aux Chinois, ne s'étend qu'aux religions anciennement établies dans l'empire. Le christianisme y a été pros crit, soit que le fond mystérieux de sa doctrine ait révolté des esprits bornés, soit que les intrigues reprochées à ceux qui la prêchoient, aient allarmé un gouvernement ombrageux.

18°. A la Chine, le mérite d'un fils confere la noblesse à son pere, & cette prérogative finit avec lui. On ne peut qu'applaudir à cette institution. Cependant la noblesse héréditaire a aussi ses avantages,

Quel est le descendant assez vil pour ne pas sentir le fardeau d'un nom imposant , pour ne pas s'efforcer d'y répondre ? Dégradons le noble indigne de ses ancêtres , & sur ce point nous serons aussi sages que les Chinois.

19°. Nous ne demandons pas mieux que de louer. Aussi reconnoissons-nous volontiers de la prudence dans la maniere dont les Chinois punissent la négligence à payer le tribut. Au lieu d'installer dans les foyers du débiteur des satellites qui se jettent sur son lit , sur ses utensiles , sur ses meubles , sur ses bestiaux , sur sa personne ; au lieu de le traîner dans une prison ou de le laisser sans pain étendu sur la paille dans sa chaumière dépeuplée ; il vaut mieux , sans doute , le condamner à nourrir le pauvre. Mais celui qui concluroit de cet excellent usage la sagesse de la Chine, ne seroit-il pas aussi mauvais logicien que celui qui, d'après le nôtre, nous jugeroit barbares ? On affoiblit , autant que l'on peut , les reproches que mérite la nation Chinoise ; on relève cette contrée pour humilier les nôtres. On n'en vient pas jusqu'à dire que nous sommes fous ; mais on prononce , sans hésiter , que c'est à la Chine qu'habite la sagesse ; & l'on ajoute tout de suite que , par le dernier dénombrement il y avoit environ soixante millions d'hommes en état de porter les armes. Apologistes insensés de la Chine , vous écoutez-vous ? Concevez-vous bien ce que c'est que deux cens mil-

lions d'individus entassés les uns sur les autres ? Croyez-moi , ou diminuez de la moitié , des trois quarts cette épouvantable population ; ou si vous persistez à y croire , convenez , d'après le bon sens qui est en vous , d'après l'expérience qui est sous vos yeux , qu'il n'y a ni police , ni mœurs à la Chine.

20°. *Le Chinois aime la génération à naître comme la génération vivante . . . .* Cela est impossible. Enfans , amis du merveilleux , jusques à quand vous bercera-t-on de pareils contes ? Tout peuple obligé de lutter sans cesse contre les besoins , ne fau- roit penser qu'au moment ; & sans les hon- neurs rendus publiquement aux ancêtres , cérémonies qui doivent réveiller & entre- tenir dans les esprits quelque foible idée qui s'étende au-delà du tombeau , il fau- droit tenir pour démontré que , s'il y a un coin de la terre où le sentiment de l'im- mortalité & le respect de la postérité soit un mot vuide de sens , c'est à la Chine. On ne s'apperçoit pas qu'on porte tout à l'extrême , & qu'il résulte de ces opinions outrées des contradictions palpables ; qu'une excessive population est incompatible avec de bonnes mœurs , & qu'on décore une multitude dépravée des vertus de quelques rares personnages.

Lecteur , on vient de soumettre à vos lumieres les argumens des partisans & des détracteurs de la Chine. C'est à vous de prononcer. Et qui sommes-nous , pour as-

pirer à l'ambition de diriger vos arrêts ? S'il nous étoit permis d'avoir une opinion, nous dirions que quoique les deux systêmes soient appuyés sur des témoignages respectables, ces autorités n'ont pas le grand caractère qu'exigeroit une foi entière. Peut-être, pour se décider, faudroit-il attendre qu'il fût permis à des hommes défintéressés, judicieux, & profondément versés dans l'écriture & dans la langue, de faire un long séjour à la cour de Peking, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, & de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions.

Quel que fût l'état de la Chine, lorsque les Portugais y aborderent, comme ils ne se proposoient que d'en tirer des richesses, & d'y répandre leur religion, ils auroient vu dans cette contrée le meilleur des gouvernemens, qu'ils n'auroient pas profité de sa sagesse. Thomas Perès, leur ambassadeur, trouva la cour de Peking disposée en faveur de sa nation, dont la gloire remplissoit l'Asie. Elle avoit l'estime des Chinois; & la conduite de Ferdinand d'Andrade, qui commandoit l'escadre Portugaise, devoit encore augmenter cette estime. Il parcourut les côtes de la Chine; il y fit le commerce. Lorsqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que si quelqu'un avoit à se plaindre des Portugais, il eût à le déclarer pour en obtenir satisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts; Thomas Perès

alloit conclure un traité , lorsque Simon d'Andreade , frere de Ferdinand , parut sur les côtes avec une nouvelle escadre. Celui-ci traita les Chinois , comme depuis quelque tems les Portugais traitoient tous les peuples de l'Asie. Il bâtit , sans permission , un fort dans l'isle de Taman , & de là il se mit à piller ou à rançonner tous les vaisseaux qui sortoient des ports de la Chine , ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles sur la côte ; il fit des Chinois esclaves ; il se livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteuse dissolution. Ses matelots & ses soldats suivirent son exemple. Les Chinois irrités équipèrent une flotte nombreuse : les Portugais se défendirent vaillamment , & s'échapperent en se faisant jour à travers les vaisseaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en prison , où il mourut ; & la nation Portugaise fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la suite les Chinois s'adoucirent , & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or qu'ils tiroient d'Afrique , des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques , des dents d'éléphant & des pierreries de l'isle de Ceylan. Ils exportoient en échange des étoffes de soie de toute espece , des porcelaines , des vernis , des plantes médicinales , & le thé , qui depuis est devenu si nécessaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais se contentoient des loges

& des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce, lorsqu'il s'offrit une occasion de se procurer un établissement plus solide & moins dépendant des mandarins, qui commandoient sur la côte.

Un pirate nommé Tchang-si-lao, devenu puissant par ses brigandages, s'étoit emparé de la petite île de Macao, d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le siège de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaisseaux à Sanciam; ils accoururent au secours de Canton, & ils en firent lever le siège. Ils remportèrent une victoire complète sur le pirate, qu'ils poursuivirent jusque dans Macao, où il se tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoissance, & leur fit présent de Macao. Ils acceptèrent cette grâce avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

Ce fut en 1542, qu'une tempête jetta, comme par bonheur, un vaisseau Portugais sur les côtes de ces îles fameuses. Ceux qui le montoient furent accueillis favorablement. On leur donna tout ce qu'il falloit pour se rafraîchir & se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils

XXII.

Arrivée  
des Portu-  
gais au Ja-  
pon. Reli-  
gion,  
mœurs,  
gouverne-  
ment de  
ces îles.

avoient vu ; & ils apprirent au vice-roi , qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée , s'offroit au zele des missionnaires , à l'industrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouverent un grand empire , peut-être le plus ancien du monde , après celui de la Chine. Ses annales sont mêlées de beaucoup de fables : mais il paroît démontré qu'en 660 , Sin-Mu fonda la monarchie qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ces souverains , nommés Dairis , étoient à la fois les rois , les pontifes de la nation ; & la réunion de ces deux pouvoirs , mettoit dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Dairis étoient des personnes sacrées , les descendans , les représentans des dieux. La plus légère défobéissance à la moindre de leurs loix , étoit regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtimement sa famille entière.

Vers le onzieme siecle , ces princes plus jaloux , sans doute , des douces prérogatives du facerdoce , que des droits pénibles de la royauté , partagerent l'état en plusieurs gouvernemens , dont l'administration politique fut confiée à de grands seigneurs , connus par leurs lumieres & par leur sagesse.

Le pouvoir illimité des Dairis souffrit de ce changement. Ils laisserent flotter , comme au hasard , les rênes de l'empire. Leurs

lieutenans , dont l'ambition étoit inquiète & clairvoyante , trouverent dans cette indolence le germe de mille révolutions. Peu à peu , on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avoient jurée. Ils se firent la guerre entre eux ; ils la firent à leur chef. Une indépendance entière fut le fruit de ces mouvemens. Tel étoit l'état du Japon lorsqu'il fut découvert par les Portugais.

Les grandes isles qui composent cet empire , placées sous un ciel orageux , environnées de tempêtes , agitées par des volcans , sujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur , étoient remplies d'un peuple que la superstition dominoit. Elle s'y divise en plusieurs sectes.

Celle du Sintos est la religion du pays , l'ancienne religion. Elle reconnoît un être suprême , l'immortalité de l'ame ; & elle rend un culte à une multitude de dieux , de saints ou de *camis* , c'est-à-dire , aux ames des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion , que le *Dairi* , grand-prêtre des dieux dont il étoit issu , avoit long-tems régné sur ses sujets avec le plus violent despotisme : mais empereur & grand pontife , il avoit rendu la religion agréable à ses peuples.

Les prêtres du Sintos disoient que les plaisirs innocens des hommes étoient agréables à la divinité ; que la meilleure maniere d'honorer les *camis* , c'étoit d'imiter leurs

vertus , & de jouir , dès ce monde , du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion , les Japonois , après avoir fait la priere dans des temples , toujours situés au milieu d'agréables bocages , alloient se livrer aux plaisirs.

Les Budsoïstes , autre secte du Japon , eurent Buds pour fondateur. Quoiqu'ils professent à peu près les dogmes du Sintos , ils ont espéré l'emporter sur cette religion par une morale plus sévère. Les Budsoïstes adorent , outre la divinité des Sintoïstes , un Amida , sorte de médiateur entre Dieu & les hommes ; des divinités médiatrices entre les hommes & leur Amida. C'est par la multitude de ses préceptes , par l'excès de son austérité , par les bisarreries de ses pratiques & de ses mortifications , que cette religion a cru mériter la préférence sur la plus ancienne.

L'esprit du Budsoïsme est terrible. Il n'inspire que pénitence , crainte excessive , rigorisme cruel. C'est le fanatisme le plus affreux. Les moines de cette religion persuadent à leurs dévots de passer une partie de leur vie dans les supplices , pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions avec un despotisme & une cruauté , dont les inquisiteurs d'Espagne pourroient nous retracer l'idée , si ceux-ci n'avoient mieux aimé s'ériger en juges qu'en bourreaux. Les moines Budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent

lent de remords & d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractère du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumières d'une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage, auroient pu servir de remède à ces loix, à ce gouvernement ; à cette religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monstres des déserts.

A la Chine, on met entre les mains des enfans des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu : aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poèmes, où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la vie & le courage du suicide. Ces chants, ces poèmes, qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfantent l'enthousiasme. L'éducation des Chinois regle l'ame, la dispose à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par le sentiment, & les Chinois par la raison & les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquil-

lité ; le Japonois , avide de jouissances , aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuosité de l'ame ; les Japonois , son engourdissement & sa foiblesse.

Un tel caractère devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses états. On se disputoit à qui leur feroit plus d'avantages , à qui leur accorderoit plus de privilèges , à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immense. Ils transportoient au Japon les marchandises de l'Inde qu'ils tiroient de différens marchés ; & celles de Portugal , auxquelles Macao servoit d'entrepôt. Le Daïri , les usurpateurs de ses droits souverains , les grands de l'empire , la nation entière , tout faisoit une consommation prodigieuse des productions d'Europe & d'Asie. Mais avec quoi les payoit-on ?

Le terrain du Japon est en général montagneux , pierreux & peu fertile. Ce qu'il donne de riz , d'orge & de froment , les seuls grains auxquels il soit propre , ne suffit pas à la prodigieuse population qui le couvre. Les hommes , malgré leur activité , leur intelligence , leur frugalité , seroient réduits à mourir de faim , sans les ressources d'une mer extrêmement poissonneuse. L'empire ne fournit aucune production qui

puisse être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ses ateliers, si l'on en excepte ses ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoisse.

Ce n'étoit qu'avec le secours de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Asie, & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit soutenir toutes ses dépenses. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épousoient d'ailleurs les plus riches héritières du pays, & s'allioient aux familles les plus puissantes.

Leur cupidité devoit être satisfaite, ainsi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perse, & des deux presqu'îles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceylan, dans les îles de la Sonde; & leur établissement à Macao leur affuroit le commerce de la Chine & du Japon.

Dans cet immense espace, la volonté des Portugais étoit la loi suprême. Ils tenoient sous le joug les terres & les mers. Leur despotisme ne laissoit aux choses & aux personnes qu'une existence précaire & fugitive. Aucun peuple, aucun particulier ne naviguoient, ne faisoient le commerce sans leur aveu & leurs passe-ports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la canelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain,

XXIII.  
Etendue  
de la do-  
mination  
Portugai-  
se aux In-  
des.

aux armes , dont les conquérans s'étoient réservé la vente exclusive. Mille objets précieux , sur lesquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune , & qui , dans leur nouveauté , avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis , étoient concentrés dans leurs seules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres absolus du prix des productions , des manufactures de l'Europe & de l'Asie.

Au milieu de tant de gloire , de trésors & de conquêtes , les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique , comprise entre le cap de Bonne-Espérance & la mer Rouge , qui avoit été renommée dans tous les tems par la richesse de ses productions. Tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis plusieurs siècles. Ils y avoient formé , sur la côte de Zanguebar , plusieurs petites souverainetés indépendantes , dont quelques-unes avoient de l'éclat , presque toutes de l'aifance. Ces établissemens devoient leur prospérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fournissoient une partie de l'or qui servoit à l'achat des marchandises de l'Inde. Dans leurs principes , les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richesses , & à les ôter à leurs concurrens. Ces Marchands Arabes furent aisément subjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire , qui s'étendoit depuis Sofala jusqu'à Melinde , & auquel on donna pour centre l'isle de Ma-

zambique. Elle n'est séparée du continent que par un petit canal , & n'a pas deux lieues de tour. Son port , qui est excellent , & auquel il ne manque qu'un air plus pur , devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaisseaux du vainqueur. C'est là qu'ils attendoient ces vents réglés , qui , dans certains tems de l'année , soufflent constamment des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde , comme dans d'autres tems des vents opposés soufflent des côtes de l'Inde à celles de l'Afrique.

Tant d'avantages pouvoient former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices & l'ineptie de quelques commandans , l'abus des richesses , celui de la puissance , l'ivresse des succès , l'éloignement de leur patrie , avoient changé les Portugais. Le zèle pour la religion , qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage , ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller , de tromper , d'affervir des idolâtres. Ils pensoient que le Pape , en donnant aux rois de Portugal les royaumes d'Asie , n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient , ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes ; ils insultoient les princes ; & ils devinrent bientôt l'horreur & le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais , & massacré avec ses enfans , qu'il avoit confiés aux Portugais.

XXIV.  
Corruption des Portugais dans l'Inde.

A Ceylan , les peuples n'y cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres , qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'inquisition à Goa ; & quiconque étoit riche , devenoit la proie des ministres de ce terrible tribunal.

Faria , envoyé contre des corsaires Malais , Chinois & d'autres pirates , alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine dans l'isle de Calampui.

Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar ; & l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens , qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi de Pégu , & les deux partis devoient jurer l'observation du traité sur les livres de leurs religions. Correa jura sur un recueil de chansons , & crut éluder un engagement par ce vil stratagême.

Nunnès d'Acunha voulut se rendre maître de l'isle de Daman sur la côte de Cambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner , s'il leur permettoit d'emporter leurs richesses. Cette grace fut refusée , & Nunnès les fit tous passer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croisoit dans la mer Rouge. Un vaisseau richement chargé le salua. Le capitaine vint à son bord , & lui présenta , de la part d'un général Portugais , une lettre qui devoit lui servir de passe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *Je supplie les capitaines des vais-*

*seaux du roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne prise.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas, les uns pour les autres, plus d'humanité & de bonne foi, qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Presque tous les états où ils commandoient étoient divisés en factions.

Il régnoit par-tout dans les mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient la plupart sept ou huit concubines, qu'ils faisoient travailler avec la dernière rigueur, & auxquelles ils arrachent l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. il y a loin de cette maniere de traiter les femmes, aux mœurs de la chevalerie.

Les commandans, les principaux officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuses & de ces danseuses, dont l'Inde est remplie. La mollesse s'étoit introduite dans les maisons & dans les armées. C'étoit en palanquin que les officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit fournis tant de peuples. Les Portugais ne combattoient guerre sans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent se perdit dans les mains qui l'avoient arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances, que les tributs des souverains; le produit des douanes, qui devoit être immense; les impôts qu'on levoit en or,

en argent , en épiceries sur les peuples du continent & des isles , ne suffisoient pas pour l'entretien de quelques citadelles , & l'équipement des vaisseaux nécessaires à la protection du commerce.

Il seroit triste d'arrêter les yeux sur le déclin d'une nation qui se seroit signalée par des exploits utiles au genre humain , qui auroit éclairé le monde , ou procuré la splendeur & la félicité de sa contrée , sans être le fléau de ses voisins ou des régions éloignées. Mais on doit mettre une grande différence entre le héros qui teint la terre de son sang pour la défense de sa patrie , & des brigands intrépides qui trouvent la mort sur un sol étranger , ou qui la font souffrir à ses innocens & malheureux habitans. *Sers ou meurs* , disoient insolemment les Portugais à chaque peuple qui se trouvoit sur leurs pas rapides & ensanglantés. Il est doux d'entrevoir la chute de cette tyrannie. Il est consolant d'espérer le châtiement des trahisons , des meurtres , des cruautés qui la précèdent ou qui la suivent. Loin de m'affliger de la décadence de ces farouches conquérans , c'est de la sage politique de Juan de Castro que je m'affligerois , parce qu'elle semble promettre la renaissance de ce que le vulgaire appelle l'héroïsme des Portugais , & que peut-être moi-même , entraîné par l'habitude , je n'ai pas traité avec l'indignation que je ressentois. Si cela m'est arrivé , j'en demande pardon à Dieu ; j'en demande pardon aux hommes.

Castro étoit fort instruit pour son siècle. Il avoit l'ame noble, élevée; & la lecture des anciens l'avoit nourri dans cet amour de la gloire & de la patrie, si commun chez les Grecs & chez les Romains.

XXV.  
Brillante  
adminif-  
tration de  
Castro.

Dès les premiers tems de sa sage & brillante administration, Cojé-Sophar, ministre de Mahmoud, roi de Cambaie, fut inspirer à son maître le dessein d'attaquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on assure, d'un pere Italien & d'une mere Grecque, étoit parvenu de l'esclavage au ministere & au commandement des armées. Il s'étoit fait Musulman; il n'avoit aucune religion, mais il favoit faire usage de la haine que les Portugais avoient inspirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des soldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs mêmes qu'il fit venir de Constantinople. Ses préparatifs parurent destinés contre le Mogol ou contre les Patanes; & lorsque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, & fit le siege de la citadelle.

Cette place située dans une petite isle sur les côtes du Guzurate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes, dans le tems que les navigateurs ne s'écartoient pas des terres, & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été constamment l'objet de l'ambition des Portugais; & elle étoit

enfin tombée sous leur domination du tems d'Acunha. Mascarenhas, qui en étoit gouverneur au tems dont il s'agit ici, devoit avoir neuf cens hommes, & n'en avoit que trois cens. Le reste de sa garnison, par un abus dès-lors fort commun, faisoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit succomber, s'il n'eût reçu de prompts secours. Castro lui en fit passer sous la conduite de son fils, qui fut tué. Cojé-Sophar le fut aussi, & sa mort ne rallentit pas le siege.

Castro établit des jeux funebres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de son fils aîné. Le second de ses fils présidoit aux jeux funéraires, & partit aussitôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à son frere. La garnison repouffoit tous les assauts, se signaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au-dessus de l'homme. *Heureusement, disoit-on, la providence avoit voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres & de lions, afin qu'ils ne détruisissent pas l'espece humaine.*

Castro amena lui-même un plus grand secours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré si on livreroit bataille. Garcie de S.

vieil officier, imposa silence & dit : *J'ai écouté , il faut combattre.* C'étoit l'avis de Castro. Les Portugais marcherent aux retranchemens , & remporterent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle , il falloit la réparer ; les fonds manquoient , & Castro les emprunta en son nom.

Il voulut , à son retour dans Goa , donner à son armée les honneurs du triomphe , à la maniere des anciens. Il pensoit que ces honneurs serviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais , & que le faste de cette cérémonie imposeroit à l'imagination des peuples. Les portes à son entrée furent ornées d'arcs triomphaux ; les rues étoient tapissées , les femmes , parées magnifiquement , étoient aux fenêtres , & jettoient des fleurs & des parfums sur les vainqueurs. Le peuple dançoit au son des instrumens. On portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuses , qui marchaient en ordre. Le vice-roi , couronné de feuilles de palmier , étoit monté sur un char superbe ; les généraux ennemis suivoient son char , les soldats prisonniers marchaient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés , paroissoient renversés & traînant sur la poussière : on faisoit suivre l'artillerie & les bagages pris sur les vaincus. Des représentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée , relevoient la pompe de cet appareil. Vers , chansons , harangues , feux de joie , rien ne fut ou-

blié pour rendre cette fête magnifique ; agréable , imposante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits esprits la trouverent ridicule , & l'appellerent profane. La reine de Portugal dit à cette occasion , *que Castro avoit vaincu en héros chrétien , & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

XXVI.  
Les Portugais s'amolliſſent & ne ſont plus redoutables.

La vigueur des Portugais , que Castro avoit ranimée , ne ſe ſoutint pas long-tems ; & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les claſſes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir dans les villes principales des troncs où tous les particuliers pouvoient jeter des mémoires & lui donner des avis. Un ſemblable établifſement pourroit être fort utile , & réformer les abus chez une nation éclairée où il y auroit encore des mœurs ; mais chez une nation corrompue , quel bien pouvoit-il faire ?

Il ne reſtoit plus aucun des premiers conquérans de l'Inde ; & leur patrie épuifée par un trop grand nombre d'entreprises & de colonies , n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenſeurs des établifſemens Portugais étoient nés en Aſie. L'abondance , la douceur du climat , le genre de vie , peut-être les alimens , avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs peres. Ils ne conſerverent pas aſſez de courage pour ſe faire craindre , en ſe livrant à tous les excès qui font haïr. C'étoient

des monstres familiarisés avec le poison , les incendies , les assassins. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient les naturels du pays ; ils se déchiroient entre eux. Le gouverneur qui arrivoit mettoit aux fers son prédécesseur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux , les faux témoignages , l'or versé à pleines mains , assuroient l'impunité à tous les crimes.

L'isle d'Amboine fut le premier pays qui se fit justice. Dans une fête publique , un Portugais saisit une très-belle femme , & sans aucun égard pour les bienfécances , il lui fit le dernier des outrages. Un des insulaires , nommé Genulio , ayant armé ses concitoyens , assembla les Portugais , & leur dit : « Les cruels affronts que nous avons » reçus de vous , demanderoient des effets » & non des paroles. Cependant écoutez , » Le Dieu que vous nous prêchez se plaît , » dites-vous , dans les actions vertueuses » des hommes , & le vol , le meurtre , » l'impudicité , l'ivrognerie , sont vos ha- » bitudes , tous les vices sont entrés dans » vos ames. Nos mœurs & les vôtres ne » peuvent s'accorder. En vain la nature » l'avoit prévu , en nous séparant par des » mers immenses , vous avez franchi ces » barrières. Cette audace , dont vous osez » vous enorgueillir , est une preuve de la » corruption de vos cœurs. Croyez-moi , » laissez en paix des peuples qui vous res-

» semblent si peu ; allez habiter avec des  
 » hommes aussi féroces que vous : votre  
 » commerce seroit le plus funeste des fléaux  
 » dont nous pourrions être accablés. Nous  
 » renonçons pour toujours à votre alliance.  
 » Vos armes sont meilleures que les nô-  
 » tres ; mais nous avons pour nous la jus-  
 » tice , & nous ne vous craignons pas. Les  
 » Itons sont d'aujourd'hui vos ennemis dé-  
 » clarés ; fuyez leur pays , & gardez-vous  
 » d'y reparoître. »

Ce discours , qui , trente ans auparavant , auroit entraîné la ruine d'Amboine , fut écouté avec une patience qui montrait le changement des Portugais.

XXVII. Il se forme une conspiration générale contre les Portugais. Comment Ataïde la dissipe. Egalemeut détestés par-tout , ils virent se former une confédération pour les chasser de l'Orient. Toutes les grandes puissances de l'Inde entrèrent dans cette ligue , & pendant trois ou quatre ans firent en secret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébastien fit partir pour l'Inde Ataïde , & tous les Portugais qui s'étoient distingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée , l'opinion générale étoit qu'il falloit abandonner les possessions éloignées , & rassembler ses forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde pensât qu'on avoit fait trop d'établissmens , il ne consentit pas à les sacrifier. *Compagnons* , dit-il , *je veux tout conserver , & tant que je vivrai , les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain.* Aussi-tôt

il expédia des secours pour toutes les places menacées , & fit les dispositions nécessaires à la défense de Goa.

Le Zamorin attaqua Mangalor , Cochin , Cananor. Le roi de Cambaie attaqua Chaui , Caman , Baçaim. Le roi d'Achem fit le siege de Malaca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem , tributaire du Mogol , fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chasser d'Onor.

Ataïde , au milieu des soins & des embarras du siege de Goa , envoya cinq vaisseaux à Surate : ils firent relâcher les Portugais détenus par Agalachem. Treize bâtimens partirent pour Malaca : le roi d'Achem & ses alliés leverent le siege de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les navires , qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandises. On lui représenta qu'au lieu de se priver du secours des hommes qui monteroient cette flotte , il falloit les garder pour la défense de l'Inde. *Nous y suffirons* , dit Ataïde ; *l'état est dans le besoin , & il ne faut pas tromper son espérance.* Cette réponse étonna , & la flotte partit. Dans le tems que la capitale se voyoit le plus vivement pressée par Idalcan , Ataïde envoya des troupes au secours de Cochin , & des vaisseaux à Ceylan. L'archevêque , dont l'autorité étoit sans bornes , voulut s'y opposer. *Monsieur* , lui dit Ataïde , *vous n'entendez rien à nos affaires ; bornez-vous*

à les recommander à Dieu. Les Portugais , arrivés d'Europe , firent au siege de Goa des prodiges de valeur. Ataïde eut souvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Plusieurs , malgré ses défenses , sortoient en secret la nuit , pour aller attaquer les assiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit pas si absolument sur la force de ses armes , qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut instruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ses maîtresses , qu'il avoit amenée à son camp. Cette femme se laissa corrompre , & lui vendit les secrets de son amant. Idalcan s'apperçut de la trahison , mais il ne put découvrir le traître. Enfin , après dix mois de combats & de travaux , ce prince , qui voyoit ses tentes ruinées , ses troupes diminuées , ses éléphans tués , sa cavalerie hors d'état de servir , vaincu par le génie d'Ataïde , leva le siege , & se retira la honte & le désespoir dans le cœur.

Le brave Ataïde descendit au-dessous de son caractère , en corrompant la maîtresse d'Idalcan. Celle-ci resta dans le sien en trahissant son amant. Comment celle qui a vendu publiquement son honneur à son souverain , balancerait-elle de vendre l'honneur de son souverain à celui qui saura mettre un prix proportionné à sa perfidie ? Si une femme étoit capable d'inspirer de grandes choses à son roi , elle auroit assez d'élevation dans l'ame pour dédaigner de

dévenir sa courtisane , & lorsqu'elle se résoudra à accepter ce titre avilissant , lorsque peut-être elle sera assez lâche pour s'en tenir honorée , que peut en attendre la nation ? La corruption des mœurs de son amant , la corruption des mœurs de ses favoris , la déprédation du fisc , l'élevation des hommes les plus ineptes & les plus infames aux places les plus importantes , la honte du regne. Souverains , fuyez toute liaison illicite ; vous n'en formerez jamais aucune qui ne soit dangereuse , peut-être même funeste pour vous , pour vos sujets. Mais si vous n'êtes pas assez vertueux pour vous passer d'une maîtresse , foyez du moins assez sage pour lui interdire toute influence sur votre administration ; & qu'étrangere aux affaires publiques , son district soit restreint à la surintendance momentanée de vos amusemens.

Ataïde vole sur le champ au secours de Chaul , assiégé par Nizamaluc , roi de Cambaïe , qui avoit plus de cent mille hommes. La défense de Chaul avoit été aussi intrépide que celle de Goa. Elle fut suivie d'une grande victoire qu'Ataïde , à la tête d'une poignée de Portugais , remporta sur une armée nombreuse , & aguerrie par un long siège.

Ataïde marcha ensuite contre le Zamorin , le batit , & fit avec lui un traité , par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaisseaux de guerre.

Telle fut la fin désastreuse d'une conspi-

ration ourdie avec beaucoup de concert, d'art & de secret contre des usurpateurs insolens & oppresseurs. On gémit de la défaite de tant de peuples, & l'on fouhaiteroit que les talens, que les vertus d'Ataïde eussent été employés dans une meilleure cause. Pour concilier l'admiration qu'inspire ce héros, avec la liberté des Indes, je lui desirerois une mort glorieuse.

Les Portugais redevenoient dans tout l'Orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un seul vaisseau, commandé par Lopès-Carasco, se battit pendant trois jours contre la flotte entière du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que son pere avoit été tué : *C'est, dit-il, un brave homme de moins ; il faut vaincre ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaisseau ; & traversant en vainqueur la flotte ennemie, se rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui suivent le courage : tant est puissant sur les nations, même les plus corrompues, l'ascendant d'un grand homme. Thomas de Souza venoit de faire esclave une belle femme, promise, depuis peu, à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci, instruit du malheur de sa maîtresse, alla se jeter à ses pieds & partager ses fers. Souza fut témoin de leur entrevue : ils s'embrassoient ; ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portugais ; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics , & réprima l'abus le plus nuisible aux états , l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre , cet héroïsme renaissant , ce beau moment , n'eut de durée que celle de son administration.

Un gouvernement est toujours une machine très-compiquée qui a son commencement , ses progrès & son moment de perfection , lorsqu'il est bien conçu ; son commencement , ses progrès & son moment d'extrême corruption , lorsqu'il est vicieux à son origine. Dans l'un & l'autre cas , il embrasse un si grand nombre d'objets , tant au-dedans qu'au-dehors , que sa dissolution amenée , soit par l'imbécillité du chef , soit par l'impatience des sujets , ne peut avoir que les suites les plus effrayantes. Si l'impatience des sujets vient à briser un joug sous lequel ils sont las de gémir , une nation s'avance plus ou moins rapidement à l'anarchie , à travers des flots de sang. Si elle arrive insensiblement à ce terme fatal , par l'indolence ou la foiblesse du souverain , incapable de tenir les rênes de l'empire ; le sang est épargné , mais la nation tombe dans un état de mort. Ce n'est plus qu'un cadavre dont toutes les parties entrent en putréfaction , se séparent & se transforment en un amas de vers qui pourrissent eux-mêmes après avoir tout dévoré. Cependant les nations adjacentes tournent autour , comme on voit dans les campagnes les animaux voraces. Elles s'emparent sans effort

XXVIII.

Etat où  
tombe le  
Portugal  
subjugué  
par l'Es-  
pagne.

d'une contrée sans défense. Alors les peuples passent sous un état pire qu'au sortir de la barbarie. Les loix du conquérant luttent contre les loix du peuple conquis ; les usages de l'un contre les usages de l'autre ; ses mœurs contre ses mœurs ; sa religion contre sa religion ; sa langue se confond avec un idiôme étranger. C'est un cahos dont il est difficile de présager la fin ; un cahos qui ne se débrouille qu'après le laps de plusieurs siècles, & dont il reste des traces, que les événemens les plus heureux n'effacent jamais entièrement.

Telle est l'image du Portugal à la mort du roi Sébastien, jusqu'à ce que ce royaume passa peu à peu sous la domination de Philippe second. Alors les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie. Quelques-uns se rendirent indépendans ; d'autres se firent corsaires, & ne respectèrent aucun pavillon. Plusieurs se mirent au service des princes du pays, & ceux-là devinrent presque tous ministres ou généraux, tant leur nation avoit encore d'avantages sur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à sa fortune ; ils agissoient sans zèle & sans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient partagées en trois gouvernemens, qui ne se prêtoient aucun secours, & dont les projets & les intérêts devinrent différens. Les soldats & les officiers étoient sans discipline, sans subordination, sans amour de la gloire. Les vaisseaux de guerre ne sortoient plus des

ports , ou n'en fortoient que mal armés. Les mœurs se dépravèrent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices , & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur , lorsqu'une nation libre , éclairée & tolérante se montra dans l'Inde , & leur en disputa l'empire.

On peut dire que dans les tems des découvertes que fit le Portugal , les principes politiques sur le commerce , sur la puissance réelle des états , sur les avantages des conquêtes , sur la maniere d'établir & de conserver des colonies , & sur l'utilité qu'en peut tirer la métropole , n'étoient point encore connus.

XXIX.  
Quelles  
sont les  
autres  
causes qui  
amènent  
la ruine  
des portugais  
dans  
l'Inde.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique , pour se rendre aux Indes & en rapporter des marchandises , étoit sage. Les bénéfices que faisoient les Vénitiens par des voies plus détournées , avoient excité une juste émulation dans les Portugais ; mais une si louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation se trouvant tout-à-coup maîtresse du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre , ne fut bientôt composée que de marchands , de facteurs , & de matelots , que détruisoient de longues navigations. Elle perdit aussi le fondement de toute puissance réelle , l'agriculture , l'industrie nationale & la population. Il n'y eut pas de proportion entre son commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore , elle voulut être conquérante , & embrassa une étendue de terrain , qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conserver sans s'affoiblir.

Ce petit pays , médiocrement peuplé , s'épuisoit sans cesse en soldats , en matelots , en colons.

Son intolérance religieuse ne lui permit pas d'admettre au rang de ses citoyens , les peuples de l'Orient & de l'Afrique ; & il lui falloit par-tout , & à tout moment , combattre ses nouveaux sujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ses projets de commerce en projets de conquêtes , la nation qui n'avoit jamais eu l'esprit de commerce , prit celui de brigandage.

L'horlogerie , les armes à feu , les fins draps , & quelques autres marchandises qu'on a apportées depuis aux Indes , n'étant pas à ce degré de perfection où elles sont parvenues , les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en lassèrent ; & ils ravirent de force aux Indiens ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'est alors qu'on vit en Portugal , à côté de la plus excessive richesse , la plus excessive pauvreté. Il n'y eut de riches , que ceux qui avoient possédé quelque emploi dans les Indes ; & le laboureur , qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans son travail , les artisans , qui manquoient d'ouvriers , abandonnant bientôt leurs métiers , furent réduits à la plus extrême misère.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorsque la cour de Lisbonne s'étoit occupée de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à se montrer dans ce doux climat, pour y dominer; que le commerce de ces contrées seroit une source inépuisable de richesses pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples qui, jusqu'alors, en avoient été les maîtres; que les trésors qu'on y puiseroit élèveroient l'état, malgré les étroites limites de son territoire, à la force, à la splendeur des puissances les plus redoutables. Ces séduisantes espérances ne subjuguèrent pas tous les esprits. Les plus éclairés, les plus modérés des ministres osèrent dire que, pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres, énerveroient pour jamais le royaume entier; que le gouvernement, entraîné loin de son centre par une ambition démesurée, attireroit, par violence ou par séduction, les citoyens aux extrémités de l'Asie; que le succès même de l'entreprise susciteroit à la couronne des ennemis puissans, qu'il lui seroit impossible de repousser. Inutilement on entreprit, quelque tems après, de détromper des hommes sages, en leur montrant les Indiens soumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes

& leur expérience les soutinrent contre l'éclat imposant des prospérités. Ils ne demandèrent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévastation, la confusion de toutes choses, poussées au dernier période. Le tems, ce juge suprême de la politique, ne tarda pas à justifier leurs prédictions.

XXX. De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans les mers d'Asie, il ne leur reste que Macao, une partie de l'isle de Timor, Daman, Diu & Goa. Les liaisons que ces misérables établissemens entretenoient entre eux; celles qu'ils avoient avec le reste de l'Inde & avec le Portugal, étoient très-languissantes. Elles se sont encore resserrées, depuis qu'on a établi à Goa une compagnie exclusive pour la Chine & pour le Mozambique.

Etat actuel des Portugais dans l'Inde.

Actuellement Macao envoie à Timor, à Siam, à la Cochinchine, quelques foibles bâtimens de peu de valeur. Il en envoie cinq ou six à Goa, chargés de marchandises rebutées à Canton, & qui, la plupart, appartiennent à des négocians Chinois. Ces derniers navires se chargent en retour du bois de sandal, du safran d'Inde, du gingembre, du poivre, des toiles, de tous les objets que Goa a pu traiter sur la côte de Malabar, ou à Surate, avec son vaisseau de soixante canons, avec ses deux frégates, & avec ses six chaloupes armées en guerre.

Il résulte de cette inaction, que la colonie

nie ne peut fournir annuellement pour l'Europe, que trois ou quatre cargaisons, dont la valeur ne passe pas 3, 175, 000 liv. même depuis 1752, que ce commerce a cessé d'être sous le joug du monopole, si l'on en excepte le sucre, le tabac en poudre, le poivre, le salpêtre, les perles, les bois de sandal & d'aigle, que la couronne continue à acheter & à vendre exclusivement. Les bâtimens qui les portoient, relâchoient autrefois au Brésil ou en Afrique, & y vendoient une partie de leurs marchandises : mais depuis quelque tems ils sont obligés de faire directement leur retour dans la métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la subjuguèrent. Le théâtre de leur gloire, de leur opulence, est devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Autrefois un vice-roi, & depuis 1774 un gouverneur-général, despote & cruel ; une milice turbulente & indisciplinée, formée par 6276 soldats noirs ou blancs ; des magistrats d'une vénalité publique ; une administration avide & injuste ; tous ces genres d'oppression qui anéantiroient le peuple le plus vertueux, peuvent-ils régénérer une nation paresseuse, dégradée & corrompue ? Que la cour de Lisbonne ouvre enfin les yeux ; & bientôt un pavillon, oublié depuis long-tems, reprendra quelque considération. Il ne figurera point parmi les

grandes puissances commerçantes : mais il pourra , sans éclat , enrichir son pays. Nous allons voir dans l'exemple des Hollandois , dont les entreprises vont nous occuper , ce que peut un petit peuple , quand la patience , la réflexion & l'économie dirigent ses spéculations.

*Fin du premier livre.*





# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

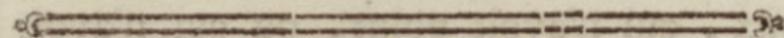
ET

## POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES  
EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



### LIVRE SECOND.



*Etablissemens , guerres , politique & com-  
merce des Hollandois dans les Indes  
Orientales.*

**L**A république de Hollande offre en naissant un grand spectacle aux nations, & doit rester un puissant objet d'intérêt pour nous, & de curiosité pour notre postérité la plus reculée. Son industrie & son audace ont éclaté par-tout, mais plus par-

ticuliérement sur les mers & le continent des Indes. Avant de la suivre dans ces vastes régions, nous remonterons jusqu'à l'époque la plus ancienne de son histoire. C'est sur-tout dans un ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il convient d'embrasser, d'un coup d'œil rapide, tout ce qui peut caractériser le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit, à portée de juger par lui-même, si ce qu'elle étoit à son origine annonçoit ce qu'elle est devenue depuis; & si les dignes compagnons de Civilis, qui braverent la puissance Romaine, se retrouvent dans ces républicains intrépides, qui, sous les auspices de Nassaou, repoussèrent la sombre & odieuse tyrannie de Philippe II.

I.

Ancien-  
nes révo-  
lutions de  
la Hollan-  
de.

C'est une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siècle avant l'ère chrétienne, les Battes, dégoûtés de la Hesse, allèrent s'établir dans l'isle que forment le Waal & le Rhin, sur un terrain marécageux, qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnerent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un chef, qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands, qui jugeoient les procès de leur district, & commandoient les troupes, étoient choisis, comme les rois, dans les assemblées générales. Cent personnes, pri-

ses dans la multitude , servoient de surveillans à chaque comte , & de chefs aux différens hameaux. La nation entiere étoit , en quelque sorte , une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice , qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie ; lorsque César passa les Alpes. Ce général Romain battit les Helvétiens , plusieurs peuples des Gaules , les Belges , les Germains , qui avoient passé le Rhin , & poussa ses conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition , dont l'audace & le succès tenoient du prodige , fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains , trop passionnés pour leur patrie , assurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome ; mais ils se soumirent en effet , à condition qu'ils se gouverneroient eux-mêmes , qu'ils ne paieroient aucun tribut , & qu'ils seroient assujettis seulement au service militaire.

César ne tarda pas à distinguer les Bataves des peuples vaincus & soumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules , rappelé à Rome par le crédit de Pompée , eut refusé d'obéir au sénat ; quand , assuré de l'empire absolu que le tems & son caractère lui avoient donné sur les légions & les auxiliaires , il attaqua ses ennemis en Espagne , en Italie , en Asie ; ce fut alors que reconnoissant les Bataves pour les plus sûrs instrumens de ses victoires , il leur ac-

corda le titre glorieux d'*amis & de freres du peuple Romain*.

Révoltés dans la fuite des injustices de quelques gouverneurs, ils suivirent cet instinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils se montrèrent ennemis aussi redoutables, qu'alliés fideles; mais ces troubles s'appaierent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus.

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'est arrivé depuis, se fut relâchée des vertus mâles & des principes austeres qui avoient posé les fondemens de son élévation; lorsque ses loix eurent perdu leur force, ses armées leur discipline, ses citoyens leur amour pour la patrie; les Barbares, que la terreur du nom Romain avoit poussés vers le Nord, & que la violence y avoit contenus, se débordèrent vers le Midi. L'empire s'éroula de tous côtés; & ses plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais cessé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs en particulier lui arracherent les Gaules; & la Batavie fit partie du vaste & brillant royaume que ces conquérans fonderent dans le cinquieme siecle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens presque inséparables des états naissans, & trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince, & tantôt elle

gémît sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangères, ou en proie à la fureur des dissensions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins ; & plus souvent des peuples venus du Nord portèrent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, & de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sapperent les fondemens du trône, & avilirent, par leur audace, les loix & la religion. L'anarchie & le despotisme se succéderent avec une rapidité, qui ôtoit aux plus confians jusqu'à l'espérance d'un avenir supportable. L'époque brillante du regne de Charlemagne ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, & que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retomberent, après sa mort, dans le cahos, d'où elles étoient sorties sous Pepin, son pere, & plus encore sous lui-même. L'empire François, dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Celui de ses petits-fils, dont la Germanie fut le partage, obtint encore la Batavie, à laquelle les Normands, dans leurs excursions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens finit au commencement du dixième siècle. Comme les autres princes François n'avoient ni le courage, ni les forces né-

cessaires pour faire valoir leurs droits, les Germains brisèrent aisément un joug étranger. Ceux de la nation qui, sous l'autorité du Monarque, régissoient les cinq cercles dont l'état étoit composé, choisirent un d'entre eux pour chef. Il se contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puissans, que des devoirs plus gênans auroient pu pousser à une indépendance entière. Leurs obligations se réduisirent au service féodal.

Les comtes de Hollande, qui, comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé jusqu'alors qu'une juridiction précaire & dépendante, acquirent, à cette époque mémorable, les mêmes droits que tous les grands vassaux d'Allemagne. Ils augmentèrent dans la suite leurs possessions par les armes, par les mariages, par les concessions des empereurs, & réussirent, avec le tems, à se rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entreprises injustes qu'ils formerent contre la liberté publique, n'eurent pas le même succès. Leurs sujets ne furent ni intimidés par les violences, ni séduits par les caresses, ni corrompus par les profusions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités, furent toujours l'ouvrage des trois pouvoirs réunis, du comte, des nobles & des villes. L'esprit républicain étoit encore l'esprit dominant de la nation, lorsque des événemens extraordinaires la firent passer sous la domination de la maison de Bourgogne,

qui étoit déjà puiffante , & qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés , qui calculoient les probabilités , prévoyoit que cet état , formé fucceffivement de plufieurs autres états , feroit d'un grand poids dans le fyftême politique de l'Europe. Le génie de fes habitans , l'avantage de fa fîtuation , fes forces réelles ; tout lui préfageoit un agrandiffement prefque sûr & fort confidérable. Un événement qui , quoique très-ordinaire , confond toujours l'ambition , déconcerta des projets & des efpérances , qui ne devoient pas tarder à fe réaliser. La ligne mafculine s'éteignit dans cette maifon ; & Marie , fon unique héritière , porta en 1477 , dans la maifon d'Autriche , le fruit de plufieurs hafards heureux , de beaucoup d'intrigues , & de quelques injuftices.

A cette époque , fi célèbre dans l'hiftoire , chacune des dix-fept provinces des Pays-Bas avoit des loix particulieres , des privileges fort étendus , un gouvernement prefque ifolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieufe , de laquelle dépendent également le bonheur & la sûreté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiarifé les peuples avec cette efpece de cahos , & ils ne foupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'adminiftration plus raifonnable. Le préjugé étoit fi ancien , fi général & fi affermi , que Maximilien , Philippe & Charles , ces trois premiers princes Autrichiens , qui jouirent de l'héritage de la

maison de Bourgogne , ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils se flatterent que quelqu'un de leurs successeurs trouveroit des circonstances favorables , pour exécuter avec sûreté , ce qu'ils ne pouvoient seulement tenter sans risque.

II.  
Fonda-  
tion de la  
républi-  
que de  
Hollande.

Alors se préparoit en Europe une grande révolution dans les esprits. La renaissance des lettres , un commerce étendu , les inventions de l'imprimerie & de la bouffole , amenoient le moment où la raison humaine devoit secouer le joug d'une partie des préjugés qui avoient pris naissance dans les tems de barbarie.

Beaucoup de bons esprits étoient frappés des abus qui s'étoient glissés parmi les ministres de la religion. Mais ces bons esprits ne firent pas la révolution ; ce fut un moine turbulent. Son éloquence barbare souleva les nations du Nord. Quelques hommes instruits entraînent d'autres peuples. Parmi les princes de l'Europe , les uns adopterent la religion des réformateurs , d'autres se tinrent unis à Rome. Les premiers entraînent assez aisément leurs sujets dans leurs opinions ; les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embrasser les opinions nouvelles. Ils employerent plusieurs moyens , mais trop souvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'esprit de fanatisme , qui avoit détruit les Saxons , les Albigeois , les Hufsites. On releva les gibets , on ralluma les bûchers , pour y envoyer les novateurs.

Aucun souverain ne fit plus d'usage de

ces moyens que Philippe II. Son despotisme s'étendoit sur toutes les branches de sa vaste monarchie ; & on persécutoit ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infidèles. Les Pays-Bas furent plus particulièrement le théâtre de ces violences ; & des milliers de citoyens périrent sur l'échafaud. Ces peuples se révolterent. On vit alors se renouveler le spectacle que les Vénitiens avoient donné au monde plusieurs siècles auparavant. Un peuple qui fuyoit la tyrannie , & qui ne trouvoit plus d'asyle sur la terre , alla le chercher sur les eaux. Sept petites provinces , au nord du Brabant & de la Flandre , inondées plutôt qu'arrosées par de grandes rivières , souvent submergées par la mer , qu'on contenoit à peine avec des digues ; n'ayant pour richesses que le produit de quelques pâturages , & une pêche médiocre , fonderent une des plus riches , des plus puissantes républiques du monde , & le modèle peut-être des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux ; mais si les Hollandois commencèrent par des défaites , ils finirent par des victoires. Les troupes Espagnoles , qu'ils avoient à combattre , étoient les meilleures de l'Europe : elles eurent d'abord des avantages. Peu-à-peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils résistèrent avec constance ; ils s'instruisirent par leurs fautes mêmes , par l'exemple de leur ennemi , & ils le surpassèrent enfin dans la

science de la guerre. La nécessité de disputer pied à pied le terrain étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état si foible dans sa naissance, chercha des armes & de l'appui par-tout où elle put en espérer. Elle donna des asyles aux pirates de toutes les nations, dans le dessein de s'en servir contre les Espagnols; & ce fut là le fondement de sa puissance maritime. Des loix sages, un ordre admirable, une constitution qui conservoit l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance, firent bientôt de cette république un état puissant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Espagnole. Elle avoit déjà du commerce, & celui qui convenoit le mieux à sa situation. Ses vaisseaux faisoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui: ils se chargeoient des marchandises d'une nation, pour les porter à l'autre. Les villes anféatiques, & quelques villes d'Italie, étoient en possession de ces transports: les Hollandois, en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage; ils le durent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition, & aspirèrent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandises des Indes, pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II, devenu le maître du Portugal, défendit, en 1594, à ses nouveaux sujets, toute relation avec ses ennemis. Il ne prévoyoit pas qu'une interdiction, qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandois, les rendroit en effet plus redoutables. Si ces sages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le succès de leurs opérations navales, on peut penser que, contents de couvrir de leurs vaisseaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas songé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impossibilité de maintenir leur commerce sans les productions de l'Orient, les força à sortir d'une sphere, peut-être trop étroite pour la situation où ils se trouvoient. On résolut d'aller puiser ces richesses à leur source.

Il semble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaisseaux, & de les envoyer aux Indes : mais on n'avoit ni pilotes qui connussent les mers d'Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignoit les dangers d'une longue navigation sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître ; on craignoit de voir les vaisseaux interceptés dans une route de six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine & au Japon par les mers du Nord. La route devoit être plus courte & plus sûre. Les Anglois avoient fait cette tentative sans succès ; les Hollandois la renouvelèrent, & ne furent pas plus heureux.

III.  
Premiers  
voyages  
des Hol-  
landois  
aux Indes.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête & d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam que, s'ils vouloient le tirer de prison, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit en effet instruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la manière dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions; on paya ses dettes. Les lumières étoient telles qu'il les avoit promises. Ses libérateurs, qu'il éclaira, formerent une association, sous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confièrent, en 1595, quatre vaisseaux, pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant, autant qu'il seroit possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Brésil, s'arrêta à Madagascar, relâcha aux Maldives, & se rendit aux isles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieuses. Sa sagesse lui procura l'alliance du principal souverain de Java: mais les Portugais, quoique haïs, & sans établissement dans l'isle, lui susci-

terent des ennemis. Il sortit victorieux de quelques petits combats, qu'il fut contraint de livrer, & repartit avec sa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richesses & beaucoup d'espérances. Il ramenoit avec lui des Negres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonois, & enfin Abdul, pilote de Guzurate, plein de talens, & qui connoissoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman, & les lumieres qu'on devoit à son voyage, les négocians d'Amsterdam conçurent le projet d'un établissement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre; qui les approcheroit des isles où croissent des épices plus précieuses; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon; & qui, de plus, seroit éloigné du centre de la puissance Européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. Van-Neck chargé en 1598, avec huit vaisseaux, d'une opération si importante, arriva dans l'isle de Java, où il trouva les habitans indisposés contre sa nation. On combattit; on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, servirent les Hollandois. On leur laissa faire le commerce; & bientôt ils expédièrent quatre vaisseaux avec beaucoup d'épices & quelques toiles. L'amiral, avec le reste de sa flotte, fit voile pour les Moluques, où il apprit que les na-

turels du pays avoient chassé les Portugais de quelques endroits , & qu'ils n'attendoient qu'une occasion favorable pour chasser les autres. Il établit des comptoirs dans plusieurs de ces isles ; il fit des traités avec quelques souverains , & il revint en Europe chargés de richesses.

La joie que son retour causa fut extrême. Le succès de son voyage excita une nouvelle émulation. Il se forma des sociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Provinces-Unies. Bientôt ces associations trop multipliées , se nuisirent les unes aux autres , par le prix excessif où la fureur d'acheter fit monter les marchandises dans l'Inde , & par l'avilissement où la nécessité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes sur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuissance où se trouvoit chacune d'elles séparément , de résister à un ennemi redoutable , qui se faisoit un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture , le gouvernement , quelque fois plus éclairé que des particuliers , vint à leur secours.

IV. Les Etats-Généraux réunirent , en 1602 , ces différentes sociétés en une seule , sous le nom de compagnie des grandes Indes. On lui accorda le droit de faire la guerre ou la paix avec les princes de l'Orient , de bâtir des forteresses , de choisir les gouverneurs , d'entretenir des garnisons , & de nommer des officiers de police & de justice.

Etablis-  
sement de la  
Compa-  
gnie des  
Indes.

Cette compagnie , sans exemple dans l'antiquité , modele de toutes celles qui l'ont suivie , commençoit avec de grands avantages. Les sociétés particulieres , qui l'avoient précédée , lui étoient utiles par leurs malheurs , par leurs fautes mêmes. Le trop grand nombre de vaisseaux qu'elles avoient équipés , avoit donné des lumieres certaines sur toutes les branches du commerce ; avoit formé beaucoup d'officiers & de matelots ; avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées , en n'exposant d'abord que des gens sans aveu & sans fortune.

Tant de moyens réunis ne pouvoient rester oisifs dans des mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même , qui l'enrichissoit , augmentoit sa force au dehors ; mais qui pouvoit diminuer avec le tems le ressort politique de la démocratie , qui est l'amour de l'égalité , de la frugalité , des loix & des citoyens.

Aussi-tôt après son établissement , la compagnie fit partir pour les Indes quatorze vaisseaux & quelques yachts , sous les ordres de l'amiral Warwick , que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce , & de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'isle de Java ; il en bâtit un dans les états du roi de Johor ; il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Ben-

gale. Il eut à combattre souvent les Portugais , & il remporta presque toujours l'avantage. Dans les lieux où ils n'étoient que commerçans , il eut à détruire les préventions répandues contre sa nation , qu'ils avoient représentée comme un amas de brigands , ennemis de tous les rois , & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais apprirent bientôt aux peuples d'Asie laquelle des deux nations avoit sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à se faire une guerre sanglante.

Quel dut être l'étonnement des Indiens , témoins de ces grands combats ? Combien leur cœur devoit tressaillir de joie , en voyant leurs tyrans s'acharner à leur destruction mutuelle ? Avec quel transport ils devoient bénir une providence vengeresse des maux qu'on leur avoit faits ? Jusqu'où ne devoit pas monter leur espérance , puisque de quelque côté que le sang fût répandu , c'étoit celui d'un oppresseur ou d'un ennemi ?

V. *Guerres des Hollandois & des Portugais.* Les Portugais avoient pour eux une parfaite connoissance des mers , l'habitude du climat , & les secours de plusieurs nations qui les détestoient , mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par le sentiment pressant de leurs besoins ; par l'espérance de donner une stabilité entière à une indépendance qu'on leur disputoit encore ; par l'ambition de fonder un grand commerce

sur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres ; par une haine que la diversité de religion rendoit implacable. Ces passions , en leur donnant l'activité , la force , l'opiniâtreté nécessaires dans l'exécution des grands projets , ne les empêchoient pas de se conduire avec précaution. Leur douceur & leur bonne foi leur concilioient les peuples. Bientôt plusieurs se déclarerent contre leurs anciens oppresseurs.

Les Hollandois faisoient passer continuellement en Asie de nouveaux colons , des vaisseaux & des troupes ; & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Espagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes ; de les faire soutenir par l'escadre qu'on avoit entretenue jusqu'alors dans l'Inde ; de réparer les places fortes , & d'en renouveler les garnisons. On pouvoit penser qu'elle désiroit l'abaissement de ses nouveaux sujets , qui ne lui paroissent pas assez soumis , & qu'elle fondoit la perpétuité de son empire sur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des ressources en lui-même , elle lui enlevoit ses citoyens , qu'elle envoyoit en Italie , en Flandre , dans les autres contrées de l'Europe où elle faisoit la guerre.

Cependant la balance fut long - tems égale , & les événemens assez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais , à leur arrivée aux Indes , n'avoient eu à combattre sur mer que de foibles navires ,

mal construits, mal armés, mal défendus; & sur le continent, que des hommes effeminés, des despotes voluptueux, des esclaves tremblans : au lieu que ceux qui venoient leur arracher le sceptre de l'Asie, devoient enlever à l'abordage des vaisseaux semblables aux leurs; emporter d'assaut des forteresses régulièrement construites; vaincre & subjuguier des Européens, enorgueillis par un siecle de victoires, & par la fondation d'un empire immense.

Le tems arriva enfin où les Portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors se vérifia la prophétie d'un roi de Perse. Ce prince ayant demandé à un ambassadeur arrivé de Goa, combien de gouverneurs son maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit sa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'Ambassadeur. *Tant pis*, répliqua le monarque : *sa puissance, dans un pays où il se commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-tems.*

On ne vit pas pourtant durant cette guerre, dans les Hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoient signalé les entreprises des Portugais : mais on leur vit une fuite, une persévérance immuables dans leurs desseins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives avec de nouvelles forces & des mesures plus sages. Ils ne s'exposoient jamais à une défaite entière. Si dans un combat ils

avoient plusieurs vaisseaux maltraités, ils se retiroient ; & comme ils ne pouvoient jamais se résoudre à perdre de vue leur commerce, la flotte vaincue, en se réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetoit des marchandises, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds, qui étoient employés à de nouvelles entreprises. Les Hollandois ne faisoient pas toujours de grandes choses, mais ils n'en faisoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avoient fait plus de guerres, peut-être, pour s'illustrer que pour s'agrandir. Les Hollandois suivirent leur premier dessein, sans se laisser détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquêtes ruineuses.

Des 1601 ils avoient cherché, & en 1607 ils chercherent encore à s'ouvrir les ports du vaste empire de la Chine, qui, à cette époque, n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les soins de leurs missionnaires, leur en firent refuser l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refusé aux prières, & ils se déterminèrent à intercepter les vaisseaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les suites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte Portugaise, partie de Macao, alloit fondre sur les pirates, lorsqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre ; l'impossibilité de se radouber dans des mers où l'on manquoit d'asile ; la crainte de commettre

l'honneur de la nation , à la vue d'un grand empire où l'on étoit intéressé à le conserver : tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-tems.

Quelques années après , les Hollandois assiégèrent une place , dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouèrent dans leur entreprise : mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens , ils firent servir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao , à former une colonie dans les isles des Pêcheurs. Ce sont des rochers qui manquent d'eau dans des tems de sécheresse , & de vivres dans tous les tems. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avantages solides ; parce que dans le continent voisin , on empêchoit , avec la plus grande sévérité , toute liaison avec ces étrangers , qu'on trouvoit si dangereux près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établissement qu'ils désespéroient de rendre utile , lorsqu'ils furent invités , en 1624 , à s'aller fixer à Formose , avec l'assurance , que les marchands Chinois auroient une liberté entière d'aller traiter avec eux.

VI. Cette isle , quoique située dans la province  
 Les Hol- de Fokien & à trente lieues de la côte ,  
 landois n'étoit pas soumise à l'empire de la Chine ,  
 s'établif- qui n'a point la passion des conquêtes ; &  
 sent à Formose. qui , par une politique inhumaine & mal-  
 entendue , aime mieux laisser périr une  
 partie de sa population , que d'envoyer la  
 surabondance de ses sujets dans des terres

voisines. On trouva que Formose avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans , à en juger par leurs mœurs & par leur figure , paroissoient descendus des Tartares de la partie la plus septentrionale de l'Asie. Vraisemblablement la Corée leur avoit servi de chemin. Ils vivoient , la plupart , de pêche ou de chasse , & alloient presque nus.

Les Hollandois , après avoir pris sans obstacle toutes les lumieres que la prudence exigeoit , jugerent que le lieu le plus favorable pour un établissement , étoit une petite isle voisine de la grande. Ils trouvoient dans cette situation trois avantages considérables ; une défense aisée , si la haine ou la jalousie cherchoient à les troubler ; un port formé par les deux isles ; la facilité d'avoir dans toutes les moussons une communication sûre avec la Chine ; ce qui auroit été impossible dans quelque autre position qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie se fortifioit insensiblement sans éclat , lorsqu'elle s'éleva tout d'un coup à une prospérité qui étonna toute l'Asie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares , qu'elle dut ce bonheur inespéré. Ainsi les torrens engraisent les vallons de la substance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois , qui ne vouloient pas se soumettre au vainqueur , se refugierent à Formose. Ils y porterent l'activité , qui leur est particuliere , la culture du riz & du sucre , & y attirerent des

vaiffeaux fans nombre de leur nation. Bientôt l'ifle devint le centre de toutes les liaifons que Java , Siam , les Philippines , la Chine , le Japon , d'autres contrées , voulurent former. En peu d'années , elle fe trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient fur de plus grands fuccès encore , lorfque la fortune trompa leurs efpérances.

Un Chinois , nommé Equam , né dans l'obfcuredé , s'étoit fait pirate par inquiétude , & par fes talens , étoit parvenu à la dignité de grand amiral. Il foutint long-tems les intérêts de fa patrie contre les Tartares ; mais voyant que fon maître avoit fuccombé , il chercha à faire fa paix. Arrêté à Pekin , où on l'avoit attiré , il s'y vit condamné , par l'ufurpateur , à une prifon perpétuelle , dans laquelle on croit qu'il fut empoifonné. Sa flotte fervit d'afyle à fon fils Coxinga , qui jura une haine éternelle aux opprefleurs de fa famille & de fa patrie , & qui imagina qu'il pourroit exercer contre eux des vengeances terribles , s'il réuffiffoit à s'emparer de Formofe. Il l'attaque , & prend à la defcente le miniftre Hambroeck.

Choifi entré les prifonniers pour aller au fort de Zélande , déterminer fes compatriotes à capituler , ce républicain fe fouvient de Régulus : il les exhorte à tenir ferme , & tâche de leur perfuader , qu'avec beaucoup de çonftance ils forceront l'ennemi à fe retirer. La garnifon , qui ne doute pas  
que

que cet homme généreux ne paie sa magnanimité de sa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont tendrement appuyées par deux de ses filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis, dit-il, d'aller reprendre mes fers; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que, pour me mettre à couvert, j'ai appesanti le joug, & peut-être causé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois, & le siege commence.

Quoique les ouvrages de la place fussent en mauvais état; que les munitions de guerre & de bouche n'y fussent pas abondantes; que la garnison fût foible, & que les secours envoyés pour attaquer l'ennemi se fussent honteusement retirés, le gouverneur Coyet fit une défense opiniâtre. Forcé, au commencement de 1662, de capituler, il se rendit à Batavia, où ses supérieurs, par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent, pour ne pas laisser soupçonner que la perte d'un établissement si important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer, furent inutiles; & l'on fut réduit dans la suite à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourroit paroître singulier qu'aucun peuple de l'Europe, depuis 1683, que For-



être plus courageuse que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à se venger. Une inquisition publique & secrète consterna les citoyens : ils devinrent espions, délateurs, accusateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appellèrent crimes d'état, & les discours imprudens, crimes de lèse-majesté. La persécution fut érigée en législation, il fallut noyer successivement trois générations dans leur propre sang ; & des peres rebelles donnerent le jour à des fils proscrits.

Le Japon ne fut, durant un siècle, qu'un cachot rempli de criminels, & un théâtre de supplices. Le trône, élevé sur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les sujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient souvent par des crimes, qui, sous le despotisme, ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils se punissoient de leur esclavage, ou se vengeoient de la tyrannie, en se donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les aider à souffrir : ce fut le christianisme que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonois, le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchoient une religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'insinuer chez un peuple voisin de

la Chine. Elle étoit trop simple, cette doctrine, pour des insulaires, dont l'imagination, naturellement inquiète, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement. Quelques dogmes du christianisme, assez semblables à ceux des Budsoïstes; le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnerent des profélites aux missionnaires Portugais. La haine du prince contribua peut-être à en augmenter le nombre.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aima un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycosama leva un sceptre de fer, & frappa sur les chrétiens, comme ennemis de l'état. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, & la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des buchers, & des millions de victimes s'y précipiterent. Les empereurs du Japon enchérèrent sur ceux de Rome dans l'art de persécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauds furent teints du sang innocent des martyrs. Ce fut une semence de christianisme, mais aussi de fédition. Près de quarante mille chrétiens, dans le royaume ou la province Darima, s'armèrent au nom & pour le nom de *Christ*: ils se défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en survécut pas un seul au carnage, excité par la persécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient soutenus durant

toute cette grande crise. Cependant , depuis long-tems le gouvernement & le peuple étoient mécontents d'eux. Ils s'étoient rendus suspects au gouvernement par leur ambition , par leurs intrigues , peut-être par des conspirations secrètes : & odieux au peuple , par leur avarice , par leur orgueil , par leurs infidélités. Mais , comme on avoit pris l'habitude des marchandises qu'ils apportoient , & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer , ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638 , lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandois , qui , depuis quelque tems , étoient entrés en concurrence avec eux , ne furent pas enveloppés dans cette disgrâce. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement ; qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens ; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrire , que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie ; qu'ils paroissoient réservés , souples , modestes , uniquement occupés de leur commerce , on les toléra mais en les gênant beaucoup. Trois ans après , soit que l'esprit d'intrigue & de domination les eut faisis ; soit , comme il est plus vraisemblable , qu'aucune conduite n'ait pu prévenir la défiance Japonoise , ils furent dépouillés de la liberté & des privilèges dont ils jouissoient.

Depuis 1641 , ils sont relégués dans l'isle

artificielle de Decima , élevée dans le port Nangazaki , & qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent ; & la poudre , les fusils , les épées , l'artillerie , les voiles , le gouvernail même sont portés à terre. Dans cette espece de prison , ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée ; & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires , chargés de régler le prix & la qualité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siecle , ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est le témoin ; & que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages , sans avoir flétri le caractère.

Des draps d'Europe , des soies , des toiles peintes , du sucre , des bois de teinture , quelques épiceries , principalement du poivre & du girofle : telles sont les marchandises qui sont portées au Japon. Les retours ordinaires étoient très-considérables dans les tems d'une liberté indéfinie. Après les gênes , il ne fut annuellement expédié de Batavia que trois bâtimens qu'il fallut bientôt réduire à deux. Depuis douze ans même , on n'envoie alternativement qu'une ou deux foibles cargaisons ; soit que l'acheteur ait exigé cette réduction , soit que le vendeur y ait été déterminé par la médiocrité des bénéfices. Suivant les réglemens , tous les effets réunis ne devoient produire

que 1,000,000 livres ; mais, quoique vraisemblablement cet ordre ne soit pas exécuté à la rigueur, on est assuré que le gain ne passe pas 50,000 liv. Il seroit plus considérable, sans l'obligation imposée aux Hollandois, d'envoyer tous les ans à la capitale de l'empire, un ambassadeur chargé de présens. Le paiement se fait avec le meilleur cuivre de l'univers, qui se consume dans le Bengale, sur la côte de Coromandel & à Surate ; il se fait aussi avec du camphre, que l'Europe emploie, lorsqu'il a été purifié à Amsterdam.

Les agens de la compagnie sont plus heureux que le corps qu'ils servent. Par une hospitalité qui est particulière au Japon, on leur donne, dès leur arrivée, des courtisanes qu'ils peuvent garder jusqu'à leur départ. Ces filles sont d'une grande ressource pour leur fortune. C'est par ce moyen qu'ils introduisent dans le pays, & l'écaille de tortue dont les Japonois font leurs bijoux les plus recherchés, & le camphre de Sumatra qui, se trouvant assez parfait pour n'avoir pas besoin de l'opération du feu, est censé digne des autels.

En échange, ils reçoivent un or très-pur qui, aussi-bien que la marchandise, passe par les mains de leurs maîtresses dont l'intelligence & la probité, dans la double négociation, sont également attestées.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'empire avec les Hollandois, ne font pas un commerce plus étendu, &

c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont enfermés, tout le tems que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espece de prison, composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, & défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions contre eux, depuis que, parmi les livres de philosophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires Européens les avoient chargés à Canton de les répandre; & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévèrement punie.

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un despotisme le plus absolu de la terre, regarderont toute communication avec les étrangers, comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état s'est ôtée l'unique moyen de s'adoucir elle-même, en adoucissant le caractère national. Le Japonois, ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les

travaux. Son inquiétude devoit avoir une carrière libre au dehors , si l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu séditieux au dedans. Cette énergie de l'ame , qui est dégénérée en fanatisme , se feroit exaltée en industrie. La contemplation se feroit changée en action ; la crainte des peines en amour du plaisir. Cette haine de la vie qui tourmente le Japonois enchaîné , gourmandé , effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans sa rage , auroit cédé dans son ame à la curiosité de courir les mers & de voir les nations. En changeant souvent de place & de climat , il eût insensiblement changé de mœurs , d'opinions , de caractère ; & ce changement étoit un bien pour lui , comme il l'est pour la plupart des peuples. Par le commerce , on est moins citoyen peut-être , mais on devient plus homme ; & le Japonois est devenu tigre sous la verge de ses tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates , les Egyptiens , & toutes les nations isolées qui ont été plus fortes , plus grandes & plus stables dans l'état de séparation qu'elles s'étoient imposé. Le genre humain n'a rien gagné dans ces institutions singulieres. Mais l'esprit de commerce est utile à toutes les nations , en leur communiquant les biens & les lumieres de chacune. Enfin , fût-il inutile ou funeste à certains peuples , il étoit nécessaire aux Japonois. Par le commerce , ils se feroient éclairés à la Chine , huma-

nisés dans l'Inde , guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.

VIII. Les Moluques subissent le joug des Hollandois. Heureusement pour les Hollandois , ils avoient des ressources qui les dédommagoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces isles les plus remarquables de la Zone Torride , lorsqu'ils chercherent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais , après en avoir été longtems possesseurs , s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Espagnols devenus leurs maîtres , & avec le tems , à leur céder ce commerce presque entièrement. Les deux nations , toujours divisées , toujours en guerre , parce que le gouvernement n'avoit eu ni le tems , ni l'adresse de détruire leur antipathie , se réunirent pour combattre les sujets des Provinces-Unies. Ceux-ci , soutenus des naturels du pays , qui n'avoient pas encore appris à les craindre & à les haïr , acquirent peu à peu la supériorité. Les anciens conquérans furent chassés vers l'an 1621 , & remplacés par d'autres aussi avides , mais moins inquiets & plus éclairés.

Aussi-tôt que les Hollandois se virent solidement établis aux Moluques , ils chercherent à s'approprier le commerce exclusif des épiceries ; avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller , n'avoient jamais pu se procurer. Ils se servirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la

main , & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laisser bâtir , pour amener à leur plan les rois de Ternate & de Tidor , maîtres de cet archipel. Ces princes se virent réduits à consentir qu'on arrachât , des isles laissées sous leur domination , le muscadier & le giroffier. Le premier de ces esclaves couronnés recoit , pour prix de ce grand sacrifice , une pension de 70,950 l. & le second , une d'environ 13,200 livres. Une garnison , qui devoit être de sept cens hommes , est chargée d'assurer l'exécution du traité. Et tel est l'état d'anéantissement où les guerres , la tyrannie , la misere ont réduit des rois , que ces forces seroient plus que suffisantes pour les tenir dans cette dépendance , s'il ne falloit surveiller les Philippines , dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans , & qu'aucune nation étrangere ne soit reçue chez eux , les Hollandois n'y font qu'un commerce languissant , parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange , ni d'autre argent que celui qu'ils y envoient pour payer les troupes , les commis & les pensions. Ce gouvernement , les petits profits déduits , coûte par an à la compagnie 154,000 livres.

Elle se dédommage bien de cette perte à Amboine , où elle a concentré la culture du giroffier.

L'arbre qui donne le girofle , a le port du bouleau , l'écorce fine & lisse du hêtre.

Son tronc , formé d'un bois très-dur , s'éleve peu & se partage en plusieurs branches principales , dont les rameaux se couvrent en Mars de feuilles & de fleurs. Les feuilles sont toujours opposées , pointillées , lisses , entières sur les bords , presque semblables , pour la forme & la consistance , à celles du laurier. Les fleurs , disposées en corymbe terminal , ont chacune un calice allongé , terminé par quatre dents , qui porte autant de pétales blancs & un grand nombre d'étamines. Le pistil renfermé dans le fond de ce calice , devient avec lui un fruit ovoïde rempli d'un seul noyau , & connu sous le nom de matrice de girofle. Ce même calice , cueilli avant le développement des pétales & la fécondation du pistil , est le clou proprement dit , dont la récolte fait le principal objet de la culture du giroflier. Elle commence en Octobre & finit en Février. Lorsque les clous ont acquis une couleur rougeâtre & une certaine fermeté , on les fait tomber avec de longs roseaux , ou en secouant fortement les branches de l'arbre sur de grandes toiles ou sur un terrain bien nettoyé. Ils sont exposés ensuite , pendant quelques jours , à la fumée sur des claies recouvertes de grandes feuilles. Cette fumigation , à laquelle on devoit peut-être substituer l'étuve , est suivie de la dessiccation au soleil , qui est censée parfaite , lorsqu'en enlevant avec l'ongle une portion de l'enveloppe du clou , on apperçoit dans l'intérieur une belle couleur rouge.

Le giroflier veut un terrain gras & fertile. On favorise son accroissement en lui donnant de l'espace, & en arrachant les herbes & les arbrisseaux de son voisinage; ce qui a fait dire à quelques voyageurs, qu'il attiroit à lui tous les suc nourriciers du sol qui le produit. Si on l'abandonnoit à lui-même, il s'éleveroit très-haut; mais on préfère, pour la facilité de la récolte, une tige basse & ramifiée dès son origine.

Les clous, qui ont été oubliés sur l'arbre, continuent à grossir jusqu'à l'épaisseur d'un demi-pouce. Ils sont alors propres à la germination, pourvu qu'on les mette aussitôt en terre, & ils produisent le giroflier, qui ne donne des fleurs qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces fruits ou matrices, quoique inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandois ont coutume d'en confire avec du sucre; & dans les longs voyages, ils en mangent après le repas, pour rendre la digestion meilleure; ou ils s'en servent comme d'un remède agréable contre le scorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, pesant, gras, facile à casser, d'une odeur excellente, d'un goût chaud & aromatique, presque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, & y laissant une humidité huileuse quand on le presse. La grande consommation s'en fait dans les cuisines. Il est tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & sur-tout aux Indes, que l'on y

méprise presque toutes les nourritures où il ne se trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs : on l'emploie aussi parmi les odeurs. On s'en fert peu dans la médecine ; mais on en tire une huile dont elle fait un assez grand usage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine quatre mille terrains, sur chacun desquels elle a d'abord permis, & s'est vue forcée, vers l'an 1720, d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres ; ce qui forme un nombre de cinq cens mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle, & par conséquent leur produit réuni s'éleve au-dessus d'un million pesant.

Le cultivateur est payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écrues, tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroissement, si les habitans d'Amboine, & des petites isles qui en dépendent, avoient voulu se livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les essais ont été heureux. Tout misérables que sont ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence, parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est un peu différente dans les isles de Banda, situées à trente lieues d'Amboine. Ces isles sont au nombre de cinq. Deux sont incultes & presque

inhabitées ; les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers.

Le muscadier a le port & le feuillage du poirier. Son tronc peu élevé est recouvert, ainsi que ses branches, d'une écorce lisse & cendrée. Ses feuilles, disposées alternativement, sont ovales, aiguës, vertes en dessus, blanchâtres en dessous, & répandent une odeur aromatique quand on les froisse. Aux fleurs, dont les caractères n'ont pas encore été assez observés, succède le fruit recouvert d'un brou, semblable pour la forme à celui du noyer ordinaire, mais plus charnu & succulent. Ce brou, parvenu à sa maturité, acquiert une couleur jaune & foncée, & laisse apercevoir, en s'ouvrant, une enveloppe plus intérieure, membraneuse, d'un beau rouge, fendue par intervalles, connue sous le nom de macis, appliquée immédiatement sur la coque mince & cassante qui renferme la muscade. C'est le tems de la cueillir, sans quoi le macis se détacheroit, & la noix perdrait cette huile qui la conserve, & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, est confite au sucre, & n'est recherchée qu'en Asie.

Le fruit est neuf mois à se former. Quand on l'a cueilli, on détache sa première écorce, & on en sépare le macis, qu'on laisse sécher au soleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles sont étendues sur des claies,

où elles sechent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jettées dans de l'eau de chaux : précaution nécessaire, pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant le terroir, l'exposition, l'âge & la culture de l'arbre. Bien différent du giroflier, le muscadier aime un terrain humide, couvert de plantes, & même ombragé par de grands arbres, pourvu qu'il n'en soit pas étouffé. Sous leur abri, il leve très-bien, & supporte les froids qui se font quelquefois sentir sur le sommet des montagnes. La muscade ronde est plus recherchée que la longue, qui n'en est qu'une variété. On estime sur-tout celle qui est récente, grasse, pesante, de bonne odeur, d'une saveur agréable, quoique amere, & qui, étant piquée, rend un suc huileux. Son usage immodéré produit des accès de folie, & quelquefois donne la mort. A petite dose, elle facilite la digestion, dissipe les vents, fortifie les visceres, & arrête la dyffenterie. L'huile figée que l'on retire par expression des muscades rebutées dans la vente, & celle que fournit le macis, sont employées extérieurement dans les maladies du genre nerveux.

On trouve à Amboine un giroflier sauvage, qui differe de l'autre par son tronc plus élevé, ses feuilles beaucoup plus longues, ses matrices très-allongées, raboteuses

à leur surface & d'un goût désagréable. Les isles de Banda fournissent aussi cinq ou six espèces de muscadiers sauvages, que les Hollandois ont négligé de détruire, parce que leur fruit, peu aromatique & de nulle valeur dans le commerce, est simplement un objet de curiosité.

A l'exception de cette précieuse épicerie, les isles de Banda, comme toutes les Moluques, sont d'une stérilité affreuse. On n'y trouve le superflu, qu'aux dépens du nécessaire. La nature s'y refuse à la culture de tous les grains. La moëlle de sagou y sert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne seroit pas suffisante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macassar, ou dans l'isle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandises.

C'est le seul établissement des Indes orientales qu'on puisse regarder comme une colonie Européenne; parce que c'est le seul où les Européens aient la propriété des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda sauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs possessions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques isles voisines des esclaves pour la culture. Ces blancs sont la plupart créoles, ou des esprits chagrins, retirés du service de la compagnie. On voit aussi dans

la petite isle de Rosingin des bandits flétris par les loix, ou des jeunes gens sans mœurs, dont les familles ont voulu se débarrasser : c'est ce qui l'a fait appeller *l'isle de Correction*. Ces malheureux n'y vivent pas longtems : mais les autres isles de Banda ne sont guere moins meurtrieres. Cette grande consommation d'hommes a fait tenter de transporter à Amboine la culture de la muscade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puissans intérêts, celui de l'économie & celui de la sûreté. Les expériences n'ont pas été heureuses, & les choses sont restées dans l'état où elles étoient.

Pour s'affurer le produit exclusif des Moluques, qu'on appelle avec raison *les mines d'or* de la compagnie, les Hollandois ont employé tous les moyens que pouvoit leur fournir une avarice éclairée. La nature est venue à leur secours.

Les tremblemens de terre, qui sont fréquens & terribles dans ces parages, en rendent la navigation périlleuse. Ils font disparoître tous les ans des bancs de sable dans ces mers; tous les ans ils y en forment de nouveaux. Ces révolutions, dont la politique exagere encore le nombre & les effets, doivent écarter le navigateur étranger qui manque des secours nécessaires pour se bien conduire.

Ce premier moyen d'un commerce exclusif est fortifié par un autre peut-être encore plus efficace. Durant une grande par-

tie de l'année , les vaisseaux , repouffés par les vents & les courants contraires , ne peuvent aborder aux Moluques. Il faut donc attendre la mousson favorable qui suit ces tems orageux. Mais alors des gardes-côtes expérimentés & vigilans s'emparent de cet Océan devenu paisible , pour écarter ou pour saisir tous les bâtimens que l'appât du gain y auroit pu conduire.

Ce sont ces tems calmes que les gouverneurs d'Amboine & de Banda emploient à parcourir les isles , où , dès les premiers jours de sa puissance , la compagnie détruisit les épiceries. Leur odieux ministere se réduit à lutter contre la liberté de la nature , & à couper les arbres par-tout où ils repouffent. Tous les ans , ils sont obligés de recommencer leurs courses , parce que la terre , rébelle aux mains qui la dévastent , semble s'obstiner contre la méchanceté des hommes ; & que la muscade & le girofle , renaissant sous le fer qui les extirpe , trompent une avidité cruelle, ennemie de tout ce qui ne croît pas pour elle seule. Ces abominables expéditions commencent & finissent par des fêtes dont les détails feroient frémir l'ame la moins sensible , si la plume ne se refusoit à les retracer.

L'esprit de toutes les fêtes civiles & religieuses , depuis leur premiere origine jusqu'à nos jours , sous les cabanes du sauvage & dans les villes policées , est de rappeler quelque époque favorable , quelque événement heureux. Elles ont cha-

cune leur caractère. Le prêtre fait retentir l'air du son de ses cloches ; il ouvre les portes de son temple ; il appelle les citoyens au pied des autels ; il se revêt de ses ornemens les plus somptueux ; il élève ses mains vers le ciel ; il en implore la bienfaisance pour l'avenir , & lui témoigne sa reconnaissance pour le passé , par des chants d'allégresse. Au sortir du temple , la fête civile commence , & la joie se montre sous un autre aspect. Les tribunaux de la justice sont fermés. Le bruit qui a cessé dans les ateliers , éclate dans les rues & sur les places publiques. Les instrumens invitent à des danses , où les deux sexes , où les différens âges se confondent. Les peres & les meres se sont un peu relâchés de leur sévérité. Le vin coule dans les carrefours. Des illuminations suppléent à l'absence du soleil , & restituent au plaisir ce que la lumière du jour ôtoit à la liberté. Avec quelle impatience ces solemnités ne sont-elles pas attendues ? On en jouit long-tems d'avance. C'est un sujet d'entretien long-tems après qu'on les a célébrées. Et c'est ainsi qu'on fait oublier au peuple sa peine journaliere , s'il est malheureux ; qu'on redouble son amour pour les auteurs de sa félicité , s'il est heureux ; & qu'on entretient dans les ames une étincelle d'enthousiasme par le ressouvenir , ou des bons souverains qui ont gouverné dans les tems passés , ou des honnêtes & braves aïeux dont on est descendu. Il semble qu'aux Moluques , le

but des fêtes instituées par les Hollandois, est d'éterniser la mémoire des atrocités qu'ils ont commises, & d'y entretenir au fond des cœurs le sentiment de la vengeance. Mais telle est l'aversion de l'homme pour le travail, que, tristes ou gaies, le peuple aime les fêtes.

Pour s'assurer de plus en plus le commerce exclusif des épiceries, les Hollandois ont formé deux établissemens à Timor & à Célébes.

La première de ces deux isles a soixante lieues de long, sur quinze ou dix-huit de large. Elle est partagée en plusieurs souverainetés. Les Portugais y sont en grand nombre. Ces conquérans, qui, à leur arrivée dans les Indes, avoient pris un vol hardi & démesuré; qui avoient parcouru une carrière immense & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit; qui s'étoient si bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts: ces conquérans attaqués par les Hollandois, lorsque leur trop vaste empire, fatigué par son propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrèrent aucune des vertus qui avoient fondé leur puissance. Forcés dans une citadelle, chassés d'un royaume, dispersés par une défaite, ils auroient dû chercher un asyle auprès de leurs freres, & se réunir sous des drapeaux jusqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recou-

IX.

Les Hollandois s'établissent à Timor.

vrer leurs établissemens. Loin de prendre une résolution si généreuse , on leur vit mendier un emploi , ou quelque solde , auprès des mêmes princes Indiens qu'ils avoient si souvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la mollesse & de la lâcheté , se refugierent à Timor , isle pauvre & sans industrie , où ils pensèrent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles , ne les poursuivroit pas. Ils se tromperent.

Ils furent chassés , en 1613 , de la ville de Kupan par les Hollandois , qui y trouverent une forteresse qu'ils ont gardée depuis avec une garnison de cinquante hommes. La compagnie y envoie tous les ans quelques grosses toiles ; & elle en retire de la cire , du caret , du bois de sandal & du cadiang , petite feve dont on se sert communément dans les vaisseaux Hollandois pour varier la nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner ni à perdre dans cet établissement : la recette égale la dépense. Il y a long-tems que les Hollandois auroient abandonné Timor , s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active , qui , de cette position favorable , troubleroit aisément le commerce des Moluques. Le même esprit de précaution les a attirés à Célébes.

X. Cette isle , dont le diamètre est d'environ cent trente lieues , est très-habitable ,

quoique située au milieu de la Zone Torride. Les chaleurs y sont tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Ses habitans sont les plus braves de l'Asie Méridionale. Leur premier choc est furieux : mais une résistance de deux heures fait succéder un abatement total à une si étrange impétuosité. Sans doute qu'alors l'ivresse de l'Opium, source unique de ce feu terrible, se dissipe, après avoir épuisé leurs forces, par des transports qui tiennent de la frénésie. Leur arme favorable, le *crid*, est d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard dont la lame s'allonge en serpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulières en exigent deux. Celui qu'on tient à la main gauche, sert à parer le coup ; & l'autre à frapper l'ennemi. La blessure qu'il fait est très-dangereuse, & le duel se termine le plus souvent par la mort des deux combattans.

l'indois se  
rendent  
maîtres de  
Célebes.

Une éducation austère rend les habitans de Célebes, ou les Macassarois, agiles industrieux, robustes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiède. Ces onctions répétées, aident la nature à se développer avec liberté. On les sevre un an après leur naissance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient plus long-tems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent ou chez un ami ;

de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs meres , & par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier.

Voilà certes des esclaves bien civilisés sur le point le plus important de la vie humaine. Quel est le peuple civilisé de l'Europe qui ait poussé aussi loin les soins de l'éducation ? Qui de nous s'est encore avisé de garantir sa posterité de la séduction paternelle & maternelle ? Les précautions prises à Célebes , utiles dans toutes les conditions , seroient sur-tout nécessaires pour les enfans des rois.

La corruption s'échappe de tout ce qui les entoure. Elle attaque leur cœur & leur esprit par tous les sens à la fois. Comment seroient-ils sensibles à la misère , qu'ils ignorent & qu'ils n'éprouvent point ? Amis de la vérité , leurs oreilles n'ayant jamais été frappées que des accens de la flatterie ? Admirateurs de la vertu , nourris au milieu de courtisans , tout occupés à préconiser leurs goûts & leurs penchans ? Patiens dans l'adversité , qui ne les respecte pas toujours ? Fermes dans les périls auxquels ils sont quelquefois exposés , lorsqu'ils ont été énervés par la mollesse , & bercés sans cesse de l'importance de leur existence ? Comment apprécieraient-ils les services qu'on leur rend , connoîtroient-ils la valeur du sang qu'on répand pour le salut de leur empire ou pour la splendeur de leur regne , imbus du funeste

neſte préjugé que tout leur eſt dû , & qu'on eſt trop honoré de mourir pour eux ?

Les peuples de Célebes ne reconnoiſſoient autrefois de dieux que le ſoleil & la lune. On ne leur offroit des ſacrifices que dans les places publiques , parce qu'on ne trouvoit pas de matiere aſſez précieufe pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces infulaires , le ſoleil & la lune étoient éternels , comme le ciel dont ils ſe partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune , fuyant devant le ſoleil , ſe bleſſa , & accoucha de la terre : elle étoit groſſe de pluſieurs autres mondes , qu'elle mettra ſucceſſivement au jour , mais ſans violence , pour réparer la ruine de ceux que le feu de ſon vainqueur doit conſumer.

Ces abſurdités étoient généralement reçues à Célebes ; mais elles n'avoient , dans l'eſprit des grands & du peuple , que peu de conſiſtance. Il y a environ deux ſiècles , que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées , le principal roi du pays ſe dégoûta entièrement du culte national. Frappé de l'avenir terrible dont les deux nouvelles religions le menaçoient également , il convoqua une aſſemblée générale. Au jour indiqué , il monta ſur un endroit élevé ; & là , tendant ſes mains vers le ciel , & ſe tenant debout , il adreſſa cette priere à l'Être ſuprême.

« Grand Dieu , je ne me proſterne point  
» à tes pieds en ce moment , parce que je  
» n'implore point ta clémence. Je n'ai à te

» demander qu'une chose juste, & tu me  
» la dois. Deux nations étrangères, oppo-  
» sées dans leur culte, sont venues porter  
» la terreur dans mon ame, & dans celle  
» de mes sujets. Elles m'affurent que tu me  
» puniras à jamais, si je n'obéis à tes loix.  
» J'ai donc le droit d'exiger de toi que tu  
» me les fasse connoître. Je ne demande  
» point que tu me révèle les mysteres im-  
» pénétrables qui enveloppent ton être, &  
» qui me sont inutiles. Je suis venu pour  
» t'interroger avec mon peuple sur les de-  
» voirs que tu veux nous imposer. Parle,  
» ô mon Dieu ! puisque tu es l'auteur de  
» la nature, tu connois le fond de nos  
» cœurs, & tu fais qu'il leur est impossi-  
» ble de concevoir un projet de défobéif-  
» sance. Mais si tu dédaignes de te faire  
» entendre à des mortels ; si tu trouves in-  
» digne de ton essence d'employer le lan-  
» gage de l'homme pour dicter les devoirs  
» à l'homme ; je prends à témoin ma na-  
» tion entiere, le soleil qui m'éclaire, la  
» terre qui me porte, les eaux qui envi-  
» ronnent mon empire, & toi-même, que  
» je cherche dans la sincérité de mon cœur,  
» à connoître ta volonté ; & je te prévien  
» aujourd'hui que je reconnoîtrai pour les  
» dépositaires de tes oracles les premiers  
» ministres de l'une ou de l'autre religion  
» que tu feras arriver dans nos ports. Les  
» vents & les eaux sont les ministres de ta  
» puissance ; qu'ils soient le signal de ta vo-  
» lonté. Si dans la bonne foi qui me guide,

» je venois à embrasser l'erreur, ma conf-  
 » science seroit tranquille, & c'est toi qui  
 » serois le méchant. »

Le peuple se sépara en attendant les ordres du ciel, & résolut de se livrer aux premiers missionnaires qui arriveroient à Célebes. Les apôtres de l'Alcoran furent les plus actifs; & le souverain se fit circoncire avec son peuple. Le reste de l'isle ne tarda pas à suivre cet exemple.

Ce contre-tems n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célebes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chassés des Moluques. La raison qui les y retenoit, & qui y attiroit les Anglois, étoit la facilité de se procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir, malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croissent.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce exclusif du girofle & de la muscade, entreprirent, en 1660, d'arrêter ce trafic, qu'ils appelloient une contrebande. Ils employèrent, pour y réussir, des moyens que la morale a en horreur, mais qu'une avidité sans bornes a rendus très-communs en Asie. En suivant sans interruption des principes atroces, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les Anglois, à s'emparer du port & de la forteresse de Macassar. Dès-lors ils se trouverent maîtres absolus dans l'isle, sans l'avoir conquise. Les princes qui

la partagent, furent réunis dans une espèce de confédération. Ils s'assemblent de tems en tems pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie Hollandoise, qui préside à cette diete. Il éclaire de près ces différens despotes, qu'il tient dans une entière égalité, pour qu'aucun d'eux ne s'éleve au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres, mais en effet pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines & des soies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines & grossières. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves & du tripam, espèce de champignon, qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond & plus noir. Les douanes rapportent 88,000 livres à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce & des dîmes du territoire qu'elle possède en toute souveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coûte 165,000 livres au-delà. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner, si elle n'étoit regardée, avec raison, comme la clef des isles à épices.

L'établissement formé à Bornéo a un but moins important. C'est une des plus grandes isles, & peut-être la plus grande que l'on connoisse. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur. Les côtes sont peuplées de Macassarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur sont naturels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

Les Portugais cherchoient, vers l'an 1526, à s'établir à Bornéo. Trop foibles pour s'y faire respecter par les armes, ils imaginèrent de gagner la bienveillance d'un des souverains du pays, en lui offrant quelques pieces de tapifferie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles représentoient pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient pendant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne. Les explications qu'on donna pour dissiper ces vaines terreurs, ne le rassurerent pas; & il refusa opiniâtrément de recevoir les présens dans son palais, & d'admettre dans sa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la suite; mais ce fut pour leur malheur: ils furent tous massacrés. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après, eut la même destinée. Les Hollandois, qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent, en 1748, avec une escadre. Quoique très-foible, elle en imposa tellement au prince qui possède seul le poivre, qu'il se détermina à leur en accorder le com-

XI.  
Les Hol  
landois  
font reçu  
à Bornéo

merce exclusif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cens mille livres aux Chinois, qui de tout tems fréquentoient ses ports.

Depuis ce traité, la compagnie envoie à Benjarmassen du riz, de l'opium, du sel & de grosses toiles; objets sur lesquels elle gagne à peine les dépenses de son établissement, quoiqu'elles ne passent pas annuellement 33,000 livres. Ses avantages se réduisent au bénéfice qu'on peut faire sur un petit nombre de diamans trouvés de loin en loin dans les rivieres, & sur six cens mille pesant de poivre qu'elle obtient à 34 liv. le cent. Ses agens mêmes ne peuvent tirer de Bornéo, pour leur commerce particulier, qu'une assez grande quantité de ces beaux joncs, dont l'usage s'étend de plus en plus dans nos contrées. On tire plus d'utilité de Sumatra.

XII. Cette isle a onze degrés d'étendue du Nord au Sud. L'équateur, qui la coupe obliquement, la divise en deux parties presque égales. Les chaleurs y sont tempérées par des vents de terre & de mer qui se succèdent régulièrement, & par des pluies très-abondantes, très-fréquentes dans une région couverte de forêts, & où la millieme partie du sol n'est pas défrichée. Sur ce vaste espace les volcans sont infiniment multipliés; & de-là vient peut-être que les tremblemens de terre sont plus fréquens que destructeurs.

Le Sud de l'isle est occupé par les Ma-

Etablis-  
semens des  
Hollan-  
dois à Su-  
matra.

lais , dont les ancêtres n'eurent que six lieues de mer à traverser pour changer de patrie. On ignore l'époque de leur arrivée ; & l'on n'est pas mieux instruit des obstacles qu'ils eurent à surmonter pour former leur établissement. Le gouvernement féodal , sous lequel ils étoient nés , fut celui qu'ils établirent. Chaque capitaine s'appropriâ un canton , dont il faisoit hommage à un chef plus accrédité. Cette subordination s'est successivement affoiblie ; mais il en reste encore quelques traces.

La religion de ce peuple est un mahométisme mêlé de beaucoup d'autres fables. Son idée sur l'univers est sur-tout bizarre : il croit que la terre , parfaitement immobile , est portée par un bœuf , le bœuf par une pierre , la pierre par un poisson , le poisson par l'eau , l'eau par l'air , l'air par les ténèbres , les ténèbres par la lumière. C'est là que finit son système. L'allégorie , qui pouvoit envelopper ces absurdités , est entièrement perdue.

Les Malais ont peu de loix civiles. Leur code criminel est plus court encore. Des amendes qui se partagent entre la personne offensée ou ses héritiers & le magistrat , sont l'unique punition du meurtre & des autres crimes. Si le délit n'est pas démontré , on a recours à ces extravagantes & bizarres épreuves , qui firent si long-tems l'opprobre de l'Europe.

Une des singularités de leurs mœurs , c'est de ne jamais faire de visites , sans ap-

porter avec eux quelque présent. Ce sont le plus souvent des oiseaux , des citrons , des noix de coco. Rien ne seroit plus mal-honnête que de les refuser ; mais c'est une impolitesse qui n'a point d'exemple.

Comme ces peuples ont peu de besoins de convention , & que la nature fournit aisément à leurs nécessités réelles , ils ne travaillent que rarement & avec une répugnance extrême. C'est dans des cabanes élevées sur des pilliers de huit pieds de haut , construites de bambou & couvertes de feuilles de palmier , qu'ils logent. Leurs meubles se réduisent à quelques pots de terre. Une piece de toile , tournée au tour des reins , en forme de ceinture , est l'habillement ordinaire des deux sexes.

Au Nord-Ouest se trouve une autre nation , connue sous le nom de Batta. Elle est dans l'usage de manger les criminels convaincus de trahison ou d'adultere. C'est l'espoir d'inspirer de l'horreur pour ces forfaits devenus communs , qui a seul , dit-on , donné naissance à une coutume si barbare.

C'est au Nord , & au Nord uniquement , qu'on trouve le benjoin , qui est principalement consommé en Perse. C'est là aussi que croît ce précieux camphre , dont l'usage est réservé aux Chinois , & sur-tout aux Japonois.

Le camphre est une huile ou résine volatile & pénétrante , propre à dissiper les tumeurs , à arrêter les progrès de l'inflamma-

tion, & connue de plus par l'usage qu'on en fait dans les feux d'artifice.

L'arbre qui donne le camphre est une espèce de laurier, commun au Japon, & dans quelques cantons de la Chine. Son tronc s'éleve à la hauteur du chêne. Ses feuilles, disposées alternativement sur les rameaux, sont minces, luisantes, ovales, terminées en pointe, & exhalent, lorsqu'on les froisse, une odeur de camphre. Les fleurs, ramassées en bouquets, sont blanches, composées chacune de six pétales courts, au milieu desquels est un pistil entouré de neuf étamines. Il devient, en mûrissant, une petite baie noirâtre de la grosseur d'un pois, & remplie d'une amande huileuse. Toutes les parties de la plante contiennent du camphre : mais on en retire une plus grande quantité du tronc, & sur-tout des racines. Pour cet effet on les coupe par tranches, & on les met avec de l'eau dans un vase de fer couvert de son chapiteau. La chaleur du feu alumé au-dessous fait élever le camphre, qui s'attache au chapiteau. Il est ramassé avec soin, & ensuite envoyé en Hollande, où on le purifie par une nouvelle distillation ; avant de l'exposer en vente.

Le camphre que l'on tire de Sumatra est de beaucoup le plus parfait. Sa supériorité est si bien reconnue, que les Japonois & les Chinois eux-mêmes, donnent plusieurs quintaux du leur pour une livre de celui-là. L'arbre qui le produit n'est pas encore bien con-

nu des botanistes. On fait seulement qu'il s'éleve moins que le premier ; ses pétales sont plus allongés , son fruit plus gros , ses feuilles plus épaisses & moins odorantes , ainsi que le bois. Pour en extraire le camphre , on n'a point recours au feu ; mais , après avoir fendu le tronc en éclats , on sépare cette substance toute formée & logée dans les interstices des fibres , tantôt grumelée , & tantôt figurée en lames ou en grains , plus recherchés , à raison de leur volume & de leur pureté. Chaque arbre donne environ trois livres d'un camphre léger , friable & très-soluble , qui se dissipe à l'air , mais beaucoup plus lentement que celui du Japon.

Le camphre commun n'est guere employé intérieurement , parce qu'il excite des nausées & porte à la tête. Il en est tout autrement de celui de Sumatra , qui fortifie l'estomac , dissipe les obstructions , & augmente l'activité des autres remèdes auxquels il est joint. L'un & l'autre paroissent la production d'un même arbre , qui probablement est un laurier. On est porté à le croire , parce que le vrai cannelier de Ceylan & le faux cannelier de Malabar , autres espèces du même genre , donnent , par la distillation , un véritable camphre , mais moins parfait & en moindre quantité.

Les terres du Nord-Est sont presque généralement submergées. Aussi n'y a-t-il presque pas de population. Le peu même qu'on y voit d'habitans sont corsaires. On

les détruisit presque tous en 1760 ; mais il est sorti , pour ainsi dire , de leurs cendres de nouveaux brigands , qui ont recommencé à infester le détroit de Malaca , & d'autres parages moins célèbres.

Les montagnes de l'intérieur du pays sont remplies de mines. On en remue la superficie dans la saison sèche. Les pluies , qui durent depuis Novembre jusqu'en Mars , & qui tombent en torrens , détachent de la terre l'or qui a pour matrice un spath très-blanc , & l'entraînent dans des circonvolutions d'osier , destinées à le recevoir , & très-multipliées , afin que ce qui auroit pu échapper à la première , soit retenu dans quelqu'une de celles qui la suivent. Lorsque le ciel est redevenu serein , chaque propriétaire va avec ses esclaves recueillir les richesses plus ou moins considérables , que le sort lui a données. Il les échange contre des toiles ou d'autres marchandises que lui fournissent les Anglois & les Hollandois.

Ces derniers ont tenté d'exploiter les mines de Sumatra , selon la méthode généralement pratiquée dans l'ancien & le nouvel hémisphère. Soit ignorance , soit infidélité , soit quelque autre cause , les deux expériences n'ont pas réussi ; & la compagnie a vu enfin , après de trop grandes dépenses , qu'il ne lui convenoit pas de suivre plus long-tems une route de fortune si incertaine.

Avant l'arrivée des Européens aux Indes , le peu que Sumatra faisoit de commerce , étoit tout concentré dans le port d'Achem.

C'est là que les Arabes & les autres navigateurs achetoient l'or, le camphre, le benjoin, les nids d'oiseau, le poivre, tout ce que les Insulaires avoient à vendre. Les Portugais & les nations qui s'élevoient sur leurs ruines, fréquentoient aussi ce marché, lorsque des révolutions, trop ordinaires dans ces contrées, le bouleversèrent.

A cette époque, les Hollandois imaginèrent de placer six comptoirs dans d'autres parties de l'isle qui jouissoient de plus de tranquillité. Les avantages que dans l'origine on put retirer de ces foibles établissemens, se sont évanouis presque entièrement avec le tems.

Le plus utile doit être celui de Palimban, situé à l'Est. Pour 66,000 liv. la compagnie y entretient un fort & une garnison de quatre-vingts hommes. On lui livre tous les ans deux millions pesant de poivre à 23 l. 2s. le cent, & un million & demi d'étain à 61 l. 12 s. le cent. Ce dernier article est tiré tout entier de l'isle de Banka, qui n'est éloignée du continent que d'un mille & demi, & qui donne son nom au détroit fameux par où passent communément les vaisseaux qui se rendent directement des ports d'Europe à ceux de la Chine.

Quoique les Hollandois aient à très-bon marché les denrées qu'ils prennent à Palimban, ce prix est avantageux au souverain du canton, qui force les sujets à les lui fournir à un moindre prix encore. Ce petit despote tire de Batavia une partie de la nourri-

ture & du vêtement de ses états ; & cependant on est obligé de solder avec lui en piaftres. De cet argent, de l'or qu'on ramasse dans ses rivieres, il a formé un trésor qu'on fait être immense. Un seul vaisseau Européen pourroit s'emparer de tant de richesses ; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, se maintenir dans un poste qu'il auroit pris sans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entreprise si utile & si facile, n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Y a-t-il une seule nation en Europe, qui ne pense avoir les plus légitimes raisons pour s'emparer des richesses de l'Inde ? Au défaut de la religion, qu'il n'est plus à la mode d'invoquer, combien ne reste-t-il pas encore de prétextes à la fureur d'envahir ? Un peuple monarchiste veut étendre au-delà des mers la gloire & l'empire de son maître. Ce peuple, si heureux, veut bien aller exposer sa vie au bout d'un autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés sujets qui vivent sous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre, & maître de lui-même, est né sur l'Océan pour y régner. Il ne peut s'affurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant de la terre : elle est au premier occupant, c'est-à-dire, à celui qui peut en chasser les plus anciens habitans ; il faut les subjuguier par la force ou par la ruse, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majesté du peuple l'exigent

ainfi. Des républicains ont heureufement fecoué le joug d'une tyrannie étrangere ; il faut qu'ils l'impoſent à leur tour. S'ils ont brifé des fers , c'eſt pour en forger. Ils haïſſent la monarchie ; mais ils ont beſoin d'eſclaves. Ils n'ont point de terres chez eux ; il faut qu'ils en prennent chez les autres !

XIII. Commerce des Hollandois à Siam. Le commerce des Hollandois à Siam fut d'abord affez confidérable. Un deſpote , qui opprimoit ce malheureux pays , ayant , vers l'an 1660 , manqué d'égarde pour la compagnie , elle l'en punit , en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés ſur ſon territoire , comme ſi c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces républicains , qui affectoient un air de grandeur , vouloient alors qu'on regardât leur préſence comme une faveur , comme une sûreté , comme une gloire. Ils avoient ſi bien réuſſi à établir ce ſingulier préjugé , que pour les rappeller , il fallut leur envoyer une ambafſade éclatante , qui demanda pardon pour le paſſé , qui donna les plus fortes affurances pour l'avenir.

Ces différences eurent cependant un terme , & ce fut le pavillon des autres puiffances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie , à Siam , ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort , elle n'a pas été en état de foutenir le privilege excluſif qui lui avoit été accordé. Le roi , malgré les préſens qu'il exige , livre des marchandifes aux na-

vigateurs de toutes les nations , & en reçoit d'eux , à des conditions qui lui font avantageuses. Seulement , on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan : au lieu que les Hollandois remontent ce fleuve jusqu'à la capitale de l'empire , où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaisseau chargé de chevaux de Java , de sucre , d'épiceries & de toiles. Ils en tirent de l'étain , à 77 liv. le cent ; de la gomme-lacque , à 57 liv. 4 sous ; quelques dents d'éléphant , à 3 liv. 12 sous la livre ; & de tems en tems un peu de poudre d'or. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison pour le bois de sapan qu'on ne leur vend que 5 liv. 10 sous le cent , & qui leur est nécessaire pour l'arimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin , ils auroient renoncé depuis long-tems à un commerce dont les frais excèdent les bénéfices , parce que le roi , seul négociant de son royaume , met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

Ces républicains , qui connoissoient l'importance de cette place , firent les plus grands efforts pour s'en emparer : mais ce fut deux fois inutilement. Enfin , s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satyrique , on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'emploient jamais , & qui réussit souvent avec une nation dégénérée.

XIV.  
Situation  
des Hol-  
landois à  
Malaca.

On tenta le gouverneur Portugais qu'on favoit avare. Le marché fut conclu, & il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641. Les assiégeans coururent à lui, & le massacrèrent, pour être dispensés de payer les cinq cens mille livres qui lui avoient été promises. Mais la vérité veut qu'on dise pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne se rendirent qu'après la défense la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'est pas de sa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendrait ? *Lorsque vos péchés seront plus grands que les nôtres*, répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouverent une forteresse solidement bâtie ; ils trouverent un climat fort sain, quoique chaud & humide : mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre ; soit qu'elle y ait trouvé des difficultés insurmontables ; soit qu'elle ait manqué de modération ; soit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations se réduisent à l'échange d'une petite quantité d'opium & de quelques toiles, avec un peu d'or, d'étain & d'ivoire.

Ses affaires seroient plus considérables, si les princes de cette région étoient plus fideles au traité exclusif qu'ils ont fait avec elle. Malheureusement pour ses intérêts, ils ont formé des liaisons avec les Anglois, qui fournissent à meilleur marché à leurs

besoins, & qui achètent plus cher leurs marchandises. Elle se dédomage un peu sur ses fermes & sur ses douanes qui lui donnent 220,000 l. par an. Cependant ses revenus, joints aux bénéfiques du commerce, ne suffisent pas pour l'entretien de la garnison & des facteurs. Il en coûte annuellement 44,000 liv. à la compagnie.

Il fut un tems où ce sacrifice auroit pu paroître léger. Avant que les Européens eussent doublé le Cap de Bonne - espérance, les Arabes & tous les autres navigateurs se rendoient à Malaca, où ils trouvoient les navigateurs des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorsque les Portugais se furent emparés de cette place, ils n'attendent pas qu'on y portât les marchandises de l'Est de l'Asie; ils les alloient chercher eux-mêmes, & faisoient leur retour par les isles de la Sonde. Les Hollandois devenus possesseurs de Malaca & de Batavia, se trouverent maîtres des deux seuls passages connus, & en état d'intercepter les vaisseaux de leurs ennemis dans des tems de trouble. On découvrit depuis les détroits de Lombok & de Baly; & Malaca perdit alors l'unique avantage qui lui donnât de l'importance. Heureusement pour les Hollandois, à cette époque ils soumettoient Ceylan qui devoit leur donner la canelle, comme les Moluques leur donnoient la muscade & le girofle.

Spilbergen, qui le premier de leurs na-

ment des  
Hollan-  
dois à  
Ceylan.

de cette île délicieuse , trouva les Portugais occupés à bouleverser le gouvernement & la religion du pays ; à détruire , les uns par les autres , les souverains qui la partageoient ; à s'élever sur les débris des trônes qu'ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la cour de Candi : ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres* , lui dit le Monarque , *que s'ils veulent bâtir un fort , moi , ma femme , mes enfans , nous serons les premiers à porter les matériaux nécessaires.*

Les peuples de Ceylan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans , & ils se joignirent à eux. Par ces deux forces réunies , les Portugais furent entièrement chassés , vers 1658 , après une guerre longue , sanglante , opiniâtre. Leurs établissemens tombèrent tous entre les mains de la compagnie , qui les occupe encore. A l'exception d'un espace assez borné sur la côte orientale , où l'on ne trouve point de port , & dont le souverain du pays tiroit son sel , ils formerent au tour de l'île un cordon régulier , qui s'étendoit depuis deux jusqu'à douze lieues dans les terres.

C'est uniquement à Maturé qu'on cultive , & même depuis assez peu de tems , le poivre & le café. Le territoire de Négombo produit la meilleure canelle. Colombo , connu par la bonté de son areque , est le chef-lieu de la colonie. Sans les dépenses que les Portugais avoient faites à cette place , les vices de sa rade auroient

vraisemblablement déterminé leur vainqueur à établir son gouvernement & ses forces à Pointe de Gale, dont le port, quoique trop ferré & d'un accès difficile, est fort supérieur. On trouveroit encore plus de commodités & de sûreté à Trinque-male; mais cet excellent & vaste port est placé dans un terrain trop ingrat, & trop éloigné de toutes les denrées vénales, pour qu'on en puisse faire raisonnablement un entrepôt. La destination des ports de Jafanapatnam, de Manar & de Calpantin, est d'empêcher toute liaison d'affaires avec les peuples du continent voisin.

Ces précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'île. Celles qui entrent dans le commerce, sont :

1°. Diverses pierres précieuses, la plupart d'une qualité très-inférieure. Ce sont les Chouliats de la côte de Coromandel qui les achètent, les taillent, & les répandent dans les différentes contrées de l'Inde.

2°. Le poivre, que la compagnie achète 8 sous 9 deniers la livre; le café, qu'elle ne paie que 4 sous 4 deniers, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays sont trop indolens, pour que ces cultures, introduites par les Hollandois, puissent jamais devenir fort considérables.

3°. Une centaine de bailes de mouchoirs, de pagnes & de guingans d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaf-

fanapatman , où ils font établis depuis très-long-tems.

4°. Quelque peu d'ivoire , & environ cinquante éléphants. On les porte à la côte de Coromandel ; & cet animal doux & pacifique , mais trop utile à l'homme pour rester libre dans une isle , va sur le continent augmenter & partager les périls & les maux de la guerre.

5°. L'areque , que la compagnie achete à raison de 11 livres l'ammoman , sorte de mesure qui est censée contenir vingt mille areques. Elle le vend 36 ou 40 livres sur les lieux mêmes. L'areque est un fruit assez commun dans la plupart des contrées de l'Asie , & sur-tout à Ceylan. Il croît sur une espèce de palmier , qui a , comme le cocotier , des racines fibreuses , une tige cylindrique , marquée d'inégalités circulaires ; de grandes feuilles ailées , engainées à leur base , recouvertes d'un tissu réticulaire , lorsqu'elles sont jeunes ; des régimes de fleurs mâles & femelles mêlées ensemble , & renfermées , avant leur épanouissement , dans des spathes. On le distingue , parce que son tronc est également droit dans toute sa longueur ; les divisions des feuilles sont plus larges ; celles qui terminent la côte sont ordinairement tronquées & dentelées à la pointe. La plus grande différence consiste dans le fruit qui a la forme d'un œuf. Son écorce est lisse & assez épaisse. Le noyau qu'elle environne est blanchâtre , d'une substance analogue à

celle de la muscade & de même grosseur, mais plus dure & veinée intérieurement. Ce fruit est d'un grand usage en Asie. Lorsqu'on le mange seul, comme font quelques Indiens, il appauvrit le sang & dessèche les fibres. Cet inconvénient n'est pas à craindre, lorsqu'il est mêlé avec le bétel.

Le bétel est une plante qui rampe ou grimpe comme le lierre, le long des arbres ou des supports auxquels elle s'attache par de petites racines. De chaque nœud de sa tige sarmenteuse, part une feuille presque en cœur, assez longue & rétrécie à son extrémité comme celle du liseron, marquée pour l'ordinaire de sept nervures plus ou moins apparentes. Les fleurs, disposées en épi serré, viennent aux aisselles des feuilles, & ressemblent aux fleurs du poivrier, avec lequel cette plante a beaucoup d'affinité. Le bétel croît par-tout & dans toute l'Inde; mais il ne prospère véritablement que dans les lieux humides & glaiseux. On en fait des cultures particulières, qui sont très-avantageuses à cause de son usage habituel.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du chounam, espèce de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut se séparer avec bienfiance pour quelque tems, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse : c'est un présent de l'amitié, qui soulage l'absence. Il faut avoir la bouche toujours parfumée de bétel, à moins qu'on ne doive se présenter à ses supérieurs. On prend du bétel après le repas ; on mâche du bétel durant les visites ; on s'offre du bétel en s'abordant, en se quittant : toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'estomac en est plus sain & plus fort. C'est, du moins, un préjugé généralement établi aux Indes.

6°. La pêche des perles est encore un des revenus de Ceylan. On peut conjecturer, avec vraisemblance, que cette île, qui n'est qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des tems plus ou moins reculés par quelque grand effort de la nature. L'espace qui la sépare actuellement de la terre, est rempli de bas-fonds, qui empêchent les vaisseaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles seulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau, qui permettent à de petits bateaux d'y passer. Les Hollandois, qui s'en attribuent la souveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'est dans ce détroit que se fait la pêche des perles, qui fut autrefois d'un si grand rapport. Mais on a tellement épuisé cette source de richesses, qu'on n'y peut revenir que rarement. On visite à la vérité tous les ans le banc, pour savoir à quel

point il est fourni d'huitres; mais communément il ne s'y en trouve assez que tous les cinq ou six ans. Alors la pêche est affermée; & tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour 200,000 livres. Il se trouve sur les mêmes côtes une coquille appelée chanque, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en est libre; mais le commerce en est exclusif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'est la canelle, qui est le produit d'une espèce de laurier. La racine de cet arbre est rameuse, couverte d'une écorce très-odorante dont on retire un véritable camphre par la distillation. Son tronc médiocrement haut, se partage en plusieurs branches. Ses feuilles, presque toujours opposées & subsistantes, sont ovales, aiguës, marquées de trois nervures principales. Elles sont d'un verd foncé, & ont l'odeur du girofle. C'est dans leur aisselle ou aux extrémités des rameaux que l'on trouve des bouquets de fleurs blanches fort petites, composées chacune de six pétales, de neuf étamines & d'un pistil qui devient en mûrissant une petite baie de la forme & de la consistance d'une olive remplie d'un noyau osseux. Selon quelques observateurs, le pistil & les étamines sont séparés & portés sur deux individus différens, l'un mâle qui a les feuilles plus aiguës, & l'autre femelle qui les a plus arrondies. La baie, bouillie dans l'eau, rend une huile qui sur-

nage & qui se brûle. Si on la laisse congeler , elle acquiert de la blancheur & de la consistance , & l'on en fait des bougies d'un odeur agréable ; mais dont l'usage est réservé au roi de Ceylan.

Le bois n'a point d'odeur. Il n'y a de précieux dans l'arbre que l'écorce , formée de trois couches , qui recouvre le tronc & les branches. Au mois de Février & de Septembre , c'est-à-dire , lorsque la sève est la plus abondante , on enlève les deux couches extérieures , ayant soin de ne point endommager celle qui touche immédiatement le bois pour qu'il puisse plus facilement recouvrir une nouvelle écorce que l'on enlève comme la première , au bout de dix-huit mois. Ces écorces dépouillées de l'épiderme grise & raboteuse , coupées par lames , & exposées au soleil , se roulent en se séchant.

Les vieux cannelliers ne donnent qu'une cannelle grossière & presque insipide ; mais il suffit , pour les rajeunir , d'en couper le tronc. La souche produit alors beaucoup de nouvelles tiges qui ne laissent rien à désirer.

La cannelle , pour être excellente , doit être fine , unie , facile à rompre , mince , d'un jaune tirant sur le rouge , odorante , aromatique , d'un goût piquant & cependant agréable. Celle dont les bâtons sont longs & les morceaux petits , est préférée

par

par les connoisseurs. Elle contribue aux délices de la table , & fournit d'abondans secours à la médecine.

A Ceylan, l'art de dépouiller les cannelliers est une occupation particuliere & la plus vile des occupations. Par cette raison elle est abandonnée aux seuls Chalias, qui forment la dernière des castes. Tout autre individu, qui se livreroit à ce métier, seroit ignominieusement chassé de sa tribu.

L'isle entière n'est pas couverte de cannelliers, comme on le croit communément; & l'on ne peut pas dépouiller tous ceux qui y croissent. Les montagnes habitées par les Bedas, en sont remplies; mais cette nation singuliere ne permet l'entrée de son pays, ni aux Européens, ni aux Chingulais; & pour y pénétrer, il faudroit livrer des combats sans nombre. Les Hollandois achètent la plus grande partie de la cannelle dont ils ont besoin à leurs sujets de Négombo, de Columbo, de Pointe de Gale, les seuls districts de leur domination qui en fournissent. Le reste leur est livré par la cour de Candi à un prix plus considérable. L'une compensée par l'autre, elle ne leur revient qu'à 13 sous 2 deniers la livre.

Le revenu territorial, les douanes & les petites branches de commerce ne rendent pas annuellement à Ceylan plus de 2,200,000 liv. Son administration & sa dépense coûtent 2,420,000 livres. Le vuide est rempli par les bénéfices qu'on fait sur la can-

nelle. Elle doit fournir encore aux guerres qui se renouvellent trop souvent.

Dès les premiers combats, les peuples qui habitent les côtes, & qui détestent le joug Européen, se retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Ils n'attendent pas même les hostilités pour s'éloigner; & quelquefois ils prennent cette résolution à la moindre méfintelligence qu'ils remarquent entre leurs anciens & leurs nouveaux maîtres. Privés des bras qui leur donnoient des richesses, les usurpateurs sont alors obligés de pénétrer, les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivières, des bois, des ravins & des montagnes.

Les Hollandois, qui prévoyoit ces calamités, cherchèrent, dès les premiers tems de leur établissement, à séduire le Roi de Candi par les moyens qui réussissent généralement le mieux avec les despotes de l'Asie. Ils lui envoioient des ambassadeurs; ils lui faisoient de riches présens, ils transportoient sur leurs vaisseaux ses prêtres à Siam pour y étudier la religion, qui est la même que la sienne. Quoiqu'ils eussent conquis sur les Portugais les forteresses, les terres qu'ils occupoient, ils se contentoient d'être appelés par ce prince, *les gardiens de ses rivages*. Ils lui faisoient encore d'autres sacrifices.

Cependant des ménagemens si marqués n'ont pas toujours été suffisans pour maintenir la paix; elle a été troublée à plusieurs reprises. La guerre, qui a fini le 14 Février

1766, a été la plus longue, la plus vive de celles que la défiance & des intérêts opposés ont excités. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chassé de sa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis d'épeler la cannelle dans toutes les plaines, & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de 2 l. 7 s. 2 d. la livre. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce par-tout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangere; à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être glissés dans l'isle. Pour prix de tant de sacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisoient; & ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire pour leur consommation. La compagnie pourroit, ce semble, tirer un grand avantage d'une si heureuse position.

A Ceylan, beaucoup plus encore que dans le reste de l'Inde, les terres appartiennent en propre au souverain. Ce système destructeur a eu dans cette isle les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entiere. Ils sont logés dans des cabanes; ils n'ont

point de meubles ; ils vivent de fruits ; & les plus aisés n'ont , pour vêtement , qu'une piece de grosse toile qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois fassent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations qui ont établi des colonies en Asie , de n'avoir jamais tenté ; qu'ils distribuent des terrains en propre aux familles. Elles oublieront , détesteront peut-être leur ancien souverain ; elles s'attacheront au gouvernement qui s'occupera de leur bonheur ; elles travailleront , elles consomment. Alors l'isle de Ceylan jouira de l'opulence à laquelle la nature l'a destinée. Elle sera à l'abri des révolutions , & en état de soutenir les établissemens du continent voisin , qu'elle est chargée de protéger.

XVI. Commerces Hollandois à la côte de Coromandel. A peine les Hollandois avoient paru aux Indes , qu'ils desirerent d'avoir des comptoirs sur les côtes de Coromandel & d'Orixa. De l'aveu des souverains du pays , ils en formerent , à des époques différentes , à la côte de la pêcherie , à Negapatnam , à Sandraspatnam , à Paliacate , à Bimilipatnam. Ils tirent annuellement de ces divers établissemens , pour les marchés d'Asie ou d'Europe , quatre ou cinq mille balles de toile qui sont portées à Negapatnam , chef-lieu de tant de loges. Cet entrepôt étoit entièrement ouvert , lorsqu'en 1690 il y fut construit une citadelle assez régulière , mais peu étendue. Les maisons qu'on permit de bâtir tout autour , ayant rendu , avec le tems , les fortifications inutiles , on prit le parti , en

1742, d'entourer la ville de murailles. Son territoire, d'abord très-borné, s'accrut successivement de dix ou douze villages qui se remplirent de manufactures.

En échange des marchandises qu'ils reçoivent, les Hollandois donnent du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain, du sucre, de l'araque, des bois de charpente, du poivre, des épiceries, de la toutenague, espece de minéral qui participe du fer & de l'étain. Ils gagnent sur ces objets réunis 1,100,000 liv. auxquelles on peut ajouter 88,000 liv. que produisent les douanes. Les dépenses actuelles montent à 808,000 liv. & l'on peut avancer, sans crainte d'être accusé d'exagération, que le fret des navires absorbe le reste des bénéfices. Le produit net du commerce n'est donc, pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire sur la vente des toiles.

Sa situation est encore moins bonne au Malabar. Les Portugais, dépouillés partout, se maintenoient encore avec quelque éclat dans cette partie de l'Inde, lorsqu'en 1663 ils s'y virent attaqués par les Hollandois, qui leur enleverent Culan, Cananor, Grandganor & Cochin. Le général victorieux avoit à peine investi la dernière place, la seule importante, qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue secrète. On précipita les travaux; & les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitieme jour. Le lendemain,

XVII.  
Commerces  
Hollandois à  
la côte de  
Malabar.

une frégate partie de Goa , apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi , qu'en disant , que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur , avoient tenu , quelques années auparavant , la même conduite dans le Brésil.

Après cette conquête , les Hollandois se crurent assurés d'un commerce considérable dans le Malabar. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pu réussir , comme elle l'espéroit , à exclure de cette côte les autres nations Européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandises qu'elle a dans ses autres établissemens ; & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés , où elle exerce un privilege exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d'alun , de benjoin , de camphre , de toutenague , de sucre , de fer , de calin , de plomb , de cuivre & de vif-argent. Le vaisseau qui a porté cette médiocre cargaison , s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire pour les besoins du port. La compagnie gagne au plus sur ces objets 396,000 l. qui , avec 154,000 liv. que lui produisent ses douanes , forment une masse de 550,000 liv. Dans la plus profonde paix , l'entretien de ces établissemens lui coûte 510,400 liv. de sorte qu'il ne lui reste que 39,600 l. pour les frais de son armement : ce qui est évidemment insuffisant.

La compagnie tire du Malabar, il est vrai, deux millions pesant de poivre, qui est porté sur des chaloupes à Ceylan, où il est versé dans les vaisseaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il est encore vrai que, par les capitulations, elle ne paie le cent du poivre que 38 liv. 8 s. quoiqu'il coûte depuis 43 jusqu'à 48 aux associations rivales, & plus cher encore aux négocians particuliers : mais le bénéfice qu'elle peut faire sur cet article, est plus qu'absorbé par les guerres sanglantes dont il est l'occasion.

Ces observations avoient sans doute échappé à Goloness, directeur-général de Batavia, lorsqu'il osa avancer que l'établissement de Malabar, qu'il avoit long tems régi, étoit un des plus importans de la compagnie. « Je suis si éloigné de penser comme » vous, lui dit le général Mossel, que je » souhaiterois que la mer l'eût englouti il » y a un siecle. »

Quoi qu'il en soit, les Hollandois s'aperçurent, au milieu de leurs succès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche, où ceux de leurs vaisseaux qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, pussent trouver des rafraîchissemens. On étoit embarrassé du choix, lorsque le chirurgien Van-Riebeck proposa, en 1650, le cap de Bonne-Espérance, qui avoit été méprisé mal à propos par les Portugais. Un séjour de quelques semaines avoit mis cet homme judicieux en état de voir qu'une colonie seroit

XVIII.  
Etablissement des  
Hollandois au  
cap de  
Bonne-Espérance.

bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique , pour servir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Asie. On lui confia le soin de former cet établissement. Ses vues furent dirigées sur un bon plan. Il fit régler qu'il seroit donné un terrain convenable à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains , des bestiaux & des utensiles à ceux qui en auroient besoin. Des jeunes femmes , tirées des maisons de charité , leur seroient affociées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui , dans trois ans , ne pourroient se faire au climat , de revenir en Europe , & de disposer de leurs possessions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris , on mit à la voile.

La grande contrée qu'on se proposoit de mettre en valeur , étoit habitée par les *Hot-tentots* , peuples divisés en plusieurs hordes , dont chacune forme une petite république indépendante. Des cabanes couvertes de peaux , dans lesquelles on n'entre qu'en rampant , & qui sont distribuées sur une ligne circulaire , composent leurs bourgades. Ces huttes ne servent guere qu'à ser-  
rer quelques denrées , quelques utensiles de ménage. Hors le tems des pluies , l'*Hot-tentot* n'y entre jamais. On le voit toujours couché à sa porte. C'est là , qu'aussi peu touché de l'avenir que du passé , il dort , il fume , il s'enivre.

La conduite des bestiaux est l'unique occupation de ces sauvages. Comme il n'y a

qu'un troupeau pour chaque village, & qu'il est commun à tous, chacun est chargé de le garder à son tour. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continue, parce que le pays est rempli de bêtes féroces & voraces. Chaque jour le berger envoie à la découverte. Si un léopard, si un tigre se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entière prend les armes. On vole à l'ennemi; & il est bien rare qu'il échappe à une multitude de fleches empoisonnées, ou à des pieux aiguisés & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richesses, ni signes de richesses, & leurs moutons, qui font tout leur bien, étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de sujets de division. Aussi sont-ils unis entre eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais même ils n'auroient de guerre avec leurs voisins, sans les querelles que le bétail égaré ou enlevé occasionne entre les bergers.

Ils sont, comme tous les peuples pasteurs, remplis de bienveillance; & ils tiennent quelque chose de la mal-propreté, de la stupidité des animaux qu'ils conduisent. Ils ont institué un ordre dont on honore ceux qui ont vaincu quelques-uns des monstres destructeurs de leurs bergeries. L'apothéose d'Hercule n'eut pas une autre origine.

On ne parviendroit que difficilement à décrire la langue de ces sauvages avec nos caractères. C'est une espece de ramage,

composé de sifflemens & de sons bisarres , qui n'ont presque point de rapport avec les nôtres.

On me demandera si les Hottentots sont heureux ? Et moi je vous demanderai quel est l'homme si entêté des avantages de nos sociétés , si étranger à nos peines , qui ne soit quelquefois retourné par la pensée au milieu des forêts , & qui n'ait du moins envié le bonheur , l'innocence & le repos de la vie patriarcale ? Eh bien ! cette vie est celle de l'Hottentot. Aimez-vous la liberté ? il est libre. Aimez-vous la santé ? il ne connoît d'autre maladie que la vieillesse. Aimez-vous la vertu ? il a des penchans qu'il satisfait sans remords ; mais il n'a point de vices. Je fais bien que vous vous éloignerez avec dégoût d'un homme emmailoté , pour ainsi dire , dans les entrailles des animaux. Croyez-vous donc que la corruption dans laquelle vous êtes plongés , vos haines , vos perfidies , votre duplicité ne révoltent pas plus ma raison , que la mal-propreté de l'Hottentot ne révolte mes sens ?

Vous riez avec mépris des superstitions de l'Hottentot. Mais n'avez-vous pas parmi vous des préjugés qui font le supplice de votre vie , qui sement la division dans vos familles , qui arment vos contrées les unes contre les autres.

Vous êtes fiers de vos lumieres ; mais à quoi vous servent-elles ? De quelle utilité seroient-elles à l'Hottentot ? Est-il donc si

important de savoir parler de la vertu sans la pratiquer ? Quelle obligation vous aura le sauvage , lorsque vous lui aurez porté des arts sans lesquels il est satisfait , des industries qui ne feroient que multiplier ses besoins & ses travaux , des loix dont il ne peut se promettre plus de sécurité que vous n'en avez ?

Encore si , lorsque vous avez abordé sur ses rivages , vous vous étiez proposé de l'amener à une vie plus policée , à des mœurs qui vous paroissent préférables aux siennes , on vous excuseroit. Mais vous êtes descendus dans son pays pour l'en dépouiller. Vous ne vous êtes approchés de sa cabane que pour l'en chasser , que pour le substituer , si vous le pouviez , à l'animal qui laboure sous le fouet de l'agriculteur , que pour achever de l'abrutir , que pour satisfaire votre cupidité.

Fuyez , malheureux Hottentots , fuyez ! enfoncez-vous dans vos forêts. Les bêtes féroces qui les habitent sont moins redoutables que les hommes sous l'empire desquels vous allez tomber. Le tigre vous déchirera peut-être ; mais il ne vous ôtera que la vie. L'autre vous ravira l'innocence & la liberté. Ou si vous vous en sentez le courage , prenez vos haches , tendez vos arcs , faites pleuvoir sur ces étrangers vos fleches empoisonnées. Puisse-t-il n'en rester aucun pour porter à leurs concitoyens la nouvelle de leur désastre !

Mais hélas ! vous êtes sans défiance , &

vous ne les connoissez pas. Ils ont la douceur peinte sur leurs visages. Leur maintien promet une affabilité qui vous en imposera. Et comment ne vous tromperoit-elle pas ? c'est un piège pour eux-mêmes. La vérité semble habiter sur leurs lèvres. En vous abordant, ils s'inclineront. Ils auront une main placée sur la poitrine. Ils tourneront l'autre vers le ciel, ou vous la présenteront avec amitié. Leur geste sera celui de la bienfaisance, leur regard celui de l'humanité ; mais la cruauté, mais la trahison sont au fond de leur cœur. Ils disperferont vos cabanes ; ils se jeteront sur vos troupeaux ; ils corromperont vos femmes ; ils séduiront vos filles. Ou vous vous plierez à leurs opinions, ou ils vous massacreront sans pitié. Ils croient que celui qui ne pense pas comme eux, est indigne de vivre. Hâtez-vous donc, embusquez-vous ; & lorsqu'ils se courberont d'une manière suppliante & perfide, percez-leur la poitrine. Ce ne sont pas les représentations de la justice qu'ils n'écoutent pas, ce sont vos fleches qu'il faut leur adresser. Il en est tems ; Riebeck approche. Celui-ci ne vous fera peut-être pas tout le mal que je vous annonce ; mais cette feinte modération ne sera pas imitée par ceux qui le suivront. Et vous cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue. Ni le Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous restent à dévaster, ne l'entendront.

Riebeck, se conformant aux idées mal-

heureusement reçues chez les Européens , commença par s'emparer du territoire qui étoit à sa bienfiance , & il songea ensuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi* , dit leur envoyé à ces étrangers , *pourquoi avez-vous semé nos terres ? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux ? De quel œil verriez-vous ainsi usurper vos champs ? Vous ne vous fortifiez , que pour réduire par degrés les Hottentots à l'esclavage.* Ces représentations furent suivies de quelques hostilités. Les Hollandois , qui étoient encore foibles , calmèrent les esprits par beaucoup de promesses & quelques présens. Tout fut pacifié ; & ils continuèrent depuis assez paisiblement leurs usurpations.

Il est prouvé que la compagnie dépensa , dans l'espace de vingt ans , quarante-six millions de livres , pour élever la colonie à l'état où elle est aujourd'hui. C'est le plus bel établissement du monde , si l'on en croit la plupart des navigateurs , qui , fatigués d'une longue traversée , sont aisément séduits par les commodités qu'ils trouvent dans cette relâche renommée. Voyons si la réflexion confirmera ces éloges dictés par l'enthousiasme.

Le cap de Bonne-Espérance , dont les parages sont si orageux , termine la pointe la plus méridionale de l'Afrique. A seize lieues de cette fameuse montagne est une péninsule formée au Nord par la baie de la Table , & au Sud par Falsé-Baie. C'est à

la première des deux baies, qui ne sont séparées que par une distance de neuf mille toises, qu'abordent tous les bâtimens durant la plus grande partie de l'année : mais depuis le 20 Mai jusqu'au 20 Septembre, la rade est si dangereuse, l'on y a éprouvé de si grands malheurs, qu'il est défendu aux vaisseaux Hollandois d'y mouiller. Ils se rendent tous à l'autre baie, où dans cette saison l'on n'a rien à craindre.

Le ciel du Cap seroit très-agréable, si les vents n'y étoient presque continuels & communément violens. On est dédommagé de l'espece d'incommodité qu'ils causent, par la délicieuse température dont ils font jouir un climat qui, par sa latitude, devroit être embrâsé. L'air de ce séjour est si pur, qu'on le regarde comme un remede presque souverain pour la plupart des maladies apportées d'Europe, & qu'il n'est pas sans utilité pour les maladies contractées aux Indes. Peu d'infirmités affligent les colons. La petite vérole même n'y a pénétré que tard. Cette contagion apportée, dit-on, par un bâtiment Danois, y fit d'abord, & y fait encore par intervalles de trop grands ravages.

Le sol de cet établissement ne répond pas à sa réputation. Les Hollandois n'y virent, à leur arrivée, que d'immenses bruyeres, quelques arbuttes, une espece d'oignon, qui, lorsqu'il est cuit, a le goût de la châtaigne, & qu'on a nommé pain des Hottentots. Par-tout où la chûte périodique de

ces plantes n'avoit pas déposé un sédiment gras, la terre n'étoit qu'un sable stérile. On n'est pas encore parvenu à la féconder, même dans le voisinage de la capitale, où les encouragemens n'ont pas manqué. A l'exception de quelques vallées, où les eaux ont entraîné le peu de terre qui couvroit les montagnes, l'intérieur du pays n'est pas plus fertile, & il est encore moins arrosé que les côtes, où rien n'est pourtant si rare qu'un ruisseau ou une fontaine. De-là vient que, quoique la colonie ne soit pas nombreuse, ses habitans sont dispersés sur cent cinquante lieues le long des côtes de la mer, & sur près de cinquante dans les terres.

La ville du Cap, la seule qui soit dans la colonie, est composée d'environ mille maisons, toutes bâties de brique, &, à cause de la violence des vents, couvertes de chaume. Les rues sont larges & coupées à angles droits. Dans la principale est un canal, bordé des deux côtés d'un plant d'arbres. Dans un quartier plus écarté on voit encore un canal : mais la pente des eaux y est si rapide, que les écluses se touchent presque les unes les autres.

A l'extrémité de la ville, est le jardin si renommé de la compagnie. Il a huit à neuf cens toises de long. Un ruisseau l'arrose. Pour en défendre les plantes contre la fureur des vents, on a entouré chaque quarré de chênes taillés en palissades, excepté dans l'allée du milieu, où on les

laisse croître de toute leur hauteur. Ces arbres, quoique médiocrement élevés, forment un spectacle délicieux dans une contrée où il n'y a que peu de bois, même taillis, & où l'on est réduit à tirer de Batavia tous ceux de charpente. Les légumes occupent la plus grande partie du terrain. Le petit espace consacré à la botanique, n'a que peu de plantes. La ménagerie, qui joint le jardin, est également déçue. Elle renfermoit autrefois un plus grand nombre d'oiseaux & de quadrupèdes inconnus dans nos climats.

Ce sont les vignes qui couvrent principalement les campagnes voisines de la capitale. Leur produit est presque assuré dans un climat où la grêle & la gelée ne sont pas à craindre. Il semble que sous un ciel si pur, dans un terrain sablonneux, avec la facilité de choisir les meilleurs expositions, on devroit obtenir une boisson exquisite. Cependant, que ce soit le vice du climat ou la négligence des cultivateurs, elle est d'une qualité fort inférieure, à l'exception d'un vin sec, aigrelet & assez agréable, qui tire son origine de Madere, & que consomment les colons riches. Celui que l'Europe connoît sous le nom de Constance &, qui est blanc en partie & en partie rouge, n'est cueilli que dans un territoire de quinze arpens, sur des sèps apportés autrefois de Perse. Pour en augmenter la quantité, on y mêle un vin muscat assez bon, que produisent des côteaux voisins. Une

partie est livrée à la compagnie , au prix qu'elle même a fixé : le reste est vendu , à raison de douze cens francs la barique à tous ceux qui se présentent pour l'acheter.

Les grains se cultivent à une plus grande distance du Cap. Ils sont toujours abondans & à un prix modique , à cause de la facilité des défrichemens , de l'abondance des engrais , de la faculté de laisser reposer les terres.

A quarante ou cinquante lieues du port s'arrêtent les cultures. Dans un plus grand éloignement , il ne seroit pas possible de voiturier les denrées avec avantage. Les campagnes ne sont plus couvertes que de nombreux troupeaux , qui , deux ou trois fois l'année , sont conduits au chef-lieu de la colonie. Ils y sont échangés contre quelques marchandises apportées d'Europe & des Indes , où absolument nécessaires , ou seulement agréables. Les paisibles habitans de ces lieux écartés connoissent peu le pain , & se nourrissent assez généralement de viandes fraîches ou salées , mêlées avec des légumes qui n'ont pas moins de goût à cette extrémité de l'Afrique , que dans nos contrées. Nos fruits , qui la plupart n'ont pas dégénéré , sont une autre de leurs ressources. Ils tirent moins d'utilité des végétaux d'Asie qui viennent mal , dont quelques-uns même , tels que le sucre & le café , n'ont jamais pu y être naturalisés.

Lorsque la compagnie forma son établissement du Cap , elle assigna gratuitement à cha-

cun des premiers colons un terrain d'une lieue en quarré. Ces concessions & celles qui les suivirent, ont été depuis grévées d'un impôt à chaque mutation.

Cette innovation n'est pas le seul reproche que les colons fassent au monopole. Ils se plaignent du bas prix qu'il met aux denrées qu'il exige pour ses besoins. Ils se plaignent des entraves dont il embarasse le débit des productions qu'il ne retient pas. Ils se plaignent des droits accordés à differens officiers sur tout ce qui est vendu dans le pays ou même exporté. Ils se plaignent de la défense qui leur est faite d'expédier le moindre bâtiment pour communiquer entre eux ou pour aller chercher sur les côtes voisines les bois que la nature leur a refusés. Ils se plaignent de ce que, par des formalités aussi multipliées qu'inutiles, on les a réduits à emprunter à un intérêt excessif, un argent qui donneroit plus d'extension à leurs cultures. Ils se plaignent de ce qu'étant la plupart luthériens, il ne leur est pas permis de se procurer à leurs dépens, les consolations de la religion. Ils forment une infinité d'autres plaintes, toutes graves, & qui la plupart paroissent fondées.

On devroit se hâter d'autant plus de redresser ces griefs, que les colons sont plus intéressans. Les mœurs sont simples, même dans la capitale. On n'y connoît aucun genre de spectacle; on n'y joue point; on n'y fait que très-rarement des visites; on y parle peu. Les plaisirs des femmes se bornent à

rendre heureux leurs époux , leurs enfans , leurs serviteurs , leurs esclaves mêmes.

Tandis qu'elles se livrent à ces soins touchans , les hommes s'occupent tout entiers des affaires extérieures. Sur le soir , lorsque les vents sont tombés , chaque famille réunie , va jouir de l'exercice de la promenade , de la douceur de l'air. La vie d'un jour est celle de toute l'année ; & l'on ne s'apperçoit pas que cette uniformité nuise au bonheur.

Un trait à remarquer dans les mœurs de cette colonie , c'est qu'on y retrouve l'usage le plus précieux de la candeur des premiers âges. Une jeune personne devient-elle sensible , un aveu naïf suit de près cette impression délicieuse. L'amour , dit-elle , est une passion naturelle qui doit faire le charme de sa vie & la dédomager du danger d'être mere. Celui qui a eu le bonheur de lui plaire est aussi-tôt chéri publiquement , s'il éprouve le goût qu'il inspire. Dans des liens libres & sacrés , que l'ambition , l'avarice & la vanité n'ont point formés , la confiance se joint à la tendresse ; & ces deux sentimens produisent dans des ames simples , tranquilles & constantes , une union que les années & les événemens n'alterent que très-rarement.

La colonie qui n'a que sept cens hommes de troupes régulières pour sa défense, compte quinze mille Européens , Hollandois , Allemands & François dont la quatrieme partie est en état de porter les armes. Ce nom-

bre se seroit accru , si de funestes querelles de religion n'eussent répouffé une infinité de malheureux , disposés à aller chercher la paix & l'abondance sous ces heureux climats. On ne comprend pas comment une république qui admet avec tant de succès tous les cultes dans ses provinces , a pu souffrir qu'une compagnie formée dans son sein, portât une odieuse intolérance au-delà des mers. Si le gouvernement a jamais la force de réprimer un abus si opposé à ses principes , la colonie se peuplera en raison de ses subsistances ; & alors on pourra sans inconvénient abolir la servitude qui , quoique moins pesante que par-tout ailleurs , est toujours une dégradation de l'espèce humaine.

Les esclaves sont au nombre de quarante ou cinquante mille. Les uns ont été achetés aux côtes d'Afrique ou à Madagascar , les autres viennent des isles Malaises. Ils sont nourris comme leurs maîtres , & ne sont condamnés qu'aux mêmes travaux. De tous les établissemens que l'Europe a formés dans les autres parties du monde , c'est le seul peut-être où les blancs aient daigné partager avec les noirs , les occupations heureuses , nobles & vertueuses de la paisible agriculture.

Si les Hottentots avoient pu adopter ce goût , c'eût été un grand avantage pour la colonie : mais les foibles hordes de ces Africains qui étoient restés dans les limites des établissemens Hollandois , périrent toutes dans une épidemie en 1713. Il n'échappa

aux horreurs de cette contagion qu'un très-petit nombre de familles, qui sont de quelque utilité pour la garde des troupeaux & pour le service domestique. Les tribus plus puissantes & qui occupoient les bords des rivières, le voisinage des bois, les terres abondantes en pâturages, obligées d'abandonner successivement les tombeaux & la demeure de leurs peres, se sont toutes éloignées des frontieres de leur oppresseur. L'injustice qu'elles éprouvoient à beaucoup ajouté à l'éloignement qu'elles avoient naturellement pour tous nos travaux. La vie oisive & indépendante que ces sauvages mènent dans leurs déserts a pour eux des charmes inexprimables. Rien ne peut les en détacher. Un d'entre eux fut pris au berceau. On l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance. Il fut envoyé aux Indes & utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens dans leur cabane. La singularité de ce qu'il vit le frappa. Il se couvrit d'une peau de brébis, & alla rapporter au fort ses habits Européens.

» Je viens, dit-il au gouverneur, je viens  
 » renoncer pour toujours au genre de vie  
 » que vous m'avez fait embrasser. Ma ré-  
 » solution est de suivre jusqu'à la mort la  
 » religion & les usages de mes ancêtres.  
 » Je garderai pour l'amour de vous le col-  
 » lier & l'épée que vous m'avez donnés.  
 » Trouvez-bon que j'abandonne tout le  
 » reste. » Il n'attendit point de réponse, &

se déroband par la fuite, on ne le revit jamais.

Quoique le caractère des Hottentots ne soit pas tel que l'avarice Hollandoise le désireroit, la compagnie tire des avantages solides de sa colonie. A la vérité la dîme du blé & du vin qu'elle perçoit, ses douanes & ses autres droits ne lui rendent pas au-delà de cent mille écus. Elle ne gagne pas cent mille livres sur les draps, les toiles, la quincaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importans qu'elle y débite. Les frais inséparables d'un si grand établissement & ceux que la corruption y ajoute, absorbent au-delà de ces profits réunis. Aussi son utilité a-t-elle une autre base.

Les vaisseaux Hollandois qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent au Cap un asyle sûr, un ciel agréable, pur & tempéré, les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent du beurre, du fromage, du vin, des farines; une grande abondance de légumes salés pour leur navigation & pour leurs établissemens d'Asie; même depuis quelque tems deux ou trois cargaisons de blé pour l'Europe. Ces commodités & ces ressources augmenteroient encore, si la compagnie abdiquoit enfin les funestes préjugés qui n'ont cessé de l'égarer.

Jusqu'à nos jours les productions du Cap ont eu si peu de valeur, que leurs cultivateurs ne pouvoient ni se vêtir, ni se procurer aucune des commodités que leur sol

ne leur donnoit pas. La raison de cet avilissement des denrées étoit qu'il étoit défendu aux colons de les vendre aux navigateurs étrangers, que la position, la guerre ou d'autres raisons attiroient dans leurs ports. La jalousie du commerce, l'un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, avoit inspiré cette interdiction barbare. Le but d'un si odieux systême étoit de dégoûter des Indes les autres nations commerçantes. Elles ne pouvoient attendre des secours que de l'administration, qui, pour ne pas s'écarter de son plan, les mettoit toujours à un prix excessif. Depuis même que l'expérience d'un siècle entier a fait abandonner des vues si chimériques, & qu'on a perdu l'espoir d'éloigner de l'Asie les autres peuples, les habitans du Cap n'ont pas été autorisés à un commerce libre de toutes leurs denrées. A la vérité Tulbagh & quelques autres chefs éclairés se sont montrés plus faciles, ce qui a repandu un peu d'aïssance : mais on a toujours été réduit à endormir ou à corrompre le monopole. La compagnie ne verra-t-elle jamais que les richesses des colons doivent tôt ou tard devenir les siennes ? En adoptant les idées que nous osons lui proposer, elle suivra l'esprit de ses fondateurs, qui ne faisoient rien au hasard, & qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du soin de donner un centre à leur puissance, ils avoient jeté les yeux sur Java dès 1609.

XIX.  
Empire  
des Hol-  
landois  
dans l'isle  
de Java.

Cette isle , qui peut avoir deux cens lieues de long sur une largeur de trente & quarante , paroissoit avoir été conquise par les Malais à une époque assez reculée. Un mahométisme fort superstitieux en étoit le culte dominant. Il y avoit encore , dans l'intérieur du pays , quelques idolâtres ; & c'étoient les seuls hommes de Java qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'isle autrefois soumise à un seul monarque , se trouvoit alors partagée entre plusieurs souverains , qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ces dissensions éternelles avoient entretenu chez ces peuples l'oubli des mœurs & l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger , sans confiance entre eux , on ne voyoit point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est-là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il sembloit que l'envie de se nuire , & non le besoin de s'entr'aider , les eût rassemblés en société. Le Javanois n'abordoit point son frere , sans avoir le poignard à la main ; toujours en garde contre un attentat , ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'esclaves qu'ils achetoient , qu'ils faisoient à la guerre , ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les esclaves qui cultivoient la terre , & qui faisoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel , fumoit de l'opium , vivoit avec ses concubines , combattoit ou dormoit. On trouvoit

voit dans ce peuple beaucoup d'esprit ; mais il y restoit peu de traces de principes moraux. Il sembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes qui, d'un gouvernement réglé, étoient passés à une espece d'anarchie, & qui se livroient sans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractère si corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie sur Java. Elle pouvoit être traversée par les Anglois, alors en possession d'une partie du commerce de cette isle. Cet obstacle fut bientôt levé. La foiblesse de Jacques premier, & la corruption de son conseil, rendoient ces fiers Bretons si timides, qu'ils se laisserent supplanter, sans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays, privés de cet appui, furent asservis. Ce fut l'ouvrage du tems, de l'adresse, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les princes, qu'ils vouloient mettre ou tenir sous l'oppression, à envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne, & s'y naturaliser, en quelque maniere, avec ses mœurs & ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches. Il arrivoit de là que ces Indiens, mûris par l'âge, ne

pouvoient s'empêcher de haïr , de mépriser du moins des instituteurs si corrompus. En adoptant cette pratique , les Hollandois la perfectionnerent. Ils chercherent à bien convaincre leurs élèves de la foiblesse , de la légèreté , de la perfidie de leurs sujets ; & plus encore de la puissance , de la sagesse , de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode , ils affermirent leurs usurpations ; mais , il faut le dire , la perfidie , la cruauté , furent aussi les moyens qu'employèrent les Hollandois.

Le gouvernement de l'isle , qui avoit pour unique base les loix féodales , sembloit appeller la discorde. On arma le pere contre le fils , le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort , du fort contre le foible , furent appuyées suivant les circonstances. Tantôt on prenoit le parti du monarque , & tantôt celui des vassaux. Si quelqu'un montrait sur le trône des talens redoutables , on lui suscitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promesses ne séduisoient pas , étoient subjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution , toujours préparée par les tyrans , & toujours à leur avantage. Ils se trouverent enfin les maîtres des postes importans de l'intérieur , & des forts bâtis sur les côtes.

L'exécution de ce plan d'usurpation n'étoit encore qu'ébauchée , lorsqu'on établit à Java un gouverneur qui eut un palais , des gardes , un extérieur imposant. La compagnie crut devoir s'écarter des princi-

pès d'économie qu'elle avoit suivis jusqu'alors. Elle étoit persuadée que les Portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vicerois de Goa ; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les subjuguier ; & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aisés à conduire par les sens que les habitans de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raison, pour se donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Asie comme des pirates, sans patrie, sans loix & sans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils proposerent à plusieurs états voisins de Java, d'envoyer des ambassadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet leur procura le double avantage d'imposer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du Stathouder, dont la protection leur étoit nécessaire pour les raisons que nous allons dire.

Lorsqu'on avoit accordé à la compagnie son privilege exclusif, on y avoit assez mal à propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes Orientales. Isaac Lemaire, un de ces négocians riches & entreprenans, qu'on devoit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud par les terres Australes, puisque la seule voie, connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaisseaux qu'il expédia en 1615, passerent par

un détroit, qui depuis a porté son nom, situé entre le cap de Horn & l'isle des Etats, & furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confisqués, & ceux qui les montoient envoyés prisonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les esprits déjà prévenus contre tous les commerces exclusifs. Il paroît absurde, qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur industrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers souffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna aux concessions qui lui avoient été faites, plus d'étendue qu'elles n'en devoient avoir. On sentoit que son orgueil & son crédit augmentant avec sa puissance, les intérêts de la nation seroient sacrifiés dans la suite aux intérêts, aux fantaisies mêmes de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit succombé sous la haine publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvelé son privilege qui alloit expirer, s'il n'avoit été soutenu par le prince Maurice, favorisé par les Etats-Généraux, & encouragé à faire tête à l'orage, par la consistance que lui donnoit son établissement à Java.

Quoique divers mouvemens, plusieurs guerres, quelques conspirations aient troublé la tranquillité de cette isle, elle ne laisse pas d'être assujettie aux Hollandois, de la maniere dont il leur convient qu'elle le soit.

Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses despotes, qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappelé au trône en 1680 par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduite de son successeur, & par une faction puissante. Son parti alloit prévaloir, lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes, où il n'avoit pour appui que les compagnons de ses débauches, implora la protection des Hollandois. Ils volèrent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrèrent d'un rival, & rétablirent son autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, & par conséquent peu dispendieuse, on ne laissa pas de faire monter les dépenses de la guerre à des sommes prodigieuses. La situation des choses ne permettoit pas de discuter le prix d'un si grand service, & l'épuisement des finances ôtoit la possibilité de l'acquitter. Dans cette extrémité, le foible roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états.

La compagnie maintient ce grand privilège avec trois cens soixante-huit hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, & l'autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que 110,000 livres, qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a, en pur bénéfice, ce qu'elle peut gagner sur trois millions pesant de poivre,

qu'on s'est obligé de lui livrer à 28 l. 3 f. le cent.

C'est peu de chose en comparaison de ce que la compagnie tire de Cheribon, qu'elle a réduit sans efforts, sans intrigue & sans dépenses. A peine les Hollandois s'étoient établis à Java, que le sultan de cet état resserré, mais très-fertile, se mit sous leur protection, pour éviter le joug d'un voisin plus puissant que lui. Il leur livre annuellement trois millions trois cens mille livres pesant de riz, à 25 liv. 12 f. le millier; un million de sucre, dont le plus beau est payé à 15 liv. 6 f. 8 den. le cent; un million deux cens mille livres de café à 4 f. 4 den. la livre; cent quintaux de poivre, à 5 f. 2 den. la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'est payé que 1 liv. 11 f. 4 den. la livre; six cens mille livres d'a-reque, à 13 liv. 4 f. le cent. Quoique des prix si bas soient un abus manifeste de la foiblesse des habitans, cette injustice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Cheribon, le plus doux, le plus civilisé de l'isle. Cent Européens suffisent pour le tenir dans les fers. La dépense de cet établissement ne monte pas au-dessus de 45,100 liv. qu'on gagne sur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendoit autrefois sur l'isle entière, dont il embrasse encore la plus grande partie, a été subjugué plus tard. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour

son indépendance, lorsque le fils & le frere d'un souverain, mort en 1704, se disputèrent sa dépouille. La nation se partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la succession appelloit au trône, prenoit si visiblement le dessus, qu'il ne devoit pas tarder à se voir tout-à-fait le maître, si les Hollandois ne se fussent déclarés pour son rival. Les intérêts que ces républicains avoient embrassés, prévalurent à la fin ; mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus favans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la succession du roi son pere, montra tant d'intrépidité, de prudence & de fermeté, qu'il auroit triomphé, sans l'avantage que ses ennemis tiroient de leurs magasins, de leurs forteresses & de leurs vaisseaux. Son oncle occupa sa place ; mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le sceptre, lui dicta des loix. Elle choisit le lieu où il devoit fixer sa cour, & s'affura de lui par une citadelle, où est établie une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conservation du prince. Après toutes ces précautions, elle se fit un art de l'endormir dans le sein des voluptés, d'amuser son avarice par des présens, de flatter sa vanité par des ambassades éclatantes. Depuis cette époque, le prince & ses successeurs, auxquels on a donné une

éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils instrumens du despotisme de la compagnie. Elle n'a besoin, pour le soutenir, que de trois cens cavaliers & de quatre cens soldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 835,000 liv.

On est bien dédommagé de cette dépense par les avantages qu'elle assure. Les ports de cet état sont devenus les chantiers où l'on construit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiseries nécessaires pour ses différens établissemens de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangères. Elle y charge encore les productions que le royaume s'est obligé à lui livrer; c'est-à-dire, quinze millions pesant de riz, à 17 liv. 12 s. le millier; tout le sel qu'elle demande, à 10 liv. 7 s. 10 den. le millier; cent mille livres de poivre, à 21 liv. 2 s. 4 den. le cent; tout l'indigo qu'on cueille, à 3 liv. 2 s. la livre; le cadjang, dont ses vaisseaux ont besoin, à 28 liv. 3 s. 2 den. le millier; le fil de coton, depuis 13 s. jusqu'à 1 liv. 13 s. suivant sa qualité; le peu qu'on y cultive de cardamome, à un prix honteux.

La compagnie dédaigna long-tems toute liaison avec Balimbuam, située à la pointe orientale de l'isle. Sans doute qu'elle ne voyoit point de jour à tirer avantage de cette contrée. Quel qu'ait été le motif des Hollandois, ce pays a été attaqué dans les

derniers tems. Après deux ans de combats opiniâtres & de succès variés, les armes de l'Europe ont prévalu en 1768. Le prince Indien, vaincu & prisonnier, a fini ses jours dans la citadelle de Batavia; & sa famille a été embarquée pour le cap de Bonne-Espérance, où elle terminera dans l'isle Roben une carrière déplorable.

Nous ignorons quel usage les vainqueurs ont fait de leur conquête. Nous ne savons pas davantage quel profit il leur reviendra d'avoir détrôné le roi de Madure, isle fertile & voisine de Mataram, pour y placer son fils comme gouverneur. Ce qui nous est malheureusement trop connu, c'est qu'indépendamment du joug tyrannique de la compagnie, tous les peuples de Java ont à supporter les vexations plus odieuses, s'il est possible, de ses trop nombreux agens. Ces hommes avides & injustes se servent habituellement de faux poids & de fausses mesures pour grossir la quantité de denrées ou de marchandises qu'on doit leur livrer. Cette infidélité, dont ils profitent seuls, n'a jamais été punie; & rien ne fait espérer qu'elle puisse l'être un jour.

Du reste, la compagnie, contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en s'appant peu à peu les mauvaises loix qui l'entretenoient; de les avoir forcés à quelque agriculture; de s'être assurée d'un commerce entièrement exclusif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'isle. Tout son domaine se réduit au petit royaume-

me de Jacatra. Les horreurs qui accompagnèrent la conquête de cet état, & la tyrannie qui la suivit, en firent un désert. Il resta inculte & sans industrie.

Les Hollandois, ceux sur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guere propres à tirer ce sol excellent d'un si grand anéantissement. On imagina plusieurs fois de recourir aux Allemands, dont, avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la maniere la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en soie tirés de la Chine, des tisserands en toile tirés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des ateliers pour la prospérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favorisoient en rien l'intérêt particulier, ils restèrent toujours de simples projets. Enfin les généraux Imhoff & Mossel, frappés d'un si grand désordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réussir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppression avoit mises dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires ont consacré la plus grande partie de leur domaine à l'éducation des troupeaux, dont ils trouvoient un débit libre, facile & avantageux. L'industrie se seroit tournée vers des objets plus importans, si la com-

pagnie n'eût pas exigé qu'on lui livrât toutes les productions au même prix que dans le reste de l'isle. Le monopole a réduit les cultures à dix mille livres pesant d'indigo , à vingt-cinq mille livres de coton , à cent cinquante mille livres de poivre , à dix millions de sucre , à quelques autres articles peu importants.

Ces produits , ainsi que tous ceux de Java , sont portés à Batavia , bâti sur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra , au sixième degré de latitude méridionale.

Une ville , qui donnoit un entrepôt si considérable , a dû s'embellir successivement. Cependant , à l'exception d'une église récemment bâtie , aucun monument n'y a de l'élégance ou de la grandeur. Les édifices publics sont généralement lourds , sans grace & sans proportions. Si les maisons ont des commodités & une distribution convenable à la nature du climat , leurs façades sont trop uniformes & de mauvais goût. En aucun lieu du monde , les rues ne sont plus larges & mieux percées. Partout elles offrent aux gens de pied des trottoirs propres & solides. La plupart sont traversées par des canaux bordés , des deux côtés , de superbes arbres qui donnent un ombrage délicieux ; & ces canaux , tous navigables , portent les denrées & les marchandises jusqu'aux magasins destinés à les recevoir. Quoique la chaleur , qui devoit être naturellement excessive à Batavia , y soit tempérée par un vent de mer fort agréa-

ble qui s'éleve tous les jours à dix heures ; & qui dure jusqu'à quatre ; quoique les nuits soient rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore , l'air est très-mal-sain dans cette capitale des Indes Hollandoises , & le devient tous les jours davantage. Il est prouvé , par des registres d'une autorité certaine , que , depuis 1714 jusqu'en 1776 , il a péri , dans l'hôpital seulement , quatre-vingt-sept mille matelots ou soldats. Parmi les habitans , à peine en voit-on un seul dont le visage annonce une santé parfaite. Jamais les traits ne sont animés de couleurs vives. La beauté , si impérieuse ailleurs , est sans mouvement & sans vie. L'on parle de la mort avec autant d'indifférence que dans les armées. Annonce-t-on qu'un citoyen qui se portoit bien n'est plus , nulle surprise pour un événement si ordinaire. L'avarice se borne à dire : *Il ne me devoit rien ;* ou bien : *il faut que je me fasse payer par ses héritiers.*

On ne fera point étonné de ce vice du climat , si l'on considère que , pour la facilité de la navigation , Batavia a été placé sur les bords d'une mer la plus sale qui soit au monde ; dans une plaine marécageuse & souvent inondée ; le long d'un grand nombre de canaux remplis d'une eau croupissante , couverts des immondices d'une cité immense , entourés de grands arbres qui gênent la circulation de l'air , & s'opposent à la dispersion des vapeurs fétides qui s'en élevent,

Pour diminuer les dangers & le dégoût de ces exhalaisons infectes , on brûle sans interruption des bois & des résines aromatiques ; on s'enivre d'odeurs ; on remplit les appartemens d'innombrables fleurs , la plupart inconnues dans nos contrées. Les chambres mêmes où l'on couche , respirent le plus délicat , le plus pur de tous les parfums. Ces précautions sont en usage jusque dans les campagnes , où tous les champs , tous les jardins sont entourés d'eaux stagnantes & mal-saines. Elles ne suffisent pas même pour y conserver , & encore moins pour y rétablir la santé. Aussi les gens opulens ont-ils sur des montagnes très-élevées , qui terminent la plaine , des habitations , où ils vont plusieurs fois dans l'année respirer un air frais & sain. Malgré les volcans qu'on y voit fumer continuellement , & qui occasionnent d'assez fréquens tremblemens de terre , les malades ne tardent pas à y recouvrer leurs forces , mais pour les perdre de nouveau après leur retour à Batavia.

Cependant la population est immense dans cette cité célèbre. Indépendamment des cent cinquante mille esclaves dispersés sur un vaste territoire perdu en objets d'agrément , ou consacré à la culture , il y en a beaucoup d'employés dans la ville même au service domestique. C'étoient originellement des hommes indépendans , enlevés la plupart , par force ou par adresse , aux Moluques , à Célebes , ou dans d'au-

tres isles. Cette atrocité a rempli leurs cœurs de rage ; & jainais ils ne perdent le desir d'empoisonner ou de massacrer des maîtres barbares.

Les Indiens libres sont moins aigris. Il s'en trouve de tous les pays situés à l'Est de l'Asie. Chaque peuple conserve sa physionomie , sa couleur , son habillement , ses usages , son culte & son industrie. Il a un chef qui veille à ses intérêts , qui termine les différends étrangers à l'ordre public. Pour contenir tant de nations diverses & si ennemies les unes des autres , il a été porté des loix atroces , & ces loix sont maintenues avec une sévérité impitoyable. Elles ne sont impuissantes que contre les Européens , qui sont rarement punis , & qui ne le sont presque jamais de peines capitales.

Entre ces nations , les Chinois méritent une attention particuliere. Depuis longtems ils se portoient en foule à Batavia , où ils avoient amassé des trésors immenses. En 1740 ils furent soupçonnés ou accusés de méditer des projets funestes. On en fit un massacre horrible , soit pour les punir , soit pour s'enrichir de leurs dépouilles. Comme ce sont les sujets les plus abjects de cette célèbre contrée qui s'expatrient , ce traitement injuste ou mérité ne les a pas éloignés d'un établissement où il y a de gros gains à faire ; & l'on en compte environ deux cens mille dans la colonie. Ils y exercent presque exclusivement tous les genres d'industrie. Ils y sont les seuls bons cultiva-

teurs ; ils y conduisent toutes les manufactures. Cette utilité , si publique & si étendue , n'empêche pas qu'ils ne soient asservis à une forte capitation & à d'autres tributs plus humilians encore. Un pavillon arboré sur un lieu élevé , les avertit tous les mois de leurs obligations. S'ils manquent à quelque-une , une amende considérable est la moindre des peines qu'on leur inflige.

Il peut y avoir dix mille blancs dans la ville. Quatre mille d'entre eux , nés dans l'Inde , ont dégénéré à un point inconcevable. Cette dégradation doit être singulièrement attribuée à l'usage généralement reçu , d'abandonner leur éducation à des esclaves.

Malgré la quantité prodigieuse d'insectes , plus dégoûtans que dangereux , qui couvrent le pays , la plupart de ces hommes blancs y menent une vie délicieuse , au moins en apparence. Les plaisirs de tous les genres se succèdent avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Indépendamment de ce que peut fournir pour une chère délicate un sol abondant en productions qui lui sont propres , ou que l'art y a naturalisées , les tables sont surchargées de ce que l'Europe & l'Asie fournissent de plus rare & de plus exquis. On y prodigue les vins les plus chers. Les eaux mêmes de l'isle , regardées avec raison comme malsaines ou peu agréables , sont remplacées par celles de Selse , arrivées avec de grands frais du fond de l'Allemagne.

Une dissipation si générale chez un peuple que dans le reste du globe on trouve si économe & si laborieux, semble annoncer une corruption qui n'a plus de bornes. Cependant les mœurs ne sont guère plus libres à Batavia, que dans les autres établissemens formés par les Européens aux Indes. Les liens mêmes du mariage y sont peut-être moins relâchés qu'ailleurs. Il n'y a que des hommes sans engagements qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaisons toujours obscures; on prétend même qu'ils avoient refusé de baptiser les enfans qui leur devoient le jour; mais qu'ils sont devenus moins sévères, depuis qu'un charpentier, qui vouloit que son fils eût une religion, se mit en disposition de le faire circoncire.

Le luxe a fait encore plus de résistance que le concubinage. Les femmes qui ont toutes l'ambition de se distinguer par la richesse des habits, par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour le faste. Jamais elles ne se montrent en public qu'avec un cortège nombreux d'esclaves, traînées dans des chars dorés, ou portées dans de superbes palanquins. La compagnie voulut en 1758 modérer leur passion pour les diamans. Ses réglemens furent recus avec mépris. C'eût été, en effet, une étrange singularité que l'usage des pierreries fût devenu étranger au pays même

où elles naissent , & que des négocians eussent réuissi à régler aux Indes un luxe qu'ils apportent , pour le répandre ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement Européen luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Asie.

Cependant on retrouve quelques traits du caractère Hollandois dans les campagnes. Rien n'est plus agréable que les environs de Batavia. Ils sont couverts de maisons propres & riantes ; de potagers remplis de légumes fort supérieurs à ceux de nos climats ; de vergers , dont les fruits variés ont un goût exquis ; de bosquets qui donnent un ombrage délicieux ; de jardins fort ornés , même avec goût. Il est du bon air d'y vivre habituellement ; & les gens en place ne vont guere à la ville que pour les affaires du gouvernement. On arrive à ces retraites charmantes par des chemins larges , unis , faciles , bordés d'arbres plantés au cordeau & taillés avec symétrie.

Batavia est situé dans l'enfoncement d'une baie profonde , couverte par plusieurs isles de grandeur médiocre , qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'est proprement qu'une rade ; mais on y est en sûreté contre tous les vents & dans toutes les saisons , comme dans le meilleur port. Les bâtimens qui y arrivent ou qui en partent , reçoivent une partie de leur cargaison & les réparations dont ils ont besoin dans la petite isle d'Ornuft , qui n'en est éloignée que de deux

lieux , & où l'on a formé des chantiers & des magasins. Ces navires entroient , il y a soixante ans , dans la riviere qui se jette dans la mer après avoir fertilisé les terres & rafraîchi la ville. Elle n'est plus accessible que pour des bateaux , depuis qu'il s'est formé à son embouchure un banc de boue , qui devient tous les jours plus impraticable. C'est , dit-on , la suite de la pratique qu'ont contractée tous les hommes riches de détourner les eaux du fleuve , pour en entourer leurs maisons de campagnes. Quelle que soit la cause du désordre , il faut le combattre par les moyens les plus efficace. L'importance de Batavia mérite bien qu'on s'occupe sérieusement de tout ce qui peut soutenir l'éclat & l'utilité de sa rade. Elle est la plus considérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaisseaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Asie , à l'exception de ceux qui doivent se rendre à Ceylan , dans le Bengale & à la Chine. Ils s'y chargent en retour des productions & des marchandises que fournit Java ; de toutes celles qui y ont été portées des différens comptoirs , des différens marchés , répandus sur ces riches côtes , dans ces vastes mers.

Les établissemens Hollandois de l'Est sont les lieux qui , à raison de leur situation , de leurs denrées & de leurs besoins , entretiennent avec Batavia les liaisons les plus vives & les plus suivies. Indépendamment des navires que le gouvernement y avoit en-

voyés, on en voit arriver beaucoup de bâtimens particuliers. Il leur faut des passeports. Ceux qui auroient négligé cette précaution, imaginée pour prévenir les verseimens frauduleux, seroient saisis par des chaloupes qui croisent continuellement dans ces parages. Parvenus à leur destination, ils livrent à la compagnie les objets de leur chargement, dont elle s'est réservé le privilege exclusif, & vendent les autres à qui bon leur semble. La traite des esclaves forme une des principales branches du commerce libre. Elle s'éleve annuellement à six mille des deux sexes. C'est dans ce vil & malheureux troupeau que les Chinois prennent des femmes qu'il ne leur est permis, ni d'amener, ni de faire venir de leur patrie.

Ces importations sont grossies par celle d'une douzaine de jonques, parties d'Emuy, de Limpo & de Canton, avec environ deux mille Chinois, conduits tous les ans à Java dans l'espérance d'y acquérir des richesses. Le thé, les porcelaines, les foies écrues, les étoffes de soie & les toiles de coton qu'elles y portent, peuvent valoir trois millions.

On leur donne en échange de l'étain & du poivre, mais secrètement, parce que le commerce en est interdit aux particuliers. On leur donne du tripam, cueilli sur les bords de la mer aux Moluques. On leur donne des nageoires de requin, & des nerfs de cerfs, dont les vertus réelles ou imaginaires sont inconnues dans nos contrées. On leur

donne ces nids si renommés dans tout l'Orient, qui se trouvent en plusieurs endroits & principalement sur la côte de la Cochinchine. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids de demi-once, sont l'ouvrage d'une espèce d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compose de frai de poisson, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Leur goût est naturellement fade; mais l'art a cherché & peut-être réuffi à les rendre agréables par divers assaisonnemens.

Avec ces productions, les Chinois reçoivent à Batavia une solde en argent. Elle est toujours grossie par les secours que leurs concitoyens établis à Java font passer à des familles qui leur sont chères, & par les sommes plus considérables qu'emportent tôt ou tard ceux d'entre eux qui, contents de la fortune qu'ils ont faite, s'en retournent dans leur pays, qu'ils perdent rarement de vue.

Les Espagnols des Philippines fréquentent aussi Batavia. Anciennement ils y achetoient des toiles. Ils n'y prennent plus que la cannelle dont ils ont besoin pour leur consommation & pour l'approvisionnement d'une partie du Mexique. C'est avec l'or, qui est une production de leurs îles mêmes; c'est avec la cochenille & les

piastres venues d'Acapulco , qu'ils paient cet important objet.

Rarement les François vont-ils à Batavia pendant la paix. Le besoin des subsistances les y a souvent attirés dans les deux dernières guerres. On les y verra moins lorsque l'isle de France & Madagascar se feront mis en état de nourrir leurs escadres & leurs troupes.

Quelques-uns des vaisseaux Anglois qui vont directement d'Europe à la Chine , relâchent à cette rade. C'est pour y vendre de la quincaillerie , des armes , des vins , des huiles , d'autres articles moins considérables qui appartiennent tous aux équipages. On y voyoit aussi arriver autrefois , de loin en loin , les navigateurs de cette nation , qui font le commerce d'Inde en Inde. Ils y viennent en bien plus grand nombre , depuis que leurs armemens se sont multipliés , depuis que leurs affaires se sont étendues. Leurs ventes se réduisent à peu de chose ; mais leurs achats sont considérables. Il y chargent , en particulier , beaucoup d'arack , boisson exquise , faite avec du riz , du sirop de sucre , du vin de cocotier , qu'on laisse fermenter ensemble , & qu'ensuite on distille.

Toutes les denrées , toutes les marchandises qui entrent à Batavia ou qui en sortent , doivent cinq pour cent. Cette douane est affermée 1,900,800 liv. La somme seroit plus forte , si ce qui appartient à la compagnie , ou qui est destiné pour elle ,

étoit soumis aux droits ; si les principaux agens de ce grand corps ne se dispensoient pas le plus souvent de les payer ; si les fraudes étoient moins multipliées parmi les personnes de tous les ordres. Un revenu qui doit étonner , c'est celui que forment les jeux de hasard. Il en coûte annuellement 384,000 liv. aux Chinois pour avoir la liberté de les ouvrir. On y accourt de tous les côtés avec la fureur si ordinaire dans les climats ardens où les passions ne connoissent pas de borne. Là vont s'ensévelir les fortunes de la plupart des hommes libres ; là tous les esclaves vont dissiper ce qu'il leur a été possible de ravir à la vigilance de leurs maîtres. Il y a d'autres impositions encore dans cette capitale des Indes Hollandoises , sans que cependant elles couvrent les dépenses d'un entrepôt , qui s'élevent assez régulièrement à 6,600,000 l.

XX. Le conseil qui domine sur tous les établissemens formés par la compagnie , réside à Batavia. Il est composé du gouverneur des Indes Hollandoises , d'un directeur général , de cinq conseillers & d'un petit nombre d'assesseurs qui n'ont point de voix , mais qui remplacent les conseillers morts , jusqu'à ce qu'on leur ait donné des successeurs.

Maniere  
dont sont  
conduites  
les affaires  
de la com-  
pagnie  
aux Indes  
& en Eu-  
rope.

C'est la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent , quiconque est parent ou protégé du général , y peut arriver. Lorsque ce chef n'est plus , le directeur & les conseillers lui donnent

provisoirement un successeur, qui ne manque guere d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conseil : mais il jouiroit des honneurs attachés au poste qu'il auroit occupé passagèrement.

Le général rapporte au conseil les affaires de l'isle de Java ; & chaque conseiller, celles de la province des Indes qui lui est confiée. Le directeur a l'inspection de la caisse & des magasins de Batavia qui versent dans tous les autres établissemens. Tous les achats, toutes les ventes sont de son ressort. Sa signature est indispensable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive se décider, dans le conseil, à la pluralité des voix, rarement les volontés du général y sont-elles contrariées. Ils doit cet empire à la déférence qu'ont pour lui les membres qui lui doivent leur élévation, & au besoin qu'ont les autres de sa faveur pour pousser plus rapidement leur fortune. Si, dans quelque occasion, il éprouvoit une résistance trop contraire à ses vues, il seroit le maître de suivre son avis, en se chargeant de l'événement,

Le général, comme tous les autres administrateurs, n'est mis en place que pour cinq ans. Communément il y reste toute sa vie. On en a vu autrefois qui abdi-quoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paisibles ; mais les dégoûts que leur donnoient leurs successeurs, ont fait résoudre les derniers çhets à mourir dans

leur poste. Durant long-tems ils eurent une grande représentation. Le général Imhoff la supprima, comme inutile & embarrassante. Quoique tous les ordres puissent aspirer à cette dignité, aucun militaire n'y est jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle est presque toujours remplie par des marchands, parce que l'esprit de la compagnie est purement mercantille. Ceux qui sont nés dans l'Inde, ont rarement assez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'est pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier officier sont médiocres. Il n'a que 2,200 liv. par mois, & une subsistance égale à sa paie. La liberté qu'il a de prendre dans les magasins tout ce qu'il veut au prix courant, & celle qu'il se donne de faire le commerce qui lui convient, sont la mesure de sa fortune. Celle des conseillers est aussi toujours fort considérable, quoique la compagnie ne leur donne que 440 liv. par mois, & des denrées pour une pareille somme.

Le conseil ne s'assemble que deux fois par semaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus suivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de sergent, qu'on a cru pouvoir abandonner sans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui est élevé à quelque poste, est obligé de jurer qu'il n'a rien promis, ni rien donné, pour obtenir

obtenir sa place. Cet usage, qui est fort ancien, familiarise avec les faux sermens, & ne met aucun obstacle à la corruption. Mais si l'on pesoit tous les sermens absurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états, pour entrer dans quelque corps ou profession que ce soit, on seroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Tant que la bonne foi régna sur la terre, la simple promesse suffit pour imprimer la confiance. Le serment naquit de la perfidie. On n'exigea de l'homme qu'il prît le Dieu qui l'entendoit à témoin de sa véracité, que lorsqu'il ne mérita plus d'être cru. Magistrats, souverains, que faites-vous donc ? Ou vous faites attester le ciel & lever la main à l'homme de bien, & c'est une injure inutile ; ou celui à qui vous ordonnez le serment, est un méchant. Et de quel prix peut être à vos yeux le serment d'un méchant ? Mon serment est-il contraire à ma sécurité ? il devient absurde. Est-il conforme à mon intérêt ? il est superflu. Est-ce connoître le cœur humain, que de placer le débiteur entre sa ruine & le mensonge, le criminel entre la mort & le parjure ? Celui que la vengeance, l'intérêt & la scélératesse auront déterminé au faux témoignage, sera-t-il arrêté par la crainte d'un crime de plus ? Ignore-t-il, en approchant du tribunal de la loi, qu'on exigera de lui cette formalité ? & ne l'a-t-il pas

néprisée au fond de son cœur avant que de s'y soumettre ? N'est-ce pas une espece d'impiété , que d'introduire le nom de Dieu dans nos misérables débats ? N'est-ce pas un moyen bizarre de rendre le ciel complice d'un forfait , que de souffrir l'interpellation de ce ciel qui n'a jamais réclamé , & qui ne réclamera pas davantage. Quelle ne doit donc pas être l'intrépidité du faux témoin , lorsqu'il a impunément appelé sur sa tête la vengeance divine , sans crainte d'être convaincu ? Le serment paroît tellement avili & prostitué par sa fréquence , que les faux témoins sont aussi communs que les voleurs. \*

Toutes les combinaisons de commerce , sans en excepter celles du cap de Bonne-Espérance , sont faites par le conseil , & le résultat en vient toujours à sa connoissance. Les vaisseaux mêmes qui partent directement du Bengale , de Ceylan & de la Chine , ne portent en Europe que les factures de leurs cargaisons. Leurs comptes , comme tous les autres , se rendent à Batavia , où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

---

\* Est-ce par un excès de piété que l'auteur trouve une espece d'impiété dans l'usage du serment ? Il peut en résulter quelques inconvéniens ; mais l'expérience a prouvé que des hommes prêts à commettre une injustice , avoient été retenus par la crainte de se parjurer. Dans les affaires criminelles , cet usage paroît moins utile , & plus dangereux.

Le conseil des Indes n'est pas un corps isolé, ni même indépendant. Il est subordonné à la direction qui subsiste dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle soit une, dans toute la rigueur du terme, le soin de vendre deux fois l'an les marchandises, est partagé entre les six chambres intéressées dans ce commerce. Leurs opérations sont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'assemblée générale qui conduit les opérations de la compagnie, est composée des directeurs de toutes les chambres. Amsterdam en nomme huit; la Zélande, quatre; les autres chambres, un chacune; & l'état, un seul. On voit qu'Amsterdam ayant la moitié des voix, n'a besoin que d'en gagner une, pour donner la loi dans les délibérations, où tout se décide à la pluralité des suffrages.

Ce corps, composé de dix-sept personnes, s'assemble deux ou trois fois l'année, pendant six ans à Amsterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres sont trop peu considérables pour jouir de cette prérogative. Quelques esprits mystérieux imaginèrent, vers le milieu du dernier siècle, qu'un profond secret pourroit rendre les opérations plus fructueuses; & il fut choisi quatre des plus éclairés ou des plus puissans d'entre les députés, pour les revêtir du droit de régler les affaires d'une importance remarquable, sans l'aveu de

leurs collegues , fans l'obligation même de les consulter.

Malgré les vices qu'il est aisé d'appercevoir dans ces singulieres institutions , la compagnie s'éleva à des prospérités très-éclatantes. Tâchons de trouver les causes de ce phénomène politique.

XXI.  
Causes de  
la prospé-  
rité de la  
compa-  
gnie.

Les Hollandois durent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer , dans moins d'un demi-siècle , de plus de trois cens vaisseaux Portugais. Ces bâtimens , dont les uns étoient destinés pour l'Europe , & les autres pour différentes échelles de l'Inde , étoient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces richesses , que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer , formoient à la compagnie des retours immenses , ou servoient à lui en procurer. De cette manière , les ventes étoient fort considérables , quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affoiblissement de la marine Portugaise , enhardit à attaquer les établissemens de cette nation , & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresses solidement bâties , munies d'une artillerie nombreuse , approvisionnées de tout ce que le gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante , avoient dû naturellement rassembler. Pour juger sagement de cet avantage , il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples pour obtenir la permission de se fixer

où leur intérêt les appelloit ; pour bâtir des maisons, des magasins, des forts ; pour acquérir l'arrondissement nécessaire à leur conservation ou à leur commerce.

Lorsque la compagnie se vit en possession de tant d'établissmens si riches & si solides, elle ne se livra pas à une ambition trop vaste. C'est son commerce qu'elle voulut étendre, & non ses conquêtes. On n'eut guere à lui reprocher d'injustices, que celles qui sembloient nécessaires à sa puissance. Le sang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au tems où l'envie de se distinguer par des exploits guerriers & par la manie des conversions, monroit par-tout les Portugais aux Indes sous un appareil menaçant.

Les Hollandois sembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays que pour les subjuguier. Ils n'eurent de guerres contre eux que pour en obtenir des établissemens sur les côtes, & les forcer à des traités de commerce. A la vérité, ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais, d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquérans qu'ils avoient chassés, laissoient les Indiens se gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer & de distribuer leurs forces, ils furent contenir les peuples

que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca , ils n'eurent sur le continent que des comptoirs & des petits forts. C'est dans les isles de Java & de Ceylan , qu'ils établirent leurs troupes & leurs magasins ; c'est de-là que leurs vaisseaux soutenoient leur autorité , & protégeoient leur commerce dans le reste des Indes.

Il y étoit très-considérable , depuis que la ruine de la puissance Portugaise avoit fait tomber dans leurs mains les épiceries. Quoique la consommation s'en fît principalement en Europe , leurs heureux possesseurs ne laissoient pas d'en placer , mais à un prix inférieur , une assez grande quantité aux Indes. Ils y débitoient annuellement dix mille livres pesant de macis , cent mille livres de muscade , cent cinquante mille livres de girofle , deux cens mille livres de canelle , trois ou quatre millions de poivre. C'étoit assez généralement le débouché des productions imparfaites qui n'auroient pas été vendues dans nos contrées.

Le soin d'exporter & de répandre les épiceries , aida les Hollandois à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le tems , ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Asie , comme ils étoient en possession de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaisseaux & de matelots , qui , sans rien coûter à la compagnie , faisoient sa sûreté.

Des avantages si décisifs écartèrent long-tems les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays des mains des Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis se sont introduites partout ailleurs. Le gouvernement, instruit que la pratique des autres états ne devoit ni ne pouvoit lui servir de regle, permit constamment à la compagnie de vendre librement, & sans limitation ses marchandises à la métropole. Lorsque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matieres premières pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande sagesse, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différens genres d'industrie que la révocation de l'édit de Nantes fit passer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de si loin son vêtement; mais la passion qu'avoit alors l'Europe pour les modes de France, présentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas seulement la pensée de rien changer à l'ancien usage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui est une suite nécessaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Asie ont été plus favorisées que jamais. On a senti qu'il y avoit moins d'in-

convénient à enrichir les Indiens , que les Anglois ou les François , dont la prospérité ne sauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état , qui ne soutient son opulence que par l'aveuglement , les guerres ou l'indolence des autres puissances.

XXII. Cet ordre de choses avoit porté la fortune de la compagnie à une hauteur dont elle est enfin descendue. Quelques détails rendront cette vérité sensible.

Décaden-  
ce de la  
compa-  
gnie.

Les premiers fonds de cette association commerçante ne furent que de 14,211,648 livres. Il en fut fourni 8,084,813 par Amsterdam ; 2,934,540 liv. 8 s. par la Zélande ; 1,180,905 par Enchuyfen ; 1,034,000 par Delft ; 587,109 liv. 12 s. par Horn ; & enfin 390,280 par Rotterdam.

Ce capital , qui n'a jamais été augmenté , & qui , depuis l'origine jusqu'au premier Janvier 1778 , a rendu , année commune , vingt & un & un dix-septieme pour cent , fut divisé par sommes de 6,600 liv. qu'on nomma actions. Leur nombre fut de 2,153. On les vendit comptant , on les vendit à crédit , comme toutes les marchandises. Les formalités se réduisoient à substituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur sur les livres de la compagnie , seul titre qu'eussent les propriétaires. L'avidité & l'esprit de calcul imaginèrent une autre manière de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'avoient point d'actions à vendre , des hommes qui n'en vouloient pas acheter , s'engageoient réciproquement , les

uns à en livrer , les autres à en recevoir un nombre déterminé , à un prix convenu & à un tems fixe. Leur valeur , à cette époque , fixoit le sort des joueurs. Celui qui avoit perdu foldoit avec de l'argent , & la négociation se trouvoit finie.

Le désir de gagner , la crainte de perdre dans ces spéculations hardies , causoient ordinairement dans les esprits la fermentation la plus vive. On inventoit de bonnes ou de mauvaises nouvelles ; on accrédi-  
toit ou l'on combattoit celles qui se répandoient ; on cherchoit à surprendre le secret des cours & à corrompre leurs ministres. La tranquillité publique fut si souvent troublée par ces intérêts opposés , que le gouvernement crut devoir prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. On déclara que toute vente d'actions à terme seroit nulle , à moins qu'il ne fût prouvé par les registres , que le vendeur , dans le tems du marché , en avoit la propriété. Les gens délicats ne se crurent pas dispensés , par cette loi , de l'obligation de tenir leurs engagements ; mais elle devoit rendre , & rendit en effet ces opérations plus rares.

Dans des tems heureux , les actions s'éleverent à un prix presque incroyable. Elles acquirent jusqu'à huit fois leur valeur originale. On les a vues décheoir successivement. Au tems où nous écrivons , elles ne gagnent plus qu'environ 360 pour cent. C'est même plus qu'on n'en obtiendrait

ailleurs qu'en Hollande , où l'on peut , où l'on fait se contenter d'un intérêt de deux & trois quarts pour cent.

Ce signe de décadence en annonce un autre. Le dividende , qui étoit monté à trente & quarante pour cent , n'est plus que de douze & demi depuis plusieurs années. S'arrêtera-t-il à ce terme , ou baissera-t-il encore ? Essayons de former quelques conjectures raisonnables sur cet important objet.

Le capital de la compagnie , ses dettes payées , ne passoit pas 62,480,000 liv. à la fin de 1751. Dans cette somme même , il n'y avoit en argent , en bon papier , & en marchandises dans les magasins ou sur les mers d'Europe & des Indes , que 38,060,000 l. Le reste consistoit en créances équivoques ou désespérées , en armes , en vivres , en artillerie , en munitions de guerre , en bestiaux , en esclaves , en quelques autres effets qui n'entroient point dans le commerce.

A la même époque , les bénéfices annuels s'élevoient à 27,940,000 liv. Mais pour les obtenir , il falloit dépenser 20,460,000 liv. C'étoit donc 7,480,000 l. qu'il restoit pour le dividende , & pour faire face aux guerres , aux incendies , aux naufrages , à tant d'autres malheurs , que la prudence humaine ne peut ni prévoir , ni empêcher.

Cette situation allarmoît si vivement Mossel , le plus habile des chefs qui aient

gouverné les Indes Hollandoises , qu'il regardoit la compagnie comme un corps épuisé , qui ne se foutenoit que par des cordiaux. C'étoit , suivant son expression , un vaisseau qui couloit bas , & dont la submersion étoit retardée par la pompe.

Quelques démarches que nous ayons faites , il ne nous a pas été possible d'obtenir un bilan postérieur à celui dont nous venons de nous occuper. Mais que doivent donc penser les intéressés , de l'opiniâtreté avec laquelle on les laisse dans l'ignorance de leur situation ? Ou que leurs affaires sont dans le plus grand désordre , ou que les personages auxquels ils en ont confié l'administration , sont de mal-honnêtes gens , dont le projet constant est d'ordonner , de disposer de tout à leur gré , de piller , sans s'exposer à aucune sorte de réclamation ; ou que s'ils s'exposent au soupçon de malversation , c'est pour se garantir du reproche d'impéritie. Nous sommes , se doivent-ils dire à eux-mêmes , nous sommes dans les mains d'ignorans ou de frippons ; & de ces deux suppositions , quelle que soit celle qu'ils adoptent , quel en doit être l'effet ? La méfiance des actionnaires , le décri des actions , & la décadence de la compagnie. Quand on réfléchit un peu profondément sur cette conduite ténébreuse , on ne fait qui il faut blâmer davantage , ou des propriétaires indolens qui peuvent demander d'autorité un compte à des gens qui ne sont après tout que leurs commettans , & qui

certes ne se trouveront jamais enveloppés dans leur ruine ; ou de la tyrannie infolente de ces représentans à qui leurs concitoyens ont confié leur fortune , & qui en usent comme de la leur ; ou de la connivence perfide des chefs de l'état , qui n'offent , ou ne peuvent , ou ne veulent pas interposer leur autorité dans une circonstance aussi importante. Quoi qu'il en soit , le mystère dont la compagnie fait une obligation , sous serment , à ses agens , n'empêche pas de voir que sa situation devient de jour en jour plus fâcheuse. Elle-même a été forcée de mettre les nations dans la confiance de sa détresse , en diminuant de plus en plus ses répartitions. Il reste à démêler les vraies causes d'une vérité si affligeante.

XXIII. La première de toutes fut cette multitude de petites guerres qui se succéderent sans interruption. A peine les habitans des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient causé les victoires des Hollandois , sur un peuple qu'on regardoit comme invincible , qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie , qui craignoit les suites de ce mécontentement , attaqua le roi de Ternate , pour le forcer à consentir qu'on extirpât le girofle par-tout , excepté à Amboine. Les insulaires de Banda furent tous exterminés , parce qu'ils refusoient d'être esclaves. Macassar , qui vouloit appuyer leurs intérêts , occupa long-tems des forces considérables. La perte de Formose

Raisons  
de la dé-  
cadence  
de la com-  
pagnie.

entraîna la ruine des comptoirs du Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes, pour soutenir le commerce exclusif de Sumatra. Malaca fut assiégé, son territoire ravagé, sa navigation interceptée par des pirates. Négapatnam fut attaqué deux fois. Cochin eut à soutenir les efforts des rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été presque continuels à Ceylan, aussi fréquens & plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix solide, qu'en mettant un prix raisonnable aux denrées qu'on exige. Toutes ces guerres ont été ruineuses, & plus ruineuses qu'elles ne devoient l'être, parce que ceux qui les conduisoient, les faisoient servir à leur fortune particulière.

Ces dissensions éclatantes ont été suivies, en beaucoup d'endroits, de vexations odieuses. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à Camboge, à Aracan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Surate, en Perse, à Bassora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve, dans la plupart des contrées de l'Inde, que des despotes qui préfèrent le brigandage au commerce; qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui est possible, paroît juste.

Les bénéfices que faisoit la compagnie dans des lieux où son commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-tems les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionnoient ailleurs. Les autres nations Euro-

peennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher, & à vendre à meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auroient-ils mise en état de soutenir ce revers, si ses rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre, par ce mot, les opérations nécessaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perse & en Arabie. C'est par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés, que les Hollandois obtenoient pour rien, ou pour presque rien, les riches cargaisons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chassèrent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale.

Cette révolution, qui lui montrait si bien la route qu'elle devoit suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchandises de l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les verfoit dans les différens comptoirs, où la vente en étoit avantageuse. Cet usage occasionnoit des frais & une perte de tems, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvéniens. Lorsque les autres nations se livrerent à une navigation directe, il devenoit indispensable d'abandonner un systême man-

vais en lui-même , insoutenable par les circonstances. L'empire de la coutume prévalut encore ; & la crainte que ses employés n'abusassent d'un changement , empêcha , dit-on , la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la nécessité.

Ce motif ne fut vraisemblablement qu'un prétexte , qui servoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs , qui avoient un pouvoir absolu dans l'Inde , & qui , à la fin de chaque voyage , rendoient compte en Europe de leur administration. Dès que le gouvernement eut été rendu sédentaire , les agens , moins surveillés se relâcherent. Ils se livrèrent à cette mollesse , dont on contracte si aisément l'habitude dans les pays chauds. On se vit réduit à en multiplier le nombre ; & personne ne se fit un point capital d'arrêter un désordre , qui donnoit aux gens puissans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles passoient en Asie avec le projet de faire une fortune considérable & rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointemens étoient insuffisans pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir étoient ôtés. On eut recours aux malversations. La compagnie fut trompée dans toutes ses affaires , par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à sa prospérité. L'excès du

désordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui se vendroit , pour tout ce qui s'acheteroit , une gratification de cinq pour cent , qui devoit être partagée entre tous les employés , suivant leurs grades. Ils furent obligés à cette condition , de jurer que leur compte étoit fidele. Cet arrangement ne subsista que cinq ans , parce qu'on s'aperçut que la corruption ne diminueoit pas. On supprima la gratification & le serment. Depuis cette époque , les administrateurs mirent à leur industrie le prix que leur dictoit la cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs subalternes , gagna peu-à-peu les principaux établissemens , & , avec le tems , Batavia même. On y avoit vu d'abord une si grande simplicité , que les membres du gouvernement vêtus, dans le cours ordinaire de la vie , comme de simples matelots , ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leurs assemblées. Cette modestie étoit accompagnée d'une probité si marquée , qu'avant 1650 , il ne s'étoit pas fait une seule fortune remarquable : mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrières vaincre & conquérir pour la patrie , & porter dans le trésor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante , amasser pour un corps particulier de l'état , des richesses dont il ne leur revient ni gloire , ni profit. L'Austérité des principes républicains , dut céder

à l'exemple des peuples Afiatiques. Le relâchement fut plus sensible dans le chef-lieu de la colonie, où les matieres du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l'administration, donna du goût pour les choses d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs; & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richesses. Le mépris même des bienséances fut porté si loin, qu'un gouverneur général se voyant convaincu d'avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite en montrant un plein pouvoir signé de la compagnie.

Comment eût-on remédié à la conduite des administrateurs, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république, où les mœurs étoient pures & frugales? Dans ces établissemens Hollandois les loix avoient été faites pour des hommes vertueux: il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre auroit pu être arrêté dans son origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices qu'entraînent les richesses, croissent encore plus que les richesses mêmes. Les places de directeurs confiés d'abord à des négocians habiles, tombèrent, à la longue, dans des maisons puissantes, & s'y perpétuerent avec les magistratures

qui les y avoient fait entrer. Ces familles occupées de vues de politique, ou de soins d'administration, ne virent dans les postes qu'elles arrachèrent à la compagnie, que des émolumens considérables, & la facilité de placer leurs parens; quelques-unes mêmes, l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les discussions, les opérations les plus importantes de commerce furent abandonnées à un secrétaire qui, sous le nom plus imposant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des administrateurs qui ne s'assembloient que deux fois l'année, le printems & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entière à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dresser le modèle des réponses qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, souvent corrompu, toujours dangereux, jeta ceux qu'il conduisoit dans des précipices, où les y laissa tomber.

L'esprit de commerce est un esprit d'intérêt, & l'intérêt produit toujours la division. Chaque chambre voulut avoir ses chantiers, ses arsenaux, ses magasins pour les vaisseaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite si vicieuse.

Il n'y eut point de département qui ne se

fit une loi de fournir , comme il en avoit le droit , des marchandises , en proportion de ses armemens. Ces marchandises n'étoient pas également propres pour leur destination ; & on ne les vendit point , ou on les vendit mal.

Lorsque les circonstances exigent des secours extraordinaires , cette vanité puérile , qui craint de montrer de la foiblesse en montrant des besoins , empêcha de faire des emprunts en Hollande , où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia , où l'argent coûtoit six , plus souvent encore dans le Bengale , à la côte de Coromandel , où il coûtoit neuf , & quelque fois beaucoup davantage. Les abus se multiplioient de toutes parts.

Les états-généraux chargés d'examiner tous les quatre ans la situation de la compagnie , de s'assurer qu'elle se tient dans les bornes de son octroi , qu'elle fait son commerce d'une manière qui n'est pas préjudiciable à la république : les états-généraux auroient pu & dû arrêter le désordre. Ils ne remplirent leur devoir en aucune occasion , ni dans aucun tems. Jamais on ne présenta à cette assemblée qu'un état de situation si confus , que les hommes les plus versés dans les matieres de comptabilité n'en auroient pas débrouillé le chaos , après les plus longues veilles ; & cependant , par une complaisance dont nous craindrions d'approfondir les motifs , il fut toujours approuvé d'une voix unanime , sans le plus

court délai , fans la plus légère discussion.

Nous nous laissons de parcourir les désordres qui ont corrompu le régime d'une association , autrefois si florissante. Les couleurs du tableau sont trop sombres. Voyons quels remèdes il conviendrait d'appliquer à des maux si graves & si multipliés.

XXIV. On commencera par se bien convaincre que le gouvernement de la compagnie est trop compliqué , en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres , entre tant de directeurs , entraîne nécessairement des inconvéniens sans nombre. Il n'est pas possible que le même esprit préside par-tout ; que les opérations ne se ressentent des vues opposées de ceux qui les conduisent dans des lieux divers , sans concert & sans dépendance. L'unité si nécessaire dans les arts , est également précieuse dans les affaires. Inutilement on objecteroit qu'il est important pour tous les états démocratiques , que les richesses y soient divisées , qu'il y règne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité possible. Cette maxime , vraie en elle-même , ne fauroit être appliquée à une république sans territoire , qui n'existe que par le commerce. Il faudra donc soumettre à une inspection unique tous les achats , toutes les ventes ; il faudra les réunir dans un même port. L'économie fera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre , où toutes les lumières se-

Moyens  
qui restent  
à la com-  
pagnie  
pour réta-  
blir ses af-  
faires.

ront réunies, on ira chercher, on ira combattre les défordres jusques dans le fond de l'Asie. La conduite que tiennent les Hollandois avec les princes Indiens, auxquels la force a arraché un commerce exclusif, sera un des premiers abus qui se présenteront. Depuis trop long-tems, on les traite avec une hauteur insultante; on veut pénétrer à découvert les mysteres de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voisins; on entretient la division parmi leurs sujets; on leur montre une défiance pleine d'animosité; on les force à des sacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur assurent leurs capitulations: tous ces actes, d'une tyrannie intolérable, occasionnent de fréquentes divisions, qui dégènerent quelquefois en hostilités. Pour rétablir une harmonie, qui devient tous les jours plus nécessaire & plus difficile, il faut employer des agens qui joignent à l'esprit de modération, la connoissance des intérêts, des usages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il se peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels instrumens; mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, conviennent unanimement que les Hollandois ont trop multiplié leurs établis-

semens dans l'Inde ; & qu'en se bornant à un moindre nombre , ils auroient beaucoup diminué leur dépense , sans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il n'est pas possible que la compagnie ait ignoré ce qui est si généralement connu. On peut penser qu'elle n'a été déterminée à conserver des comptoirs qui lui étoient à charge , que pour n'être pas soupçonnée de l'impuissance de les soutenir. Cette foible considération ne l'arrêtera plus. Toute son attention doit être de bien distinguer ce qu'il lui convient de proscrire , de ce qu'il lui est avantageux de maintenir. Elle a sous ses yeux une suite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de se méprendre sur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs subalternes , que les intérêts de son commerce la détermineront à conserver , elle détruira les fortifications inutiles ; elle supprimera les conseils que le faste , plutôt que la nécessité , lui a fait établir ; elle proportionnera le nombre de ses employés à l'étendue de ses affaires. Que la compagnie se rappelle ces tems heureux , où deux ou trois facteurs , choisis avec intelligence , lui expédioient des cargaisons infiniment plus considérables que celles qui lui sont arrivées depuis ; où elle obtenoit sur les marchandises des bénéfices énormes , qui , avec le tems , se sont perdus dans les mains de ses nombreux agens ; alors elle ne balancera pas à revenir à ses anciennes maximes , & à préférer une simplicité qui

l'enrichissoit , à un vain éclat qui la ruine.

La réforme s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment un corps plus nombreux , plus accrédité , plus riche dans les proportions , & par conséquent moins disposé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener , parce que les abus qu'ils y ont introduit ou laissé établir , causeroient nécessairement , avec le tems , la ruine totale des intérêts qu'ils conduisent. On auroit peine à voir ailleurs des malversations égales à celles qui regnent dans les ateliers , les magasins , les chantiers , les arsenaux de Batavia , & des autres grands établissemens.

Ces arrangemens en ameneroient de plus considérables. La compagnie établit , dès son origine , des regles fixes & précises , dont il n'étoit jamais permis de s'écarter , pour quelque raison , ni dans quelque occasion que ce pût être. Ses employés étoient de purs autoïmates , dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction absolue & universelle lui parut nécessaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de ses agens , la plupart tirés d'un état obscur , & communément privés de cette éducation soignée qui étend les idées. Elle-même ne se permettoit pas le moindre changement , & elle attribuoit à cette invariable uniformité le succès de ses entreprises. Des malheurs assez fréquens qu'entraîna ce systême , ne le lui

firent pas abandonner , & elle fut toujours opiniâtrément fidele à son premier plan. Il est nécessaire qu'elle adopte d'autres maximes ; & qu'après avoir choisi ses facteurs avec plus de précaution , elle abandonne des intérêts éloignés & qui changent tous les jours , à leur activité & à leurs lumières.

Ses vues s'étendront plus loin. Lasse de lutter avec désavantage contre les négocians libres des autres nations , elle se déterminera à livrer aux particuliers le commerce d'Inde en Inde. Cette heureuse innovation rendra ses colonies plus riches & plus fortes. On les verra bientôt remplies d'hommes entreprenans , qui en verseront les abondantes & précieuses productions dans tous les marchés. Elle-même tirera plus de profit des droits perçus dans ses comptoirs , qu'elle n'en pouvoit attendre des opérations compliquées & languissantes qui s'y faisoient si rarement.

A cette époque , tomberont ces trop ruineux armemens qu'on ne cesse de reprocher à la compagnie. Un peu après le commencement du siècle , elle adopta dans ses chantiers une construction vicieuse , qui lui fit perdre beaucoup de navires & de très-riches cargaisons. Ces expériences funestes la ramenerent aux méthodes généralement reçues : mais , par des considérations blâmables , elle continua d'employer dans sa navigation , un tiers de bâtimens de plus qu'il ne le falloit. Cette corruption , qui  
n'auroit

n'auroit dû trouver d'excuse dans aucun tems , est devenue sur-tout intolérable , depuis que les matériaux qui servent aux opérations navales font montés à de très-hauts prix ; depuis qu'il a fallu donner aux navigateurs une somme plus considérable.

Ces réformes ameneront l'extension du commerce. Relativement aux mœurs & aux circonstances , il fut autrefois très-considérable : mais il s'arrêta , malgré le grand accroissement que prenoit en Europe la consommation ; malgré les nouveaux débouchés qu'offroient l'Afrique & le Nouveau-Monde. On le vit même rétrograder , puisque son produit n'augmenta pas , quoique les marchandises eussent presque doublé de valeur. Actuellement les ventes ne s'élevent pas au-dessus de quarante à quarante-cinq millions , somme qu'elles donnoient il y a soixante ans , & même plus long-tems.

On y trouve des toiles , du thé , de la soie , des porcelaines , du borax , de l'étaïn , du camphre , de la toutenague , du salpêtre , du coton , de l'indigo , du poivre , du café , du sucre , des bois de teinture , quelques autres objets plus ou moins considérables , achetés dans les différens marchés de l'Asie , ou produits par le territoire de la compagnie. Ces productions , ces marchandises font aussi la plupart fournies par celles des nations Européennes qui ont formé des liaisons aux Indes. Il n'y a guere que la cannelle , le girofle , la mus-

cade, le macis, dont la consommation s'éleve annuellement à douze millions, qui appartiennent exclusivement aux ventes Hollandoises.

Après les améliorations que nous nous sommes permis de proposer, l'ordre se trouveroit rétabli pour quelque tems. Nous disons pour quelque tems, parce que toute colonie, supposant l'autorité dans une contrée, & l'obéissance dans une autre contrée éloignée, est un établissement vicieux dans son principe. C'est une machine dont les ressorts se relâchent, se brisent sans cesse, & qu'il faut réparer continuellement.

XXV. Malheurs qui menacent la compagnie. Quand même il seroit possible que la compagnie trouvât un remede efficace & durable aux maux qui la fatiguent depuis si long-tems, elle n'en seroit pas moins menacée de perdre le commerce exclusif des épiceries.

On a soupçonné long-tems que ces riches productions croissoient dans des régions inconnues. Il se répandoit obscurément de tous côtés, que les Malais, qui seuls avoient des relations avec ces contrées, avoient porté du girofle & de la muscade dans plusieurs marchés. Ce bruit vague n'a jamais été confirmé par des faits certains; & il a fini par tomber dans l'oubli, comme toutes les erreurs vulgaires.

En 1774, le navigateur Anglois Forrest partit de Balambangan, dans la vue d'éclaircir enfin, si les épiceries croissoient dans la nouvelle Guinée, comme le bruit

en étoit répandu depuis fort long-tems. A peu de distance de cette contrée sauvage, il trouva dans l'isle de Manafwary un muscadier, dont le fruit ne différoit que par une forme oblongue de celui qui a tant de célébrité. Cet homme entreprenant arracha cent pieds de cet arbre utile, & les planta en 1776 à Bunwoot, isle saine, fertile, couverte des plus beaux arbres, inhabitée, de dix-huit mille de circonférence seulement, & que la Grande-Bretagne tient de la libéralité du roi de Mindanao. C'est-là qu'est certainement cultivé le muscadier, & vraisemblablement aussi le girofler, puisqu'il est prouvé que Forrest a abordé à plusieurs des Moluques.

Un fait certain, & aujourd'hui généralement connu, c'est que les François ont réussi, en 1771 & en 1772, à tirer des Moluques des muscadiers & des giroflers qu'ils ont transplantés sur leur territoire. Si ces plans, qui ont commencé à donner quelques fruits, en procurent un jour beaucoup & de bonne qualité, voilà une révolution dans cette branche importante de commerce.

Il ne tenoit qu'à la France de partager avec les seuls Hollandois cette source féconde de richesses. On n'auroit eu, pour jouir de cet avantage, qu'à concentrer, dans un seul point facile à garder, les acquisitions qu'on venoit de faire. Soit générosité, soit imprudence, on a voulu que cette culture fût établie dans plusieurs pos-

féssions. Des arbres multipliés en tant de lieux ouverts , passeront nécessairement dans les colonies des autres nations ; & en peu de tems , des productions assujetties , durant des siècles , à un monopole odieux , deviendront un bien commun à la plupart des peuples.

Peut-être n'y aura-t-il guere que les anciens possesseurs de ces productions précieuses qui en soient désormais privés. Les seules isles où elles aient crû jusqu'ici , n'ont & ne peuvent avoir que ce genre d'utilité ; la garde en est très-dispendieuse , & le climat meurtrier. Quel motif pourroient avoir leurs maîtres pour conserver des établissemens qui auront perdu tous leurs avantages ? Ils les abandonneront donc ; & alors que deviendra un corps qui , depuis cinquante ans , n'avoit que cette ressource contre les infidélités de ses agens , la multiplicité de ses comptoirs , les vices de son administration ?

Indépendamment de cette guerre d'industrie , les Hollandois en doivent craindre une moins lente & plus destructive. Tout , mais singulièrement la maniere dont ils composent leurs forces de mer & de terre , doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires , de six cens à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente , & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui sont hors d'état de faire

leur retour , naviguent dans l'Inde , dont les mers paisibles , si l'on en excepte celles du Japon , n'exigent pas des bâtimens solides. Lorsqu'on jouit d'une tranquillité bien assurée , les vaisseaux partent séparément ; mais pour revenir , ils forment toujours au Cap deux flottes qui arrivent par les Orca-des , où deux vaisseaux de la république les attendent , & les escortent jusqu'en Hollande. On imagina dans des tems de guerre cette route détournée , pour éviter les croisieres ennemies ; on a continué à s'en servir en tems de paix , pour empêcher la contrebande. Il ne paroissoit pas aisé d'engager des équipages , qui sortoient d'un climat brûlant , à braver les frimats du Nord. Deux mois de gratification surmonterent cette difficulté. L'usage a prévalu de la donner , lors même que les vents contraires ou les tempêtes poussent les flottes dans la Manche. Une fois seulement les directeurs de la chambre d'Amsterdam tenterent de la supprimer. Ils furent sur le point d'être brûlés par la populace , qui , comme toute la nation , désapprouve le despotisme de ce corps puissant , & gémit de son privilege. La marine de la compagnie est commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mouffes. Ils sont pilotes , ils sont manoeuvriers ; mais ils n'ont pas la premiere idée des évolutions navales. D'ailleurs les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire , ni de

l'inspirer à l'espece d'hommes qui leur est soumise.

La formation des troupes de terre est encore plus mauvaise. A la vérité, des soldats déserteurs de toutes les nations de l'Europe devroient avoir de l'intrépidité; mais ils sont si mal nourris, si mal habillés, si fatigués par le service, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profession vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne sont pas faits pour leur communiquer l'esprit militaire. Le mépris qu'un peuple, qui n'est que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, acheve de les avilir, de les décourager. A toutes ces causes de relâchement, de foiblesse & d'indiscipline, on peut en ajouter une qui est commune aux deux services de terre & de mer.

Il n'existe peut-être pas, dans les gouvernemens les moins libres, une maniere de se procurer des matelots & des soldats, moins honnête & plus vicieuse que celle qui depuis long-tems est mise en usage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité sur le territoire, ou même hors des limites de la république, cherchent par-tout des hommes crédules, qu'ils puissent déterminer à s'embarquer pour les Indes, sous l'espérance d'une fortune rapide & considérable. Ceux qui se

laissent leurrer par cet appât, sont enrôlés, & reçoivent deux mois de paie, qu'on livre toujours à leur séducteur. Ils forment un engagement de trois cens livres au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens, qu'on peut estimer le dixieme de cette valeur. La dette est constatée par un billet de la compagnie, qui n'est payé que dans le cas où les débiteurs vivent assez long-tems pour que leur folde y puisse suffire.

Une société qui se soutient malgré ce mépris pour la profession militaire, & avec des soldats si corrompus, doit faire juger des progrès qu'a faits l'art de la négociation dans ces derniers siècles. Il a fallu suppléer sans cesse à la force par des traités, de la patience, de la modestie & de l'adresse : mais on ne sauroit trop avertir des républicains, que ce n'est-là qu'un état précaire ; & que les moyens les mieux combinés en politique, ne résistent pas toujours au torrent de la violence & des circonstances. La sûreté de la compagnie exigeroit des troupes composées de citoyens : mais cet ordre de choses n'est point praticable. La dépopulation de la Hollande en seroit une suite nécessaire. Le gouvernement s'y opposeroit, & diroit à ce corps déjà trop favorisé.

» La défense & la conservation de notre  
 » pays nous est tout autrement à cœur que  
 » le bon ordre de vos affaires. A quoi nous

» ferviroit l'or dont vos flottes revien-  
» droient chargées , si nos provinces deve-  
» noient désertes ? Si nous renonçons ja-  
» mais au service des étrangers , ce fera  
» dans nos armées , & non sur vos  
» vaisseaux , que nous les remplacerons.  
» N'expatrions , n'exposons à la mort  
» que le moins de nos concitoyens qu'il  
» sera possible. Les chefs de nos comp-  
» toirs sont assez opulens pour se garan-  
» tir, par tous les moyens connus , des fu-  
» nestes influences d'un climat empesté. Et  
» que nous importe que des Allemands, aux-  
» quels d'autres Allemands succéderont, pé-  
» rissent ou ne périssent pas , s'il s'en  
» trouve toujours assez que la misere  
» chassera de leur patrie , & qui se lais-  
» seront bercer d'une fortune qu'ils ne fe-  
» ront point ! Leur paie cesse au moment  
» où ils expirent ; nos coffres continuent  
» à se remplir , & nos provinces ne  
» se vident point. La compagnie n'a de  
» sûreté que celle de la république ; & où  
» sera celle de la république si , par une  
» dépopulation constante , nous réduisons  
» notre contrée à la misérable condition de  
» nos colonies » ?

La compagnie ne fera jamais donc ser-  
vie que par des troupes étrangères ; & ja-  
mais elle ne parviendra à leur inspirer cet  
esprit public , cet enthousiasme pour la  
gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps  
est toujours à cet égard , comme un gou-  
vernement qui ne doit jamais conduire ses

troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain , l'économie , sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut , qu'employé dans des expéditions de commerce , il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir , & que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels , loin d'affoiblir le ressort général , lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration , qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde , elle se verroit enlever ses établissemens en beaucoup moins de tems qu'elle n'en mit pour les conquérir sur les Portugais. Ses meilleures places sont sans défense , & la marine seroit hors d'état de les protéger. On ne voit pas un seul vaisseau de ligne dans les ports ; & il ne seroit pas possible d'armer en guerre les bâtimens marchands. Les plus forts de ceux qui retournent en Europe , n'ont pas cent hommes ; & en réunissant ce qui est dispersé sur tous ceux qui naviguent dans les Indes , on ne trouveroit pas de quoi former un seul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités , ne craindra pas d'avancer que la puissance Hollandoise pourroit être détruite en Asie , avant que

le gouvernement eût eu le tems de venir au secours de la compagnie. Ce colosse, d'une apparence gigantesque, a pour base unique les Moluques. Six vaisseaux de guerre, & quinze cens hommes de débarquement, seroient plus que suffisans pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la cour de Versailles formoit cette entreprise, son escadre partie de l'isle de France, fonderoit sur Ternate, où ses hostilités porteroient la premiere nouvelle de son arrivée dans ces mers. Un fort sans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de dessus les vaisseaux, ne feroit pas une longue résistance. Amboine, qui avoit autrefois un rempart, un mauvais fossé, quatre petits bastions, a été si souvent bouleversé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda présente des difficultés particulieres. Il n'y a point de fond au tour de ces isles, & il y regne des courans violens; de sorte que si l'on manquoit deux ou trois canaux qui y conduisent, on seroit emporté sans ressource au-dessous du vent: mais cet obstacle seroit aisément levé par des pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur, sans fossé, ni chemin couvert, seulement défendu par quatre bastions, en mauvais état. Un petit fort, bâti sur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défense de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il est vraisemblable, les garnisons excessivement réduites par économie, énervées par la malignité du climat, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refusoient de se battre, ou se battoient mollement, la conquête seroit plus rapide. Pour lui donner le degré de solidité dont elle seroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui seroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'escadre, avec ceux de ses soldats qu'elle n'auroit pas laissés en garnison, avec la partie des troupes Hollandoises qui se seroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cens hommes qu'elle recevroit à tems, viendroît sûrement à bout de son entreprise.

A la vérité, il ne seroit pas possible de former par mer le siege de la place. Sous ses murs l'eau est généralement si basse, que les vaisseaux ne pourroient jamais assez approcher des fortifications pour les battre. Il faudroit donc avoir recours au débarquement. Peut-être l'a-t-on rendu impraticable en plusieurs endroits, sur-tout à l'embouchure de la riviere qui embellit la ville. Mais sur des côtes plattes, par-tout accessibles pour des chaloupes, il faut s'accoutumer à regarder la descente comme exécutée.

L'affaillant une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité d'une lieue de circonféren-

ce , défendue par un double fossé plus ou moins profond ; par un rempart peu élevé & qui tombe en ruine ; par une citadelle irrégulière & mal entretenue ; par quelques Indiens , sans valeur & sans expérience , ramassés de divers pays ; par un petit nombre de troupes blanches, mécontentes de leur sort , & commandées par des officiers qui n'ont ni élévation ni expérience. Doit-on présumer que de pareils obstacles arrêteroient des guerriers entreprenans & animés par l'espoir d'un butin immense ? Non sans doute. Aussi l'espoir des Hollandois a-t-il une autre base.

Le climat de Batavia est si meurtrier , qu'une partie considérable des soldats qu'on y porte de nos contrées , périssent dans l'année. Un grand nombre de ceux qui échappent à la mort , languissent dans les hôpitaux. A peine en reste-t-il le quart qui puisse faire régulièrement le service de la place. Les Hollandois se flattent qu'en ajoutant aux causes ordinaires de destruction le secours d'une inondation générale , qui est toujours aisée , ils creuseroient un tombeau aux assaillans , ou les forceroient à se rembarquer. Les aveugles ! qui ne voient pas que tous ces moyens de ruine ont besoin du secours du tems , & que la prise de la place ne seroit qu'un coup de main pour une nation aguerrie & entreprenante.

Le plan de conquête que pourroit former la France , conviendrait également aux intérêts de la Grande-Bretagne , avec cette

différence que les Anglois commenceroient peut-être par se rendre maîtres du cap de Bonne-Espérance , relâche excellente qui faciliteroit leur navigation aux Indes.

Les deux côtés de la baie qui conduit à la capitale de cette fameuse colonie , sont défendus par des redoutes multipliées & judicieusement placées : mais leurs batteries seroient aisément démontées par les vaisseaux qui peuvent mouiller assez près de la terre pour les battre. Le fort, placé près du rivage , auroit le même sort. Il résisteroit encore moins au plus foible ennemi qui l'attaqueroit par terre. Construit sans art , dominé , ne pouvant contenir que cinq ou six cens défenseurs , il seroit nécessairement réduit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons , dispersés dans un espace immense , & séparés les uns des autres par des déserts , n'auroient pas le tems de venir au secours. Peut-être ne le voudroient-ils pas , quand ils le pourroient. Il doit être permis de soupçonner que l'oppression , dans laquelle ils gémissent , leur fait désirer un changement de domination.

Si la république ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait pressentir pour son commerce & ses possessions des Indes , elle ne doit rien oublier pour les prévenir. C'est un des soins les plus importans qui puissent l'occuper. Quels' avantages l'état n'a-t-il pas tiré , depuis deux siècles , de ces

XXVI:

Motifs

que peut avoir la république pour ne pas laisser périr la compagnie.

régions lointaines ? Quels avantages n'en tire-t-il pas encore ?

D'abord , l'association marchande , qui régit les divers établissemens qu'elle-même y a formés , fans aucun secours du gouvernement , a successivement acheté le renouvellement de son privilege. Elle obtint , en 1602 , son premier octroi pour 55,000 liv. Vingt ans après , il fut gratuitement renouvelé. Depuis 1643 , jusqu'en 1646 , on ne fit que le prolonger de six en six mois , pour des raisons qui ne nous sont pas connues. A cette époque , un don de 3,300,000 liv. le fit accorder de nouveau pour vingt-cinq ans. Ce terme n'étoit pas encore expiré , lorsqu'en 1665 le monopole fut autorisé jusqu'en 1700 , à condition qu'il entretiendroit à l'état vingt bâtimens de guerre tout le tems que dureroient les hostilités commencées entre la république & l'Angleterre. 6,600,000 livres méritèrent au corps privilégié la continuation de ses opérations jusqu'en 1740. Les deux années suivantes , son sort fut précaire. Puis il acquit de la confiance pour douze ans , en payant trois pour cent de ses répartitions ; & ensuite pour vingt ans , moyennant une somme de 2,640,000 liv. en argent ou en salpêtre. En 1774 , ses prérogatives furent bornées à deux ans , & bientôt étendues à vingt , sous la condition qu'il sacrifieroit trois pour cent de son dividende.

Dans des tems de crise , la compagnie

a donné des secours au trésor public, déjà épuisé ou prêt à l'être. On l'a, il est vrai, remboursée un peu plutôt, un peu plus tard de ses avances : mais une conduite si noble soulageoit & encourageoit les citoyens.

Les besoins des flottes & des armées exigeoient beaucoup de salpêtre. La compagnie s'est obligée à le fournir à un prix modique, & a, de cette manière, soulagé le fisc.

Les manufactures de Harlem & de Leyde voyoient diminuer tous les jours leur activité. La compagnie a retardé leur décadence, & prévenu peut-être leur ruine entière, en s'engageant à exporter pour 440,000 liv. des étoffes forties de ses ateliers. Elle s'est aussi fournie à les pourvoir de foies à des conditions qui lui sont certainement onéreuses.

Le revenu perpétuel de trente-trois actions & un tiers a été accordé au stadhouder. Il est à désirer que ce sacrifice, fait par la compagnie au premier magistrat de l'état, tourne au profit de la république.

Les marchandises qui étoient envoyées aux Indes, celles qui en arrivoient, étoient autrefois soumises à des droits assez considérables. C'étoient des formalités très-embarrassantes. On vit, il y a trente ans, que ces impôts rendoient régulièrement 850,000 livres ; & depuis cette époque, la compagnie paie cette somme au fisc chaque année.

Indépendamment des charges que doit

porter le corps en général, les intéressés ont encore à remplir des obligations particulières. Depuis plus d'un siècle, ils payoient annuellement à l'état six pour cent de la valeur primitive de chaque action. En 1777, ce droit a été réduit à quatre & demi pour cent; & il ne pourra être augmenté de nouveau, que lorsque le dividende sera remonté au-dessus de douze & demi pour cent. Les intéressés devoient encore pour chaque action un impôt, nommé *Ampt-Geld*, & qui de 39 liv. 12 s. est tombé depuis peu à 4 liv. 8 s.

Qu'on ajoute à toutes ces taxations le profit que donnent à l'état des ventes de quarante-cinq millions, obtenues avec quatre ou cinq millions de numéraire, & dont la quatrième partie ne se consomme pas sur le territoire de la république. Qu'on y ajoute les gros bénéfices que la revente de ces marchandises procure à ses négocians, & les vastes spéculations dont elle est la source. Qu'on y ajoute la multiplicité des fortunes particulières, faites anciennement ou de nos jours dans l'Inde. Qu'on y ajoute l'expérience que cette navigation donne à ses matelots, l'activité qu'elle donne à sa marine. Alors on aura une idée juste des ressources que le gouvernement a trouvées dans ses possessions d'Asie. Le privilège exclusif qui les exploite devrait même procurer de plus grands avantages aux Provinces-Unies; & le motif en est sensible.

Aucune nation, quelque fût son régime,

n'a jamais douté que tous les biens qui existent dans un état, ne dussent contribuer aux dépenses du gouvernement. La raison de ce grand principe, est à la portée de tous les esprits. Les fortunes particulières tiennent essentiellement à la fortune publique. L'une ne sauroit être ébranlée, sans que les autres en souffrent. Ainsi, quand les sujets d'un empire le servent de leur bourse ou de leur personne, ce sont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La prospérité de la patrie, est la prospérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie, dans toutes les législations, est sur-tout sensible dans les associations libres.

Cependant il est des corps dont la cause, soit par sa nature, soit par son étendue, soit par sa complication, est plus essentiellement liée à la cause commune. Telle est en Hollande la compagnie des Indes. Son commerce a essentiellement les mêmes ennemis que la république; sa sûreté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'état.

Les dettes publiques ont, de l'aveu de tous les hommes éclairés, sensiblement affoibli les Provinces-Unies, & altéré la félicité générale, par l'augmentation progressive des impôts, dont elles ont été la source. Jamais on ne ramènera la république à sa splendeur primitive, sans la décharger de l'énorme fardeau sous lequel elle succombe; & ce secours, elle doit l'attendre principalement d'une compagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours

favorisée. Pour mettre ce corps puissant en état de faire des sacrifices & de grands sacrifices à la patrie, il ne sera pas nécessaire de diminuer les bénéfices des intéressés : il suffira de le rappeler à une économie, à une simplicité, à une administration qui furent les principes de ses premières prospérités.

XXVII.  
Ancienne  
sagesse des  
Hollan-  
dois, &  
leur cor-  
ruption  
actuelle.

Une réforme si nécessaire ne se fera pas attendre. Cette confiance est due à un gouvernement qui chercha toujours à retenir dans son sein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ses établissemens éloignés. C'étoit aux dépens de l'Europe entière, que la Hollande augmentoit sans cesse le nombre de ses sujets. La liberté de conscience dont on y jouissoit, & la douceur des loix, y attiroient tous les hommes qu'opprimoient en d'autres endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle procuroit des moyens de subsistance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle. On voyoit les habitans des pays que dévastoit la guerre, aller chercher en Hollande un asyle & du travail.

L'agriculture n'y pouvoit pas être un objet considérable, quoique la terre y fût très-bien cultivée : mais la pêche du hareng lui tenoit lieu d'agriculture. C'étoit un nouveau moyen de subsistance, une école de matelots. Nés sur les eaux, ils labouroient la mer ; ils en tiroient leur nourriture ; ils s'aguerrissoient aux tempêtes. A force de risques, ils apprenoient à vaincre les dangers.

Le commerce de transport, qu'elle faisoit continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, étoit encore un genre de navigation qui ne consommoit pas les hommes, & les faisoit subsister par le travail.

Enfin la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peuploit la Hollande. Elle étoit comme une production du pays. Ses vaisseaux étoient ses fonds de terre, qu'elle faisoit valoir aux dépens de l'étranger.

Peu de ses habitans connoissoient les commodités qu'on ne pouvoit se procurer qu'à haut prix; tous, ou presque tous, ignoroient le luxe. Un esprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même régnoit dans toute la nation, & il y étoit entretenu avec soin par le gouvernement.

Les colonies étoient régies par le même esprit.

Le dessein de conserver sa population, présidoit à son économie militaire. Elle entretenoit en Europe un grand nombre de troupes étrangères; elle en entretenoit dans ses colonies.

Les matelots, en Hollande, étoient bien payés; & des matelots étrangers servoient continuellement ou sur ses vaisseaux marchands, ou sur ses vaisseaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au-dedans, la paix au-dehors. Aucune nation, excepté les Suisses, ne chercha plus que la Hollande à se maintenir en bonne intelligence avec ses voisins; & plus que

les Suiffes , elle chercha à maintenir fes voifins en paix.

La république s'étoit propofée de maintenir l'union entre les citoyens par de très-belles loix qui indiquaffent à chaque corps fes devoirs , par une adminiftration prompte & défintéreffée de la juftice , par des réglemens admirables pour les négocians. Elle fentit la néceffité de la bonne foi : elle en montra dans fes traités , & elle chercha à la faire régner entre les particuliers.

Enfin nous ne voyons en Europe aucune nation qui eût mieux combiné ce que fa fituation , fes forces , fa population lui permettoient d'entreprendre , & qui eût mieux connu ou fuivi les moyens d'augmenter fa population & fes forces. Nous n'en voyons aucune , dont l'objet étant le commerce & la liberté , qui s'appellent , s'attirent & fe foutiennent , fe foit mieux conduite pour conferver l'un & l'autre.

Mais combien ces mœurs font déjà déchues & dégénérées de la fimplicité du gouvernement républicain ! Les intérêts personnels qui s'épurent par leur réunion , fe font ifolés entièrement ; & la corruption eft devenue générale. Il n'y a plus de patrie dans le pays de l'univers , qui devroit inspirer le plus d'attachement à fes habitans.

Quels fentimens de patriotifme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut fe dire à lui-même : Cette terre que j'habite , c'eft moi qui l'ai rendue féconde ,

c'est moi qui l'ai embellie, c'est moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante, qui couvroit nos campagnes, se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à sa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupissantes remplissoient de vapeurs mortelles. C'est par moi que des villes superbes pressent la vase & le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai construits, les canaux que j'ai creusés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je dispense à mon gré. Les héritages des autres peuples ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme; celui que je laisserai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure, & j'en suis resté le maître. C'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté: tout est ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du passé; & lorsque je porte mes regards sur l'avenir, je vois avec satisfaction que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient se former des tempêtes!

Que de motifs pour idolâtrer sa patrie! Cependant il n'y a plus de patriotisme; il n'y a plus d'esprit public en Hollande. C'est un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entre elles, que la place qu'elles occupent. La bassesse, l'avilissement & la mauvaise foi, sont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de

leur ferment comme d'une denrée , & ils vont devenir le rebut de l'univers , qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

Hommes indignes du gouvernement où vous vivez , frémissiez du moins des dangers qui vous environnent ! Avec l'ame des esclaves , on n'est pas loin de la servitude. Le feu sacré de la liberté ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces tems d'anarchie , où tous les souverains de l'Europe , également contrariés par la noblesse de leurs états , ne pouvoient mettre dans leurs opérations ni secret , ni union , ni célérité ; où l'équilibre des puissances ne pouvoit être que l'effet de leur foiblesse mutuelle. Aujourd'hui l'autorité , devenue plus indépendante , assure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent opposer des républicains à cette supériorité redoutable ? Des vertus ; & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos magistrats enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté ; & votre exemple funeste resserre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes , qui , par préjugé d'éducation ou par mauvaise foi , nous disent tous les jours : Le voilà ce gouvernement que vous exaltiez si fort dans vos écrits ; voilà les suites heureuses de ce système de liberté qui vous est si cher. Aux vices que vous reprochez au despotisme ,

ils ont ajouté un vice qui les surpasse tous, l'impuissance de réprimer le mal. Que répondre à cette satire amère de la démocratie ?

Industrieux Bataves, autrefois si pauvres, si braves & si redoutés, aujourd'hui si opulens & si foibles, craignez de retomber sous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez brisé & qui vous menace encore. Ce n'est pas moi qui vous le dis, ce sont vos généreux ancêtres qui vous crient du fond de leurs tombeaux :

» N'est-ce donc que pour cette ignominie  
 » que nous avons rougi les mers de notre sang,  
 » que nous en avons abreuvé cette terre ?  
 » La misère que nous n'avons pu supporter,  
 » est celle que vous préparez. Cet or, que  
 » vous accumulez & qui vous est si cher,  
 » c'est lui qui vous a mis sous la dépendance  
 » d'un de vos ennemis. Vous tremblez de-  
 » vant lui dans la crainte de perdre les ri-  
 » chesses que vous lui avez confiées. Il vous  
 » commande, & vous obéissez. Eh ! per-  
 » dez-les, s'il le faut, ces perfides richesses,  
 » & recouvrez votre dignité. C'est  
 » alors que, plutôt que de subir un joug,  
 » quel qu'il soit, vous préférerez de ren-  
 » verser de vos propres mains les barrières  
 » que vous avez données à la mer, & de  
 » vous ensevelir sous les eaux, vous & vos  
 » ennemis avec vous.

» Mais, si dans l'état d'abjection & de  
 » pusillanimité où vous êtes, si demain  
 » il arrivoit, que l'ambition ramenât une

» armée ennemie au centre de vos provinces  
» ou sous les murs de votre capitale ; parlez ,  
» que feriez-vous ? On vous annonce qu'il  
» faut , dans un moment , ou se réfou-  
» dre à ouvrir les portes de votre ville ou  
» à crever vos digues ; vous écrieriez-vous :  
» LES DIGUES ! LES DIGUES ? vous pâ-  
» lissez. Ah ! nous ne le voyons que trop :  
» il ne reste à nos malheureux descendans  
» aucune étincelle de la vertu de leurs peres.  
» Par quel étrange aveuglement se sont-  
» ils donné un maître ? Par quel aveugle-  
» ment , plus étrange encore , ont-ils  
» éternisé son autorité en la rendant hérédi-  
» taire ? Nous dirions : malheur à ceux qui  
» se promettoient de dominer le prince par  
» la reconnoissance , & la république par  
» l'appui du prince , s'ils n'avoient été les  
» premières victimes de leur basse politique,  
» & plongés dans la retraite & l'obscurité ,  
» les plus cruels des châtimens pour des  
» hommes intrigans & ambitieux. Un peu-  
» ple libre , un peuple commerçant qui se  
» donne un maître ! Lui , à qui la liberté doit  
» paroître d'autant plus précieuse , qu'il est  
» à craindre que ses projets ne soient con-  
» nus , ses spéculations suspendues , ses  
» entreprises traversées , les places de l'état  
» remplies par des traîtres , & celles de  
» ses colonies procurées à d'indignes étran-  
» gers. Vous vous confiez dans la justice  
» & les sentimens du chef que vous avez  
» aujourd'hui , & peut-être avez-vous rai-  
» son. Mais qui vous a garanti que ses ver-

» mises à son successeur ; de celui-ci au  
 » sien , & ainsi d'âge en âge à tous ceux  
 » qui naîtront de lui.

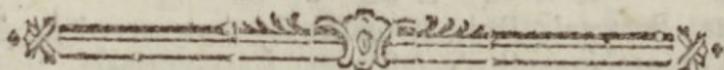
» O nos concitoyens ! O nos enfans !  
 » puisse l'avenir démentir un funeste pres-  
 » sentiment ! mais si vous y réfléchissiez  
 » un moment , & si vous preniez le  
 » moindre intérêt au sort de vos neveux ,  
 » dès-à-présent vous verriez se forger sous  
 » vos yeux , les fers qui leur sont desti-  
 » nés. Ce sont des étrangers qui couvrent  
 » les ponts de vos vaisseaux. Ce sont  
 » des étrangers qui composent & comman-  
 » dent vos armées. Ouvrez les annales des  
 » nations ; lisez & frémissez des suites né-  
 » cessaires de cette imprudence. Cette opu-  
 » lence , qui vous tient assoupis & sous  
 » les pieds d'une puissance rivale de la vô-  
 » tre ; c'est cette opulence même qui al-  
 » lumera la cupidité de la puissance que  
 » vous avez créée au milieu de vous. Vous  
 » en ferez dépouillés , & en même tems  
 » de votre liberté. Vous ne ferez plus rien :  
 » car vous chercherez en vous votre cou-  
 » rage , & vous ne l'y trouverez point.

» Ne vous y trompez point , votre con-  
 » dition présente est plus fâcheuse que la  
 » nôtre ne le fut jamais. L'avantage d'un  
 » peuple indigent qu'on opprime , est de  
 » n'avoir à perdre qu'une vie qui lui est à  
 » charge. Le malheur d'un peuple énervé  
 » par la richesse, c'est de tout perdre , faute  
 » de courage pour se défendre. Réveillez-  
 » vous donc. Regardez les progrès succes-

» fifs de votre dégradation. Voyez com-  
 » bien vous êtes descendus de l'état de splen-  
 » deur où nous nous étions élevés , &  
 » tâchez d'y remonter, si toutefois il en est  
 » encore tems. »

Voilà ce que vos illustres & braves ayeux vous disent par ma bouche. Et que vous importe , me répondrez-vous , notre décadence actuelle & nos malheurs à venir. Etes-vous notre concitoyen ? Avez-vous une habitation , une femme , des enfans dans nos villes ? Et que vous importe à vous-même où je fois né , qui je suis , où j'habite , si ce que je vous dis est la vérité ? Les anciens demanderent-ils jamais à l'augure , dans quelle contrée il avoit reçu le jour , sur quel chêne reposoit l'oiseau fatidique qui leur annonçoit une victoire ou une défaite ? Bataves , la destinée de toute nation commerçante est d'être riche , lâche , corrompue & subjuguée. Demandez-vous où vous en êtes ?

*Fin du Livre second & du Tome premier.*



# T A B L E

## ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES CONTENUES EN CE VOLUME

### A

**A***CUNHA* (Tristan d') capitaine portugais, envoyé par sa cour pour se rendre maître du commerce des Indes, en s'emparant de la navigation de la mer Rouge. Page 115.

*Adultere*. Comment puni chez les Indiens. 67.

*Affranchissement* des esclaves chez les Indiens; cérémonies qu'on y observe. 64.

*Aignadel* (Victoire d'). Louis XII qui avoit le plus grand intérêt à la conservation de Venise, la mit par cette victoire sur le penchant de sa ruine. 113.

*Albuquerque* (Alphonse), nommé par la cour de Portugal pour successeur d'Alvarès Cabrai, sous le titre de vice-roi des Indes, s'établit à Goa. 100, 101. Il est forcé, faute de vivres, de se retirer: mais, quelques mois après, il le reprend & s'y fortifie. 102. Pour ruiner le commerce de Venise aux Indes, il essaie de détruire Suez. 116. Il n'y réussit pas; il imagine d'autres moyens. 117, 118. Après avoir pris des mesures pour qu'aucun vaisseau ne pût passer de la mer d'Arabie dans celle des Indes, il cherche à s'emparer du golfe Persique. 121. A son arrivée dans les Indes, il pille les villes dépendantes d'Ormuz, & force la capitale à se rendre tributaire du Portugal. 123. 124. Il est trahi par les siens, & obligé de remettre cette conquête au tems, où, nommé par sa cour vice-roi des Indes, il auroit des forces suffisantes. Le souverain de la Perse lui ayant demandé un tribut, il lui fait apporter des boulets & des saibres, & lui dit, que *telle étoit la monnoie du roi*

- de Portugal.* Ibid. Il tourne ses vues vers l'isle de Ceylan. 125. Il n'y fait point d'établissement ; mais il se détermine à la conquête de Malaca. 128. Il profite du mauvais traitement que les Malais avoient fait à plusieurs des siens pour donner à la conquête de Malaca un air de justice. 131. Il meurt à Goa en 1515, sans biens, & disgracié d'Emmanuel, à qui on l'avoit rendu suspect, après avoir réprimé la licence des Portugais, & laissé une grande idée de ses vertus dans l'esprit des Indiens. 140.
- Alexandrie.* Pour établir une communication entre ce port & celui de Bérénice, Ptolomé, lieutenant d'Alexandre, qui après sa mort s'appropriâ l'Egypte, fit creuser un canal, partant d'un des bras du Nil & qui se jetoit dans le golfe Arabe. 104.
- Algèbre*, due aux Arabes. 15.
- Allemagne*, fut long-tems agitée par les querelles des empereurs & des papes, & ne recouvra sa tranquillité qu'au quinzième siècle. Son état politique alors. Etat du clergé. Les gentilshommes y voloient sur les grands chemins. 27, 28.
- Aloès*, plante médicinale, dont le meilleur croît à Socotra, ville des Indes, au pouvoir des Portugais. Description de cette plante & du suc qu'on en tire. 115.
- Alphonse*, roi de Portugal, reçoit le sceptre dans la tenue des états généraux. 141.
- Alvarès Cabral*, capitaine de la flotte envoyée à Calicut par le Portugal. Succès de son voyage. 98.
- Amboine*, l'une des Moluques, où les Hollandois ont concentré la culture du girofle. 251.
- Amida*, médiateur entre Dieu & les hommes, selon la doctrine des budsoistes, secte du Japon. Ils reconnoissent aussi des divinités médiatrices entre cet Amida & les hommes. 192.
- Ampt-Geld*, nom d'un impôt que les intéressés de la compagnie des Indes hollandoise doivent pour chaque action. 376.
- Andréade* (Simon d'), chef d'un escadre Portugaise, arrive à la Chine & gêne par sa conduite effrénée tout ce que Thomas Perez, ambassadeur à Pekin, avoit fait d'avantageux pour les Portugais. 188.

*Anges*, leur création d'après le *Shafter*. Leur emploi auprès de l'éternel. Les Indiens en connoissent, comme nous, de bons & de mauvais. 83.

*Angleterre*, avoit au quinzieme siecle des barons insolens, des évêques despotes, & un peuple las de leur joug. Etat de son commerce & de ses manufactures dans ce tems, de sa police, de ses loix, des beaux-arts. 26.

*Arabes*, fondent, dans le huitieme siecle, le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athènes & Carthage. On leur doit l'algebre, la chymie, des lumieres en astronomie, des machines, de nouveaux remedes; & sur-tout d'avoir cultivé avec succès la poésie. 15.

*Araújo*, ami d'Albuquerque, est fait prisonnier à la premiere descente des Portugais à Malaca. Trait de générosité de sa part. 131. 132.

*Architecture*, née dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres. 13.

*Armes à feu*, étoient connues dans l'Indostan au tems où l'on y parloit le Samskret. 59.

*Arts*, sont très-peu de chose dans l'Inde. 90.

*Astrolabe*, Henri, fils de Jean I, roi de Portugal, a part à son invention. 32.

*Ataïde*, général, envoyé par Sébastien, roi de Portugal, pour défendre les possessions des Portugais dans l'Inde. 206.

*Athènes*, usage qu'elle fit de ses premiers vaisseaux. Inconvéniens qui en résulterent. 7.

*Atlantide* (isle). Discussion de la question s'il y a jamais eu une isle de ce nom. 33 à 36.

*Atlantique* (mer), a été long-tems crue impraticable. 32.

## B

**B***ANDA*, isles des Moluques où les Hollandois ont concentré la culture du muscadier. 254, 255. Ces isles sont d'ailleurs, comme toutes les Moluques, d'une stérilité affreuse. 257.

*Barons*, avant Louis XI, employoient leurs revenus à soudoyer des gentilshommes désœuvrés, pour se défendre contre les souverains & contre les loix. 25.

*Bataves*, état de ces peuples lorsque César passa les Alpes. 221. Distinctions qu'il leur accorda. 222.

- Batavia*, cette ville a été bâtie sur les ruines de l'anciennè Jacatra. 323. Influence du climat de cette ville sur la santé & sur les mœurs des habitans. Cette ville bâtie dans un endroit marécageux, est très-mal-saine. 324. Précautions imaginées contre les mauvaises exhalaifons. La population malgré cela y est immense. D'où les esclaves qui y sont ont été tirés. 325. Les loix pénales y sont atroces. Les Chinois y étoient en très-grand nombre depuis long-tems. On en fit un grand massacre en 1740. 326. Sensualité de la vie qu'on y mene. Comme les eaux y sont mal-saines, on en fait venir de Selse en Allemagne. 327. Luxe qui regne parmi les femmes. 328. La rade de cette contrée est la plus considérable de l'Inde. Objets de commerce à Batavia. 330, 331. Impositions mises sur les marchandises qui y entrent & qui en sortent. 333. Revenu qu'y forment les jeux de hasard. 334. Son climat meurtrier fait périr la plus grande partie des soldats qu'on y envoie : le reste languit dans les hopitaux. 372.
- Batavie*, fondée dans le cinquieme siecle par les Francs, faisoit partie du royaume brillant que ces conquérans arracherent à l'empire romain. 222. Elle est le partage d'un des petits-fils de Charlemagne. Les Normands lui donnent le nom de Hollande. 223. La Hollande se choisit un chef au dixieme siecle, à la fin de la branche Carlovingienne. 224.
- Batta*, nom d'une nation située au nord-ouest de Borneo. Ils mangent les criminels convaincus de trahison ou d'adultere. 272.
- Battes*, peuples de la Hesse, vont s'établir sur le Wal & sur le Rhin, & prennent le nom de Bataves. Nature de leur gouvernement. 120.
- Bedas*, nom des livres saints commis à la garde des bra-mines dans l'Inde ; ils font l'objet de leurs études. M. Hastings vient de nous en procurer une traduction en Anglois, faite par M. Halhed. 53.
- Bedas*, habitans de la partie septentrionale de l'isle de Ceylan. Leurs mœurs. Leur jalousie pour leurs femmes. 125, 126.
- Bonne-Espérance* (le Cap de), nommé d'abord cap des Tempêtes ; mais Jean II, roi de Portugal, prévoyant qu'il serviroit de passage aux Indes, lui donna le

nom qu'il porte aujourd'hui. 40. Sa description géographique. 301. Climat du pays. 302. Description du jardin que la compagnie des Indes hollandoise y a. 303. Ce pays est sur-tout fertile en vignes. 304. Commerce qu'on y fait en troupeaux. Le sucre ni le café n'ont jamais pu s'y naturaliser. 305. Plainte des colons contre le monopole qui y regne. Mœurs simples des habitans. 306. L'amour y est la peinture de la candeur des premiers âges. Nombre d'habitans de toutes les nations dont cette colonie est peuplée. 307. Nombre des esclaves ; douceur du traitement que leurs maîtres leur font éprouver. 308.

*Borneo*, isle d'Asie où les Hollandois ont formé un établissement. Terreur qu'inspirerent au prince de cette isle, les figures représentées sur des tapisseries, dont les Portugais lui firent présent. Les Hollandois y font le commerce exclusif du poivre. 269.

*Brachmanes*, c'est d'eux que descendent les bramines chez les Indiens. Leurs dogmes. 73, 74.

*Brama*. Exposé du contenu dans le code de la religion de Brama. 54 & suiv. Cette religion divisée en quatre-vingt-trois sectes. 93.

*Bramines*, prêtres de l'Inde, ne communiquent leur religion à personne ; anecdote à ce sujet. 52, 53.

*Buddou*, dieu du second ordre, chez les Chingulais de l'isle de Ceylan. 126.

*Budsoïsme*, rigorisme de cette secte du Japon. 192.

*Budsoïstes*, autre secte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Ils professent à-peu-près les dogmes du Sintos.

*Ibid.*

## C

*CASSA*. Les Génois s'étant emparés du commerce maritime des Grecs dans le huitième siècle, firent de Cassa une ville florissante. 16.

*Camphre*. Nature de cette huile. Description de l'arbre qui la donne. 272, 273. Le camphre de Sumatra est le meilleur. *Ibid.*

*Carthage*, conserve sa liberté malgré ses richesses. Sans les Romains elle n'eût peut-être été que commerçante. Cause de sa chute. 6.

*Caspienne* (mer), la seule des mers d'Asie qui soit restée

- dans son sein. Réfutation des raisons qu'en ont données quelques physiciens. 43.
- Castes*, sont chez les Indiens, des especes de tribus ou familles dont il n'est pas permis de sortir pour entrer dans une autre. 71. Les dernieres d'entr'elles n'ont pas même la faculté de se trouver dans les temples avec les autres. 81. Nourriture assignée à chacune par Brama. 87.
- Castro*, général portugais, jette du secours dans Diu, attaqué par le roi de Cambaie. Il est vainqueur. Retourné à Goa, il donne à son armée les honneurs du triomphe à la maniere des anciens. Mot de la reine de Portugal à cette occasion. 202, 204.
- Célèbes*, isle d'Asie, près des Moluques, où les Hollandois se sont établis. 262. Caractere des habitans; leur éducation. 263. Leur religion. 265. Commerce qu'y font les Chinois. 268. Combien cette colonie coûte à la Hollande par an. *Ibid.*
- Ceylan*. Sa description géographique. Son ancienne législation. 111. Etat où les Portugais la trouverent; son gouvernement. 125.
- Chaliats*, nom qu'on donne à la côte de Coromandel aux Mahométans Arabes qui y exercent plusieurs emplois. 95.
- Change*, déclaré usuraire par le clergé dans le huitieme siecle: mais il étoit trop utile pour être aboli. Effet qu'il produisit. 19.
- Chevalerie*. C'est du tems que Henri, duc de Bourgogne, alla combattre les infideles sous le célèbre Cid, qu'elle reparut sur les bords du Tage. C'étoit un mélange d'héroïsme, de galanterie & de dévotion. 141.
- Chine*. Tout le bien qu'en avoit dit le Vénitien Marc Paul, avoit passé pour fabuleux. 144. Comparaison de ce qu'en ont dit ses panégyristes & ses détracteurs. 145 & suiv. Sa description géographique, son antiquité. 146. Fertilité de son territoire. Productions différentes selon les terrains. 147, 148. Des canaux multipliés sortant des fleuves y augmentent la fertilité. *Ibid.* Réponse des détracteurs de la Chine à cette assertion. 169. Caractere de la nation. 213. L'agriculture y est, de tems immémorial, en honneur. 151. Réponse. 169. Les laboureurs y font en grande vénération. L'empereur

y laboure tous les ans avec de grandes solemnités une portion de terre. 152. Les révolutions & les révoltes en cas de disette, y sont fréquentes. Raisons qui peuvent les autoriser. 156. Réponse. 170. Population de ce pays. Tout magistrat qui déplaît est déposé, fût-il innocent. 156. Le prince y est adoré. Les souverains y sont plus sages & plus éclairés par la nécessité où ils sont d'être justes. 157. Réponse. 175. Les Chinois ne sont attachés aux loix qu'autant qu'elles sont leur bonheur. 161. Réponse à cette assertion. 174. Ce n'est pas comme législateur, c'est comme pere que le prince y est obéi, respecté. 157. Réponse à cette assertion. 173. Le gouvernement est revenu au gouvernement patriarcal qui est celui de la nature. 157. Réponse des détracteurs. 175. Pouvoir des peres & meres sur leurs enfans. 157. Dans quel ordre sont pris les ministres, magistrats, gouverneurs des provinces. 159. Comment se regle la succession au trône. 160. La religion y a été fondée par Confucius. 161. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puissantes, n'y reçoivent d'appui que du trône. 160. Réponse à cette opinion. 176. Les Chinois n'ont point de mot pour exprimer *Dieu*. 161. L'empereur est le seul pontife de la nation. 162. Mœurs des Chinois. 163. Ils ont un très-long code de politesse. *Ibid.* Réponse à cet usage. 178. Les peines y sont douces. 163. Quelle est l'éducation qu'on y donne aux enfans selon les panégyristes de la Chine. 162. Quelle elle est selon ses détracteurs. 177. Les mœurs y sont prescrites par les loix. 163. Assertion contraire. 177. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres. 163. Réponse. 178. L'humanité va chez les Chinois au point où la vertu semble n'exiger que de la justice. 164. Anecdote qui contredit cette assertion. 179. L'humanité y est très-grande. L'esprit patriotique y est extrême. 164. 165. Les connoissances fondées sur des théories un peu compliquées n'y ont pas fait beaucoup de progrès. 165. Raisons qui s'y opposent. 166. Réponse à cette assertion. 171. La guerre n'y est point une science perfectionnée. Pourquoi. 167. Analyse du sentiment des détracteurs de cet empire. 168 & *suiv.* Lorsque les Tartares la conquirent, ils en adopterent les loix, d'où l'on conclut qu'elles devoient être

- bien sages. *Ibid.* Réponse à cette assertion. *Ibid.* C'est de toute la terre, la contrée la plus peuplée & la plus corrompue. 171.
- Chingulais*, peuples de la partie méridionale de l'isle de Ceylan : leur religion. 126.
- Chymie*, connue chez les Indous au tems où on y parloit le samskret. 59.
- Cid* (le), général célèbre de Castille, sous lequel Henri de Bourgogne avec plusieurs chevaliers François, alla faire la guerre aux Maures. 141.
- Civilis*, chef des anciens Bataves qui braverent la puissance romaine. 220.
- Cocotier*, arbre commun dans toutes les régions de l'Inde. Sa description. 135. Son fruit. 136.
- Cojé-Sophar*, ministre du roi de Cambaie, attaque les Portugais dans l'isle-de-Diu. 201.
- Commerçans*, classe d'hommes utiles, qui ne furent jamais honorés chez les Romains. 17.
- Commerce*. Ses effets sur les sociétés. 4.
- Compagnie des Indes hollandoise*. Il s'en forme plusieurs d'après les instructions de Corneille Houtman, mécontent des Portugais. 230. Elles vont à Java, & en apportent des épiceries. 231. Ces différentes compagnies s'étant nuï les unes aux autres, les états-généraux les réunirent en une seule en 1602. 232. Son état actuel au Japon. 246. Ses agens y font le commerce par le moyen des courtisannes qu'on leur donne pendant leur séjour. 247. Ce que coûte à la compagnie le gouvernement des Moluques 251. Elle a concentré à Amboine la culture du giroffier. *Ibid.* Etat des giroffiers que la compagnie a fait planter à Amboine. Leur produit annuel. 254. Elle s'empare des établissemens portugais à Ceylan. 282. Elle tire du Malabar chaque année deux millions pesant de poivre. 295. Elle a dépensé en 20 ans quarante-six millions pour former la colonie du cap de Bonne-Espérance. 301. Quand elle s'y établit, elle donna à chacun des premiers colons un terrain d'une lieue en quarré : on a chargé depuis ces concessions d'impôts à chaque mutation. 306. Le caractère des Hottentots n'est pas tel que l'avarice des Hollandois le désireroit au cap de Bonne-Espérance. Un autre attrait les y retient. 310. Conseils d'administration à la compagnie Hollandoise, relativement au mono-

pole. 311. La compagnie jette les yeux sur Java. *Ibid.*  
 Conduite qu'elle y tient 313 & suivantes. De quelle  
 maniere elle se met en possession de Bantam. Produit  
 qu'elle en retire en poivre. 317. Elle soumet sans au-  
 cune peine Cheribon. Produit qui lui en revient. 318.  
 Elle s'empare aussi de Mataram. Traitement qu'elle  
 fait au souverain, devenu esclave de la compagnie.  
 Avantages qu'elle en tire 319, 320. Vexations qu'elle  
 exerce sur tous les peuples de Java. 321. De quelle  
 maniere les généraux Imhoff & Mossel ont cherché à y  
 augmenter l'industrie. 322. Le conseil de la compagnie  
 réside à Batavia; de quelle maniere les places en sont  
 données & les affaires s'y traitent. 334 & suiv. Il y a  
 aussi en Hollande un conseil des Indes: comment il est  
 composé; comment s'y reglent les affaires. 339. Cause  
 de la prospérité de la compagnie Hollandoise 340. Ob-  
 jets les plus considérables de son commerce. 342. La  
 révocation de l'édit de Nantes est utile aux Hollan-  
 dois. 343. Chûte de la compagnie; ses causes. Tableau  
 des premiers fonds de cette compagnie; leur produit  
 année commune. Formation des actions. 344. Révolu-  
 tions qu'elles éprouvent. 345. Etat du capital de la  
 compagnie en 1751. 346. Doutes qui peuvent naître  
 de l'ignorance où sont les intéressés de l'état des affaires.  
 347. Causes de la décadence de la compagnie. 348.  
 Troubles qui s'élevent dans toutes leurs possessions.  
 Malversations. Dissensions parmi les administrateurs.  
 349. Les états généraux ne remplissent aucun des de-  
 voirs dont ils s'étoient chargés. 355. Le gouvernement  
 de la compagnie est trop compliqué. Remedes à y ap-  
 porter. 356. Les établissemens Hollandois sont trop  
 multipliés dans l'Inde. 357. Il faut abandonner aux  
 particuliers le commerce d'Inde en Inde. 360. L'idée  
 reçue que les épiceries naissent dans quelqueendroit in-  
 connu, est tombé dans l'oubli. 362. Faits qui annon-  
 cent la décadence du commerce de la compagnie. 363.  
 La maniere dont la compagnie compose sa marine peut  
 la faire tomber. 365. Défauts de la formation de ses  
 troupes de terre. 366. Maniere vicieuse dont elle se  
 procure des matelots. *Ibid.* Dangers qui la menacent.  
 367. Possibilité pour la France de conquérir les Mo-  
 luques. Moyens à y employer. 371. Manieres de s'y

- maintenir. 372. Moyens que l'Angleterre pourroit employer pour le même objet. 373. Avantages que la république tire de la compagnie. Impositions établies sur les actions. 374. Les dettes publiques ont affoibli la république. Moyens de la relever. 377. Causes de son ancienne splendeur. 378. Celles de sa décadence. 380. Motifs que les Hollandois ont de se relever. Le patriotisme est anéanti en Hollande. 381.
- Constantin*, deux loix de ce prince contribuent à la décadence de l'empire. 10, 11.
- Constantinople*, après la ruine de Palmyre, devient le marché général des productions de l'Inde. 110.
- Corneille Houtman*, Hollandois de nation, apprend à sa patrie la route des Indes & la maniere dont s'y faisoit le commerce. On lui donne quatre vaisseaux pour les conduire par le cap de Bonne-Espérance. 230, 231.
- Coromandel*, productions de cette côte. 128.
- Corps de marchands & de métiers*, protégés à la fin du huitieme siecle par quelques princes qui trouverent moyen de les opposer aux entreprises des barons. 21.
- Crid*, nom d'un poignard dont les Malais sont toujours armés. 132.
- Croisades*, operent l'affranchissement du joug féodal. 119.

## D

- D**ÉBITEUR insolvable, chez les Indiens, peut être forcé par son créancier de travailler chez lui à son profit. 63.
- Diu*, place située dans une petite isle sur les côtes de Guzurate, regardée comme la clef des Indes, dont les Portugais s'étoient emparés. Cojé Sophar les y attaque. 201.

## E

- E**DIT DE NANTES, sa révocation est utile aux Hollandois. 343.
- Education*. Réflexions philosophiques sur l'éducation des Européens. 158.
- Egypte*. Son commerce avec l'Inde. 103 & suiv.
- Emmanuel*, roi de Portugal, envoie Vasco de Gama, en 1497, avec quatre vaisseaux pour pénétrer aux Indes. 41.
- Esclavage*. Le président de Montesquieu prétend qu'il doit

son abolition à la religion chrétienne; cette assertion réfutée. 21. Dans l'Allemagne catholique, les possessions ecclésiastiques ont des serfs, comme autrefois en France. 22.

*Espagne*, acquiert de la vigueur & de la confiance par la nécessité de défendre sa liberté. 24.

## F

**FEMMES**, ne mangent jamais avec les hommes dans l'Indostan, excepté celles des ouvriers qui creusent des puits & des étangs. 77.

*Ferdinand d'Andrade*, chef de l'escadre envoyée en 1518 par la cour de Lisbonne en Chine. 145.

*Feu grégeois*. Les Grecs, dans le huitième siècle, n'opposèrent à l'activité des Sarrasins que le feu grégeois. 16.

*Foires*. Charlemagne en établit plusieurs, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. 14. Les commerçans, en allant aux foires, menotent avec eux des bateleurs, musiciens & farceurs. 18.

*Formose*, situation de cette île. Révolution que la conquête de la Chine par les Tartares y opere. 238 & suiv.

*Forrest*, navigateur Anglois, découvre à Manaswary, près de la nouvelle Guinée, un muscadier, & il en transplante, en 1776, cent pieds dans une des îles Angloises. 363.

*France*. Son état politique avant Louis XI. 25.

## G

**GAMA**, capitaine Portugais, se fait conduire à Calicut, où il alloit conclure un traité avec le Zamorin, lorsque les musulmans, établis dans l'Inde, vinrent à bout de le rendre suspect. 97. Il trouve moyen de se rembarquer pour Lisbonne, où on apprend ses découvertes avec transport. 98.

*Gaules*. Leur état depuis qu'elles furent arrachées à la domination romaine jusqu'à Charlemagne. 222, 223.

*Génois*, chassés par Mahomet II de Cassa, où ils faisoient la plus grande partie du commerce d'Asie. 111.

*Girofle*, découvert aux Moluques par les Chinois quand ils y aborderent, & que les anciens n'avoient pas connu. 139.

*Giroflier*. Les Hollandois achètent des rois de Ternate &

- de Tidor le droit d'y arracher le muscadier & le giroflier ; pour en concentrer la culture à Amboine. 251. Description de cet arbre. 272. Description du giroflier sauvage. 256. Les François ont réussi en 1771 & en 1772 à tirer des Moluques, où on les cultivoit exclusivement, des girofliers & des muscadiers. 363.
- Goa**, ville des Indes, où Albuquerque établit la domination portugaise. Sa description géographique. 100, 101. Albuquerque, manquant de vivres dans Goa, refuse ceux que son ennemi lui offroit, & est obligé de se retirer. 102. Peu de mois après il fond sur Goa, l'emporta d'emblée, s'y fortifie, & y forme la métropole des établissemens portugais dans l'Inde. *Ibid.*
- Gouvernemens**. Réflexions philosophiques sur leur nature & sur les vices qui en operent la ruine. 211.
- Grèce**, dut la prospérité de son commerce à sa position physique. Les Grecs tirent leur origine de la Phénicie & de l'Egypte. 7. C'est par les Grecs que le commerce s'introduisit en Sicile. Les Romains en sont jaloux. Dès que le commerce des Grecs eût cessé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu. 8.
- Grecs**. Comparaison du commerce des Grecs avec celui d'Europe. 9. Subjugués par les Turcs dans le quinzieme siecle, ils se refugient en Italie, & y portent le goût des beaux arts. 29.
- Guelphes & Gibelins**, deux factions qui désolèrent long-tems l'Italie, calmées enfin dans le huitieme siecle. 22.

## H

- HAMBROECK**, ministre hollandois pris par les Tartares dans l'isle de Formose, où il renouvelle la générosité de Régulus. 240, 241.
- Henri**, fils de Jean I, roi de Portugal, prend des mesures sages pour pénétrer sur les côtes occidentales de l'Afrique qu'on avoit cru long-temps inhabitées. Il établit un observatoire à Sagres, ville des Algarves. Il a part à l'invention de l'astrolabe, & sent l'utilité de la boussole qu'on n'avoit pas encore appliqué à la navigation. 32.
- Hollande**, voyez pour ses commencemens *Bataves & Batavie*. Les comtes de Hollande acquirent au dixieme siecle, les mêmes droits que les grands vassaux d'Alle-

magne. 224. La Hollande passe à la maison de Bourgogne. *Ibid.* La ligne masculine de cette maison s'étant éteinte, la Hollande passe en 1477 dans la maison d'Autriche. 225. La république de Hollande est formée de sept provinces au Nord du Brabant & de la Flandre. 227.

*Hollandois*, ont dans l'Inde des guerres sanglantes contre les Portugais; qui sont enfin vaincus. 234 & *suiv.* Ils sont invités à aller s'établir à Formose. 238. Ils jugent plus avantageux de s'établir dans une petite isle voisine. 239. Cette colonie dut sa prospérité à une révolution occasionnée par la conquête de la Chine par les Tartares. 239. Ils sont attaqués dans l'isle de Formose par les Chinois, & obligés de se retirer à Batavia. 240, 241. Ils sont, depuis 1741, relégués au Japon, dans l'isle de Decima, dans le port de Nangazaki. 246. Ils cherchent à s'approprier le commerce des Moluques; & après des guerres avec les Portugais & les Espagnols, ils en restent les maîtres, vers l'an 1621. 250. Ils forcent les rois de Ternate & de Tidor à consentir pour une certaine somme qu'on en arrache les muscadiers & les giroffiers. 251. Ils s'établissent à Sumatra. 270. Ils font le commerce à Siam. 278. Ils se rendent maîtres de Malaca. 279. Les naturels de Ceylan les reçoivent dans l'espérance d'être soulagés du joug des Portugais. 282. Ils forment au cap de Bonne-Espérance un établissement pour servir de relâche pour leurs vaisseaux allant aux Indes. 295.

*Hottentots*, habitans du cap de Bonne-Espérance dans le tems où les Hollandois y formerent un établissement. 296. Leurs mœurs. 297. Comparaison des mœurs sauvages à celles des peuples policés. 298 & *suiv.* Les hordes de ces Africains qui étoient dans les possessions hollandoises au cap de Bonne-Espérance, périrent toutes en 1713. 308. Quelques tribus plus puissantes ont quitté les tombeaux de leurs peres, & fui loin de leur oppresseur. 309.

## I

**I**MPOTS, sont très-modiques à la Chine. Il n'y en a que deux: la capitation & le dixieme, vingtieme ou trentieme sur les productions. 154. Maniere dont on

- les leve. Peine contre ceux qui ne les paient pas. 155.  
 Destination des impôts. *Ibid.*
- Indes*. Quel étoit anciennement le commerce des Indes avec l'Egypte. 106.
- Indiens* : signes auxquels on reconnoît les anciens habitans de l'Inde. 50. On y reconnoît au travers de superstitions absurdes, les traces d'une saine philosophie. 51.  
 Analyse de leur code civil. 60 & *suiv.* Leur caractère. 93.
- Indostan*, une des plus riches parties de l'Asie. Sa description géographique. 45 & *suiv.* C'est le séjour le plus anciennement peuplé. On y trouve l'origine de toutes nos sciences. 48. C'est encore malgré les productions de tant de siècles, la terre la plus fertile du monde. Religion, gouvernement, Jurisprudence, mœurs & usages de l'Indostan. 49 & *suiv.* Par qui gouverné à l'arrivée des Portugais. 95.
- Ile de correction*, c'est ainsi qu'on a nommé l'isle de Rofingin, où l'on envoie les jeunes gens dont les familles veulent se débarrasser. 258.
- Italiens*, s'emparent de la navigation de transport que les Grecs avoient depuis très-long-tems. 111.

## J

- JAPON**, découvert par hasard par les Portugais en 1542. Ancienneté de cet empire. Les souverains nommés Daïris étoient anciennement aussi pontifes. Depuis ils retinrent le pouvoir sacerdotal, & partagerent la royauté en plusieurs gouvernemens. Les gouverneurs deviennent enfin indépendans. 189, 190. Quelle est l'éducation qu'on y donne aux enfans. 193. Description géographique de ce pays. 194. Etat d'oppression où le réduit la tyrannie de Taycosama. 242. Le christianisme y est apporté par les Portugais. 243. Le tyran persécute les chrétiens. 244.
- Java*. Les Malais possèdent cette isle depuis très-long-tems. Culte qui y régnoit à l'arrivée des Hollandois. Son gouvernement à cette époque. Mœurs des habitans. 312. Les Anglois y faisoient le commerce, mais ils furent bientôt supplantés. Comment les Portugais s'y étoient conduits. 313. Conduite qu'y tiennent les Hollandois. 314, 315.

*Jogueys*, nom qu'on donne dans l'Inde aux moines. 82.

Les hommes des différentes classes y sont admis. Les personnes les plus distinguées ont pour eux la plus grande vénération. Les femmes même viennent quelquefois chercher auprès d'eux la fin à leur stérilité.

*Ibid.* Lorsqu'ils cedent à l'importunité de quelque femme distinguée, ils vont la voir, & avertissent le mari, en laissant leurs sandales à la porte, de ne pas entrer. 83.

*Jones*, si répandus en Europe, nous viennent de l'isle de Borneo. 270.

*Jugemens* de Dieu par l'eau & par le feu : il en est parlé dans le famskret. 59.

*Juifs*, s'emparèrent vers le huitieme siecle des détails du commerce, & prêtoient de l'argent à intérêt. 18. Les scholastiques s'élevoient contre cet usage. 9. Les Juifs humiliés se livrerent à une avidité qui n'eut plus de bornes. 19. Invention des lettres de change due aux Juifs. *Ibid.*

## L

**L** E MAIRE (Isaac), fait en 1615 la découverte d'un détroit situé entre le cap de Horn & l'isle des états de la compagnie de Hollande, qui depuis a porté son nom. 315.

*Lettrés* (mandarins), corps d'hommes sages & éclairés, livrés à l'étude de l'administration publique. C'est parmi eux que l'empereur choisit les ministres, magistrats & gouverneurs de province. 159, 165.

*Loix anciennes de Ceylan*, astreignoient les souverains autant que les sujets. 125.

*Lombards*, nom sous lequel les Italiens furent connus au huitieme siecle, & firent tout le commerce du midi. 20.

*Lopès Carasco*, capitaine Portugais, qui se bat vaillamment avec un seul vaisseau contre la flotte du roi d'Achem. Belle réponse de son fils quand on lui apprit que son pere venoit d'être tué. 210.

*Lopès-Soarez*, successeur d'Albuquerque, dans la vice-royauté des Indes. 143. Il pense à s'ouvrir la route de la Chine. 144.

## M

**M**ACIS, enveloppe de la muscade.

*Madere*, que quelques savans ont voulu regarder comme un foible débris de l'Atlantide, fut découverte en 1419 par les Portugais. 33. Opinion sur l'état où ils trouverent cette isle. Sa description. Sa population en 1768. 36. Il paroît qu'il y a eu anciennement dans cette isle des volcans. Les vignes sont toute sa ressource. 37. Comment s'en partage le produit. En quoi y consiste le revenu public. 38. Gouvernement de la colonie. 39.

*Magistrature* relevée en France par Louis XI. 25.

*Mahométans*. Lorsque les Portugais aborderent dans l'Inde, ils y trouverent des mahométans, dont quelques-uns étoient venus des bords de l'Afrique. 93. Comment les autres s'y sont maintenus & agrandis. 95.

*Maitresse*. Réflexions sur les maitresses des princes. 208.

*Malaca*. Sa description géographique. 129. Malgré l'état d'oppression où ses habitans étoient réduits, il étoit devenu le plus considérable marché de l'Inde. 130. Après une première descente malheureuse, les Portugais s'en emparerent sous la conduite d'Albuquerque en 1511. 131. Les Hollandois s'en emparent sur les Portugais. Etat de cette presqu'isle. 279, 280.

*Malais*, peuples habitans de la partie méridionale de Sumatra. Leur législation. Leurs mœurs. 271. Leur vie privée. 272.

*Mapouls*, nom qu'on donne au Malabar à des mahométans Arabes qui s'y sont introduits, & y exercent plusieurs professions. 95.

*Marine*. Motifs qui la firent rétablir en Europe. 14.

*Métempsychose*. Effets singuliers de cette opinion reçue chez les Indiens. 65. Article de la mythologie indienne qui a donné lieu à cette croyance. Détails sur ce sujet. 83 & suiv.

*Moluques*. Description géographique & physique de ces isles. 134. Elles sont d'une stérilité affreuse. La moële de sagou y sert de pain. 257. On les appelle les mines d'or de la compagnie des Indes hollandoise. Les tremblemens de terre y sont fréquens. 258. Il faut attendre la mousson favorable pour y entrer. Fêtes qu'on y cé-

lebre. 259. Par quels moyens il seroit facile à la France de les enlever aux Hollandois, & de s'y conserver. 370, 371. Moyens à employer par les Anglois pour le même objet. 373.

*Morts*. L'usage d'enterrer les vivans avec les morts, fort ancien dans l'Inde. 87.

*Muscade*, découverte aux Moluques par les Chinois, quand ils y aborderent, & que les anciens n'avoient pas connue. 139.

*Muscadier*. Les Hollandois en ont concentré la culture aux isles de Banda. Description de l'arbre & du fruit. 255, 256. Les François ont réussi, en 1771 & 1772, à tirer des muscadiers & des giroffiers des isles Moluques, où on les cultivoit exclusivement. 363.

## N

*Nairs*, nom des hommes de guerre au Malabar. 75.  
*Noblesse*, auparavant indisciplinée, fut soumise aux loix par Louis XI. 25.

*Noblesse*, n'est pas héréditaire à la Chine, mais une récompense personnelle. 153.

*Nord*. Etat politique où il étoit au quinzieme siecle, & jusqu'à Frédéric & Gustave Vasa. 28.

*Noimands*, peuple pauvre, sans discipline. Charlemagne veut leur faire quitter leur religion, & plante la croix sur des monceaux de morts. 14.

## P

*PAGODES*, temple des Indiens; leur structure. Exercices religieux qu'on y pratique. 91.

*Palmyre*, placée dans un des plus heureux cantons de l'Arabie: & demeurant neutre entre l'empire des Romains & celui des Parthes, devient l'entrepôt de tout le commerce de l'Inde. Aurélien la ruine de fond en comble: & quoiqu'il ait depuis permis de la rétablir, elle n'a jamais été qu'un lieu très-obscur. 109, 110.

*Palybotra*, la plus célèbre ville de l'Inde, par ses richesses, du tems de Ptolomée, roi d'Egypte. 105.

*Parias*, nom qu'on donne, à la côte de Coromandel, aux gens occupés aux plus vils emplois. Dureté de leur condition. 78, 79.

*Péages*, & autres droits semblables, doivent leur éta-

- blissement aux vexations des nobles sur les commerçans au huitieme siecle. 17.
- Pêche.* La pêche & la chasse, & tout ce qui ne sauroit être partagé, comme les fleuves, les canaux, &c. sont communs à la Chine. 153, 154.
- Pétrarque*, poète célèbre, obtint de la cour de Rome, qui dans ce tems protégeoit les belles-lettres, les honneurs du triomphe. 31.
- Phéniciens* (les) durent leur renommée & leur splendeur au commerce. 5. Description géographique de la Phénicie. Origine de son commerce. *Ibid.* Etat de sa marine. 6.
- Polygamie*, est permise par toutes les religions de l'Asie: la polyandrie tolérée par quelques-unes, comme dans les royaumes de Boutan & du Thibet. 65.
- Portugais.* Caractere de ce peuple. Son état politique dans le quinzieme siecle. 25. Pour s'opposer au tort que l'union de Venise avec l'Egypte pouvoit leur faire dans le commerce des Indes, ils projettent de s'emparer de la navigation de la mer Rouge, & se rendent maîtres de Socotora. 114, 115. Le succès de cette entreprise ne fut pas fort heureux. 116. Leurs tentatives sur l'Inde arrêtent l'esclavage sous lequel alloit être asservie l'Europe par les Turcs, devenus vainqueurs de l'Egypte. 119. Ils sont mal reçus à Malaca, & obligés de se retirer au Malabar. Ils y retournent sous la conduite d'Albuquerque, & en font la conquête. 131, 132. Ils abordent aux Moluques, s'emparent de leurs productions les plus précieuses, le girofle & la muscade, & comptent ces isles au nombre des provinces de Lisbonne. 139. A l'instant où Thomas Perès, leur ambassadeur, concluoit un traité avec les Chinois, ils sont chassés par la conduite effrénée qu'y tient Simon d'Andréade, capitaine portugais. 188. Quelques années après, le commerce leur est permis à Sanciam. *Ibid.* L'empereur, pour reconnoître un service qu'ils venoient de lui rendre, leur donne l'isle de Macao, où ils bâtissent une ville. 189. Un vaisseau portugais est jetté par la tempête, en 1542, sur les côtes du Japon, jusques-là inconnu pour eux. *Ibid.* Ancienneté de cette monarchie. *Ibid.* Les souverains y sont nommés Dairis. *Ibid.* Raïsons qui firent accueillir les Portugais au Japon.

Commerce qu'ils y établirent. 194. Domination qu'ils exercent sur toutes les mers des Indes pour le commerce. 195. Excès auxquels ils se livrent dans l'Inde. 197 & *suiv.* La corruption se glisse parmi eux. 199. Ils sont déchus de leur ancien courage, & livrés aux plus honteux excès. 205. Ils sont détestés par-tout & voient se former une confédération pour les chasser de l'Orient. 206. Etat de leurs possessions dans l'Inde à la mort du roi Sébastien. 212. Causes qui occasionnerent leur ruine dans les Indes. 213 & *suiv.* Etat actuel de leurs possessions. 216. Balance de leur commerce. 217. Ils sont chassés du Japon en 1638. 245.

*Pouliats*, voyez *Parias*.

*Poulichis*, forte de gens à la côte du Malabar, qui sont en horreur à tout le monde: maniere dont ils pourvoient à leur subsistance. 79.

*Principes* (dogme des deux). Peut-être est-ce dans l'Inde, où les saisons des tempêtes & des beaux jours ne sont séparées que par une chaîne de montagnes, qu'est né ce dogme. 47.

*Pundits* ou *Brames*, jurisconsultes de l'Indostan. 58.

## R

**R***APHAEL*, fameux peintre, par une suite de la protection que les papes accordoient alors aux beaux-arts, alloit être cardinal quand il mourut. 31.

*Religion*. Priere adressée à Dieu par un prince de Célébes; pour qu'il lui plût l'éclairer dans le choix d'une religion. 265.

*Rome*, prétendoit, dans le huitieme siecle, ôter & donner les couronnes. 13. Cette cour qui avoit si long-tems tiré parti de l'ignorance, protégea, vers le quinzieme siecle, les belles-lettres & les beaux-arts. Bientôt elle proscrivit les spectacles; mais comme ses censures ne furent pas respectées, elle les permit. La musique fut introduite dans l'Eglise: on y représenta même des farces. 30. On couronna les poètes, on persécuta les philosophes. 31. Voyez *Pétrarque*, *Raphaël*.

*Romains*. Raisons pour lesquels la raison & l'industrie n'ont pas éprouvé chez eux le même avancement que chez les Grecs. 9, 10.

*Romain* (empire), sa décadence attribuée à deux loix de Constantin. 10 & *suiv.*

## S

**S***AGOU*, espece de palmier particulier aux isles Moluques. Description de cet arbre. 138.

*Samskret*, langue des Brames de l'Indostan. Détails sur la grammaire & sur la poésie de cette langue. 58, 59.

*Semaine*. Les sept jours de la semaine portoient déjà le nom des sept planetes, dans le tems où on parloit dans l'Indostan le *samskret*. 59.

*Sermens*. Réflexions philosophiques sur l'abus des sermens. 337, 338.

*Siam*. Les Hollandois s'y établissent, mais la concurrence des autres nations y a ruiné leurs affaires. 278, 279.

*Sintos*, l'une des sectes du Japon : c'est la religion du pays & la plus ancienne. Détails sur cette religion. 191.

*Souza* (Thomas de), capitaine portugais. Action de générosité de sa part. 210.

*Spilbergen*, le premier des navigateurs hollandois qui aborde à Ceylan. 281.

*Sumatra*, l'une des trois grandes isles de la Sonde. Description géographique de cette isle. Religion des habitans, leurs loix, leurs mœurs. 270 & *suiv.* Les Hollandois s'y établissent, & y forment six comptoirs. 276.

## T

**T***AFROBANE*, nom sous lequel les anciens connoissoient l'isle de Ceylan. 105, 125.

*Tasse*, poète célèbre, reçoit de la cour de Rome l'honneur d'être conduit triomphant au capitolé. 31.

*Taycosama*, de soldat devenu roi, change le gouvernement du Japon, y établit le despotisme des loix. 242. Pertécute les chrétiens. 244.

*Testamens*, ne sont point admis chez les Indiens. Les degrés d'affinité fixent les droits des parens. 63.

*Thomas Perès*, ambassadeur de Portugal à la Chine, en 1518. 143, 187.

*Tiers-état*, ayant acquis, par l'état florissant où il poussa le commerce, de la considération vers la fin du huitième siècle, contribua à abaisser la puissance féodale, & fut admis aux assemblées nationales. 21.

- Timor*, l'une des Moluques où les Hollandois s'établissent. Les Portugais y sont en grand nombre. 271.
- Travancore*, coutume barbare des peuples de ce pays, abolie par Lopès Suarez, vice-roi des Indes. 144.
- Turcs*. Etat de ce peuple au quinzieme siecle; ils renversent l'empire des Grecs. 28, 29.
- Tyr* ou Sydon, mere de Carthage. Son opulence lui forge des fers. Carthage est libre malgré ses richesses. 6.

## V

- VAN-NEK*, chargé en 1598 d'aller avec huit vaisseaux faire un établissement à Java. 231.
- Van-Riebeck*, propose en 1650 aux Hollandois de former un établissement au cap de Bonne-Espérance. 295. Il exécute ce projet. 301.
- Vasco de Gama*, amiral portugais, envoyé par Emmanuel, parcourt la côte orientale de l'Afrique, & aborde dans l'Indostan, après une navigation de treize mois. 41.
- Vassaux* (grands), abaissés par Louis XI, en France, au quinzieme siecle. 25.
- Védam*, livre reconnu par tous les peuples, depuis l'Indus jusqu'au Gange, pour contenir les principes de leur religion. 71.
- Venise*. Etat florissant de sa marine, de son commerce, de ses finances, de ses arts, depuis le huitieme siecle. L'orfèvrerie y étoit portée à un degré supérieur. 22, 23.
- Vénitiens*, se r'ouvrent la route d'Egypte, & obtiennent à force d'argent des Mammelus, que leur pays devienne l'entrepôt des Indes. 111, 112.
- Vérité*. En Portugal on ôtoit anciennement la noblesse à celui qui déguisoit la vérité au roi. 142.
- Virginité*, est chez les Indiens essentielle à la validité du mariage. 65.

## W

- WARWICK*, amiral Hollandois, regardé par cette nation comme le fondateur de son commerce dans les Indes. 233.

*Fin de la Table des Matieres du Tome premier,*









